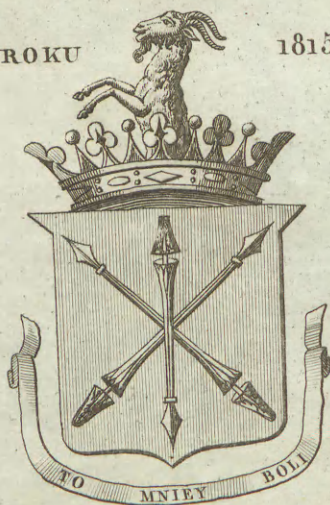
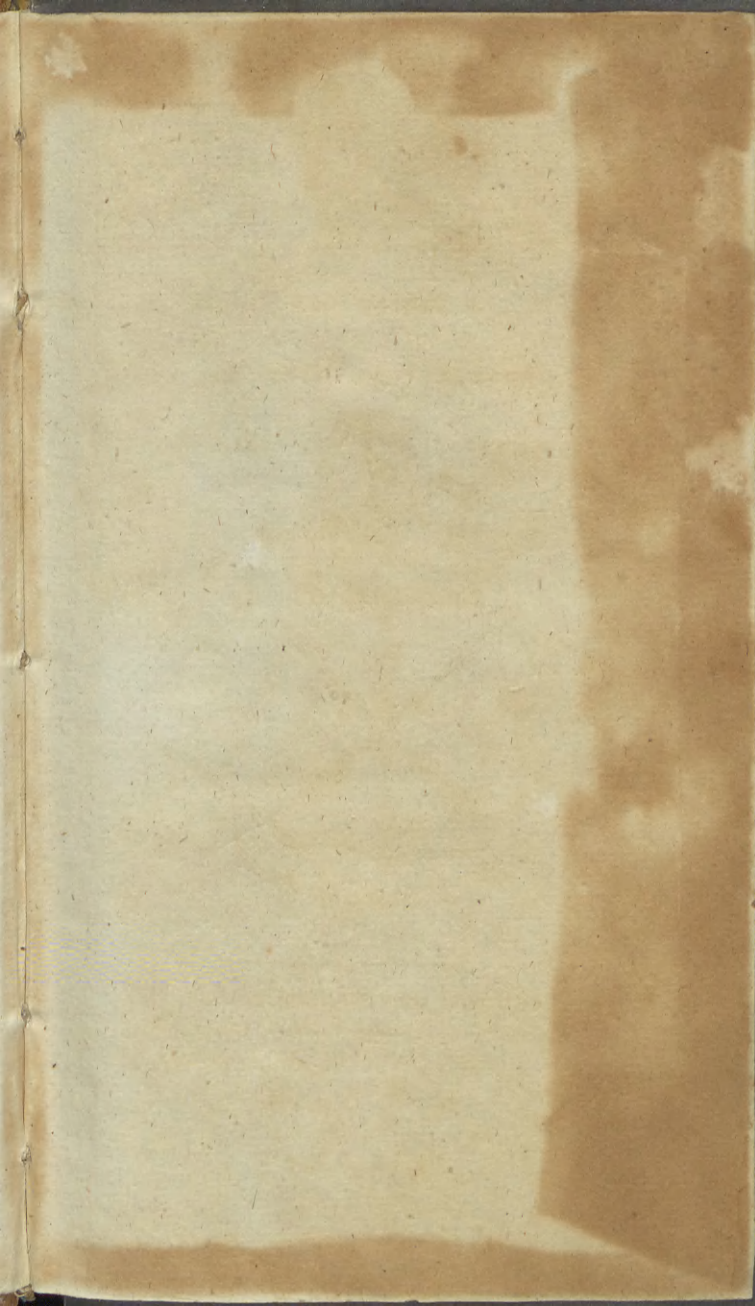


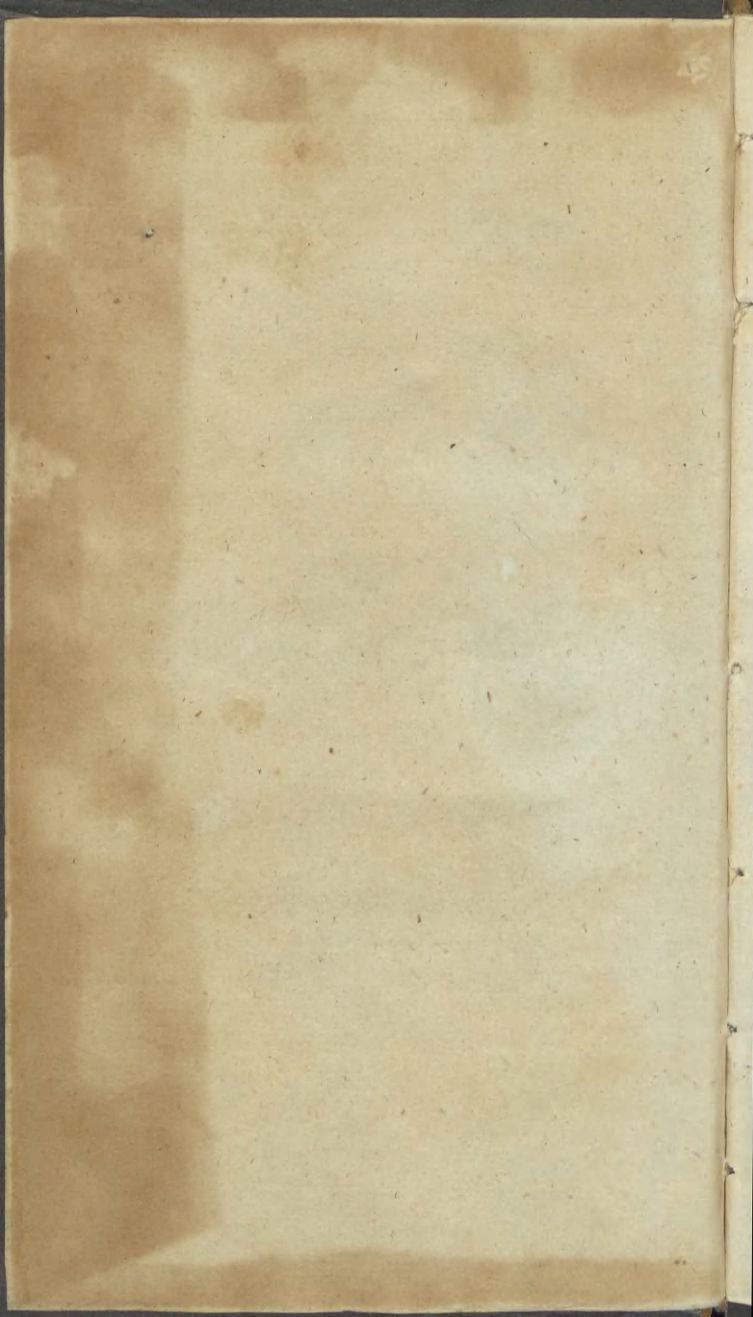


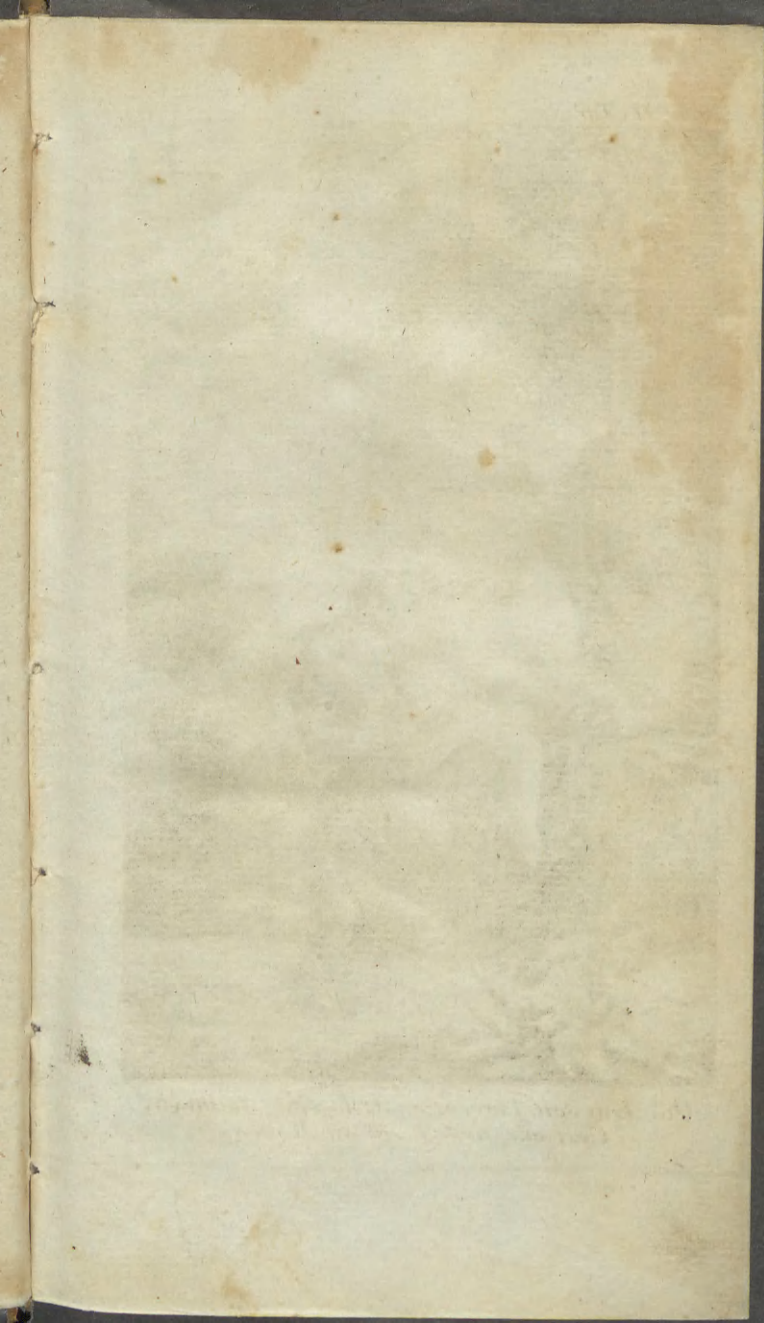
Z BIBLIOTEKI
ORDYNACJI ZAMOYSKIEJ
ROKU 1815



STANISŁAW ORDYNAT ZAMOYSKI.









*Que Pan soit l'inventeur de la flûte champêtre,
C'est une fable, il eut un Maître.*

Œ U V R E S

DE MONSIEUR
DE FONTENELLE.

TOME QUATRIÈME;

Contenant les Eglogues, & Poësies
diverses.

DE U N A S

DE MONSIEUR

DE FONTAINE

TOME QUATRIÈME

Contenant les Éloges, & Poésies
diverses.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE ,

Des Académies, Françoisé, des Sciences,
& des Belles-Lettres, & de la Societé
Royale de Londres.

NOUVELLE EDITION AUGMENTÉE.

TOME QUATRIÈME.



andree Lamoyshi

A PARIS, AU PALAIS,

Chez MICHEL BRUNET, Pere, au Mercure
Galant.

M. DCC. XLII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



0-18-0-1258^{IV}
80-6299



A M A D A M E
LA DAUPHINE.
E G L O G U E.



*Ans un Bois qu'arrose la Seine ,
Je marchois sans tenir une route
certaine ,
Et rêvois presque sans objet ;
Un beau jour , un ruisseau , les fleurs de nos
Prairies ,
Suffisoient pour causer nos douces rêveries ,
Quelquefois nous rêvons avec plus de sujet.
J'entendis quelques voix que je crus reconnoître ;
C'étoient Lise & Cloris , qui toutes deux
font naître
De nos Hameaux les plus tendres Amours.*
Tome IV. A

*J'écoutai sans vouloir paroître ,
Trahison qui se fait toujours
Aux Belles dont on veut surprendre les dis-
cours.*



*Non , disoit Cloris , j'en suis sûre ,
C'étoit une Déesse , & tu lui fais injure
D'être d'un avis différent.
D'une Divinité les marques naturelles
Eclatent dans cet air qui touche & qui sur-
prend ;
Lise , as-tu donc vû des Mortelles
Avoir l'air si noble & si grand ?*



*Tu ne peux à sa vûë avoir été frappée
D'un respect plus profond que moi ,
Répondoit Lise , & cependant je croi ,
Ma Cloris , que tu t'es trompée ,
Et que j'en juge mieux que toi.
Les Déeses toujours fieres & méprisantes
Ne rassûreroient point les Bergeres tremblan-
tes*

EGLOGUE. 3

*Par d'obligeans discours , des souris gracieux ;
Mais tu l'as vû , cette auguste Personne ,
Qui vient de paroître en ces lieux ,
Prend soin de rassûrer au moment qu'elle éton-
ne.*

*Sa bonté descendant sans peine jusqu'à nous ,
Sembloit par ses regards nous faire des ca-
resses.*

*Cloris , as-tu vû des Déeses
Avoir un air si facile & si doux ?*



*Alors je me présente aux yeux des deux Ber-
geres ,*

*Qui ne traitoient point ces misteres
Que des témoins cachés sont ravis d'écouter ;
Je ne dois pas , leur dis-je , avoir beaucoup de
gloire ,*

En devinant ici qui vous fait disputer ,

Ce ne peut être que VICTOIRE.

Pour vous dire ce que j'en croi ,

*Je suis , je l'avouerais , du sentiment de Lise ;
Mais Cloris , car il faut parler de bonne foi ,
Cloris ne s'est guère méprise.*

A ij



*Comment en sçais-tu tant , toi qui n'es qu'un
Berger ,*

*Dit Cloris , à quel droit prétens-tu nous ju-
ger ?*

*Bergere , je consens , repris-je , à vous l'ap-
prendre.*

*Quoique simple Berger , j'ai voulu voir la
Cour ,*

*Cette Cour , d'où LOUIS prend plaisir
à répandre*

Les biens dont est comblé ce rustique séjour.

N'attendés pas de moi que je vous représente

*Combien de ces beaux lieux la pompe est écla-
tante ,*

Je fus à leur aspect interdit , ébloüi ,

Cent prodiges divers ont troublé ma mémoire ,

Et de plus , tout doit bien s'en être évanouï ,

Mes yeux furent long - tems attachés sur

VICTOIRE.



*Car le croirez-vous bien ? on me vit là chan-
tant*

E G L O G U E.

5

*Ces Airs d'une Muse champêtre ,
Ces mêmes Airs que vous connoissés tant ,
VICTOIRE le voulut , se délassant peut-
être*

*De ces Airs plus polis que sans cesse elle en-
tend.*

*Je tremblois devant elle , & je chantai pour-
tant.*

*O Ciel ! qu'elle fit bien connoître
Jusqu'où va son esprit , jusqu'où son goût s'é-
tend !*

*Les endroits dont je croi qu'on peut être con-
tent ,*

*Un souris fin , qui venoit à paroître ,
Les marquoit dans le même instant.*

*Quand un Berger qui vous adore
Chante des Vers qui furent faits pour vous ,
Vous devés bien sçavoir s'ils sont touchans &
doux ,*

VICTOIRE le sçait mieux encore.



*Puisqu'elle daigne m'écouter ,
Toujours mes chants seront jugés par elle.*

A iij

*Et pourquoi ne la pas chanter ,
Me direz-vous ? la matiere est si belle.
Je le sçai bien , mais un simple Hautbois ,
A votre avis , y pourroit-il suffire ?
Phœbus lui-même avec sa Lire
Y penseroit plus d'une fois.*





POESIES PASTORALES.

ALCANDRE.

PREMIERE EGLOGUE.

A MONSIEUR.....



UAND je lis d'Amadis les faits
inimitables ,

Tant de Châteaux forcés , de Géans
pourfendus ,

De Chevaliers occis , d'Enchanteurs confondus ,

Je n'ai point de regret que ce soient-là des Fables.

Mais quand je lis l'Astrée , où dans un doux re-
pos

L'Amour occupe seul de plus charmans Héros ,

Où l'amour seul de leurs destins décide ,

A iiii

Où la sagesse même a l'air si peu rigide ,
 Qu'on trouve de l'amour un zélé partisan
 Jusque dans Adamas , le Souverain Druides ,
 Dieux , que je suis fâché que ce soit un Roman !
 J'irois vous habiter , agréable Contrée ,
 Où je croirois que les Esprits
 Et de Celadon & d'Astrée
 Iroient encore errans , des mêmes feux épris ;
 Où le charme secret produit par leur présence
 Feroit sentir à tous les cœurs
 Le mépris des vaines grandeurs ,
 Et les plaisirs de l'innocence.



O rives de Lignon , ô plaines de Forez ,
 Lieux consacrés aux amours les plus tendres ,
 Montbrison , Marcilli , noms toujours pleins d'attraits ,
 Que n'êtes-vous peuplés d'Hilas & de Silvandres ?
 Mais pour nous consoler de ne les trouver pas ,
 Ces Silvandres & ces Hilas ,
 Remplissons nos esprits de ces douces chimères ,
 Faisons-nous des Bergers propres à nous charmer ,
 Et puisque dans ces champs nous voudrions aimer ,
 Faisons-nous aussi des Bergeres.



Souvent en s'attachant à des fantômes vains .

PASTORALES.

9

*Notre raison séduite avec plaisir s'égare ,
Elle-même joïit des objets qu'elle a feints ,
Et cette illusion pour quelque tems répare
Le défaut des vrais biens que la Nature avare
N'a pas accordés aux Humains.*



*Ami , dans ce dessein je t'offre cet Ouvrage ,
Nous avons eu du Ciel l'un & l'autre en partage
Le même goût pour les Bergers.
Nous n'imiterons pas du Héros de Cervantes
Dans de ridicules dangers
Les proïesses extravagantes ;
Sans doute nos esprits ne seront point blessés
Du fol entêtement de la Chevalerie ,
Jamais par nous des torts ne seront redressés ;
Mais pour cette puissante & douce rêverie ,
Qui fit errer Lifis dans les plaines de Brie .
Avec quelques Moutons à peine ramassés ,
Rétablissant la Bergerie
Dans l'éclat des siècles passés ,
Cher ami , sans plaisanterie ,
N'en sommes-nous point menacés ?*



L Es Bergers d'un Hameau célébroient une Fête,
Chacun d'eux plus paré méditoit sa conquête.
Ne respiroit qu'amour , & n'étoit appliqué

Qu'au soin de voir, de plaire, & d'être remarqué.
Ce soin, mais plus secret, occupoit les Bergeres,
On avoit pris conseil des Ondes les plus claires,
On avoit dérobé des fleurs aux Prés naissans;
Rien n'étoit oublié des secours innocens
Qu'en ces lieux la Nature & si simple & si belle
Peut recevoir d'un Art presque aussi simple qu'elle.
Ici, sous des Rameaux exprès entrelassés,
Où joüoient les rayons dont ils étoient percés,
On formoit tour à tour des danses différentes,
Heureux ceux qui tenoient la main de leurs
Amantes!

Là, dans une campagne on disputoit un prix;
L'amour plus que la gloire anime les esprits,
Les Belles aux Bergers inspirent de l'adresse,
Heureux qui met le prix aux pieds de sa Maî-
tresse!

Tout l'air retentissoit du bruit confus & doux
Des Flûtes, des Hautbois, & des Oiseaux jaloux,
Il naissoit mille Amours, ce tems les favorise,
Ils étoient moins craintifs, ce tems les autorise,
De toutes parts enfin par mille jeux divers,
A la joye, au plaisir les cœurs étoient ouverts.
Alcandre, Alcandre seul n'en étoit point capable;
A peine il reconnut un jour si remarquable,
En voyant ce spectacle, il s'en trouva surpris,
Triste, mais tendre effet de l'absence d'Iris.
Il se dérobe, il fuit une importune foule,

PASTORALES. 11

Par des chemins couverts en secret il se coule.
 Aussi-tôt qu'il arrive au milieu d'un côteau ,
 D'où les yeux aisément découvrent le Hameau ,
 Il y voit l'allégresse en tous lieux répandue ,
 Pour un amant qui souffre insupportable vûë.

Il s'arrête , & pressé de ses vives douleurs ;
 Tout rit , tout est en joye , & moi , dit - il , je
 meurs.

Dix fois du sein des eaux la lumière est sortie ,
 Depuis que du Hameau ma Bergere est partie ;
 Je faisois de la voir le plus doux de mes soins ,
 Si je ne la vois , je la cherchois du moins ,
 L'amour me conduisoit , & je ne manquois guère
 A découvrir les lieux qui cachotent la Bergere ;
 Mais maintenant , hélas ! j'erre en ces mêmes
 lieux ,

Plein d'elle , & sans espoir qu'elle s'offre à mes
 yeux ,

Ciel ! que le Soleil marche à pas lents sur nos têtes !

Quels jours ! quelle tristesse ! & l'on songe à des
 Fêtes !

On danse en ce Hameau ! que je me tiens heureux
 D'être ici solitaire , éloigné de ces jeux !

Et qu'y ferois-je ? quoi ? je pourrois voir Doride
 De louanges toujours & de douceurs avide ,
 Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas ,
 Et Stelle qui jamais n'a loué ses appas ,

Y briller en sa place , y triompher de joye ?
Goûtés bien le bonheur que le sort vous envoie ,
Bergeres , jouissés de mille vœux offerts ,
Dans l'absence d'Iris les momens vous sont chers.
Qu'elle eût orné les Jeux ! que d'yeux tournés sur
elle !

Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant si belle !
Elle eût mis cet habit qu'elle-même a filé ,
Chef-d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé.
Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée
Il sembloit de mon chant qu'elle fut moins tou-
chée ;

Il est vrai cependant que pour mieux m'écouter ,
La belle quelquefois vouloit bien le quitter.
Elle auroit mis en nœuds sa longue chevelure ,
La Jonquille à ces nœuds eût servi de parure ,
Elle est jaune , Iris brune , & sans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardoit que moi.
Peut-être dans les jeux elle eût bien voulu pren-
dre

Le moment d'un regard misterieux & tendre
Qu'avec un air timide elle m'eût adressé ,
Et de tous mes tourmens j'étois recompensé.
Peut-être qu'à l'écart si je l'eusse trouvée
D'une troupe jalouse un peu moins observée ,
Elle m'eût en fuisant dit quelque mot tout bas ,
Avec sa douce voix & son doux embarras ;
Elle l'a déjà fait aux Nôces de Silvie ,

PASTORALES.

13

Ce plaisir imprévû pensa m'ôter la vie,
Mon cœur se trouble encore à ce seul souvenir
Quel moment ! ah ! grands Dieux, s'il pouvoit re-
venir !

Alcandre, que dis-tu ? La Bergere est absente,
Peut-être pour long-tems, peut-être peu con-
stante,

Et jusqu'à ses faveurs tu portes ton espoir ?
Tu serois trop heureux seulement de la voir.

SILVANIRE & DELPHIRE.

II. EGLOGUE.

ATIS, LICIDAS.

ATIS.

*O*U vas-tu, Licidas ?

LICIDAS.

*Je traverse la plaine,
Et vais même monter la colline prochaine.*

ATIS.

La course est assés longue.

LICIDAS.

*Ah ! s'il étoit besoin,
Pour le sujet qui me mene,*



P O E S I E S

J'irois encor bien plus loin.

A T I S.

Il est aisé de t'entendre ;

Toujours de l'amour.

L I C I D A S.

Toujours.

Que faire sans les Amours ?

Qui viendrait me les défendre ,

Je finirois là mes jours.

Au Hameau d'où je suis tout le monde s'engage ,

En aucun autre lieu l'Amour n'est mieux servi ,

Bergeres & Bergers nous lui rendons hommage .

Il n'est point parmi nous d'usage .

Plus ancien , ni mieux suivi.

A T I S.

Et n'est-ce pas chés nous la même chose ?

Un Berger rougiroit de n'être pas Amant ,

Au doux péril d'aimer de soi-même on s'expose.

Qu'il arrive un événement ,

Il n'en faut pas chercher bien loin la cause ;

C'est l'Amour , c'est lui sûrement.

Par nos Iris , & nos Silvies

Tous nos destins sont décidés ;

Les Troupeaux , il est vrai , sont assés mal gardés ,

Mais les Belles sont bien servies.

L I C I D A S.

Dans tout notre Hameau nous ne pouvions conter

Qu'une jeune Beauté qui fût indifférente ;

PASTORALES. 15

*Maintenant c'en est fait , Silvanire est amante ,
L'Amour n'a point voulu qu'on la pût excepter.*

A T I S.

*Dis-moi , Berger , par quelle voye
Il l'a soumise à son pouvoir ;
Je suis curieux de sçavoir
Les divers moyens qu'il emploie.
Aussi-bien je suivrai la route que tu tiens ,
Pendant un assés long espace ;
Dans de semblables entretiens
Tu sçais comme le tems se passe.*

L I C I D A S.

*Mais , Berger , tu me conteras
De ton Hameau quelque Histoire pareille.*

A T I S.

*J'y consens , ce seroit une grande merveille
S'il ne nous en fournissoit pas.*

L I C I D A S.

Silvanire vivoit sans avoir de tendresse ,
Elle perdoit le tems d'une aimable jeunesse ,
Et ce qui méritoit de plus grands châtimens ,
Elle le faisoit perdre à deux ou trois Amans.
Souvent contre l'Amour , même contre sa Mere ,
Contre l'aimable Troupe adorée en Cithère ,
Elle tint des discours offensans & hardis ,
Je serois bien fâché de les avoir redits.
Elle quitta pourtant sa fierté naturelle ,

Non sur de nouveaux soins qu'un Amant eût pour
elle ,

L'Amour n'en fit pas tant & la réduisit bien ,
Toute cette fierté cessa presque sur rien.

Un jour elle épia Mirène avec Zelide ;
Tandis que le Soleil bruloit la terre aride ,
Sous un ombrage épais ces Amans retirés
Du reste des Mortels se croioient délivrés.
Un buisson les trahit aux yeux de Silvanire ,
D'un entretien d'Amans elle eut dessein de rire ,
Plaisir , qui lui devoit sans doute être interdit.
Cieux ! quels discours charmans Silvanire enten-
dit !

Devine-les , Atis , toi qui sçais comme on aime ;
C'étoient de ces discours dictés par l'Amour mê-
me ,

Que les Indifférens ne peuvent imiter ,
Qu'un Amant hors de là ne sçauroit repeter.
Ils étoient quelquefois suivis par un silence ;
Au défaut de la voix les yeux d'intelligence
Confondoient des regards vifs , quoique languis-
sans ,

Et craintifs & flatteurs , doux ensemble & perçans.
Zelide en rougissoit , & cette honte aimable
Exprimoit mieux encore un amour véritable ,
Et Mirène charmé lisoit dans sa rougeur
Des secrets , qu'à demi cachoit encor son cœur.
Tantôt de leurs amours l'histoire est retracée ,
La rencontre où d'abord leur ame fut blessée ,

Le

Le lieu, même l'habit que Zelide avoit pris ,
Rien n'est indifférent à des cœurs bien épris ,
Les premières rigueurs qu'eut à souffrir Mirène ,
Dont la Bergere alors ne convenoit qu'à peine ,
Mille riens amoureux pour eux seuls importans ,
Quels sujets d'entretien à des Amans contens !
Ils s'occupent tantôt d'un simple badinage ,
Qui des tendres amours est le charmant partage ,
Que le respect pourtant accompagne toujours ,
Doux respect , qui lui-même aide aux tendres
amours.

Mais pour les amuser ce qui pouvoit suffire ,
Par quel art , cher Atis , se pourroit-il décrire ?
Quelque débat entre eux survenu pour un chant
Que chacun croioit rendre encore plus touchant ,
Quelque fleur que Mirène arrachoit à la Belle ,
Et dans le mouvement que caufoit la querelle
Une main de Zelide , ou bien un bras baissé ,
Un vain courroux d'Amante aussi-tôt apaisé ,
Que sçai-je ? mille jeux que l'Amour autorise ,
Une innocente offense , une feinte surprise ,
D'une liberté douce effets pleins d'agréments ,
Voilà ce qui changeoit leurs heures en momens.
Silvanire conçut qu'elle étoit moins heureuse ;
De ce lieu solitaire elle sortit rêveuse ,
Les plus beaux de ses jours , quoiqu'exempts de
soui ,
Tranquilles , fortunés , ne couloient point ainsi.

Elle croioit toujours voir Zelide & Mirène ,
Toujours de leurs discours sa mémoire étoit pleine ,

Présages d'une ardeur qui s'alloit allumer ;
Elle sentit enfin qu'il lui manquoit d'aimer.
Bientôt de ses Amans Lifis le plus aimable
A ses vœux empressés la trouva favorable ,
Bientôt , .. mais qu'ai-je encore , Atis , à te conter ?

Silvanire en chemin ne doit pas s'arrêter ;
Bientôt sur tous les soins que la tendresse inspire
On ne distingua plus Zelide & Silvanire.
De l'Amour cependant admire les attraits ,
Le mal se prend à voir deux Amans de trop près.

A T I S.

L Icidas , tu ne sçauras croire
Quel plaisir m'a fait ton histoire.
Je suis ravi lorsque j'entens

*Que notre commun Maître obtient une victoire ;
Viens m'en redemander le détail dans vingt ans ,
Et tu verras si j'ai bonne mémoire.*

*Jepourrais bien les soirs oublier quelquefois
Combien on a mené de mes Moutons au bois ,
J'oublierai bien des secrets qu'on m'enseigne
Pour guérir un Troupeau qui périt chaque jour ,
Mais il ne faut pas que l'on craigne
De me voir oublier une histoire d'amour.*

PASTORALES. 19

L I C I D A S.

*Puisque ta mémoire est si bonne ,
Acquitte-toi , Berger , de ce que tu me dois.*

A T I S.

*Tu ne perdras rien de tes droits ,
Voi si je sçai payer les plaisirs qu'on me donne.*



T Rois jours s'étoient passés , trois jours qu'a-
voient perdus

Et Delphire & Damon qui ne s'étoient point vûs ;
Leurs Troupeaux , jusqu'alors confondus dans la
plaine ,

Tristement séparés ne païssoient qu'avec peine,

Tandis que le Berger ne songeoit qu'à choisir

Les lieux , les sombres lieux où l'on rêve à loisir ,

La Bergere affectoit de paroître suivie

Des plus jeunes Bergers dont elle fût servie ;

Mais elle étoit distraite , & des soupirs secrets

Alloient après Damon jusqu'au fond des Forêts.

Voi de quelle rigueur étoit cette Bergere.

Damon lui déroba quelque faveur legere ,

Delphire le bannit dans un premier couroux ,

Peut - être un peu plus tard l'ordre eût été plus
doux.

Un soir que les Troupeaux sortant du pâturage

D'un pas tardif & lent marchaient vers le Villa-
ge ,

Et que tous les Bergers chantoient à leur retour

B ij

Les douceurs du repos qui fuit la fin du jour ,
Delphire , qui malgré l'ombre déjà naissante
Vit Damon d'aussi loin que peut voir une Amante ,

S'arrêta sur sa route , & prit soin d'y chercher
L'endroit le plus obscur où l'on se pût cacher.
Rêveur , plein d'une triste & sombre nonchalance ,

Tel qu'on peut souhaiter un Amant dans l'absence ,

Il laissoit ses Brebis errer en liberté ,

Et son Hautbois oisif pendoit à son côté.

Delphire en fut touchée , & pour être apperçûe

Elle fit quelque bruit , il détourna la vûë ;

Et quand vers la Bergere il adressa ses pas ,

Elle le reçut mal , mais elle ne fuit pas.

Que ne lui dit-il point ? Les Nymphes du Bocage

N'entendirent jamais de plus tendre langage ,

L'Echo , qui des Bergers connoît tous les Amours ,

Ne répéta jamais de plus tendres discours.

Tantôt il condamnoit lui-même son audace ,

D'un ton de suppliant il demandoit sa grace ,

Et tantôt moins soumis il trouvoit trop cruel

Qu'un léger attentat l'eût rendu criminel.

Par quels soins assidus , & par quelle constance

Avoit-il prévenu cette amoureuse offense ?

Et combien voioit-on d'Amans moins empressés ,

Moins ardens qu'il n'étoit , & mieux recompensés ?

PASTORALES. 21

A la fin cependant il revenoit à dire
 Qu'il étoit trop content , puisqu'il aimoit Del-
 phire ,
 Et que sans ses faveurs , sans cet heureux secours ,
 Il conserveroit bien d'éternelles amours.
 Plein de sa passion alors Damon lui jure
 Que la simple amitié ne seroit pas plus pure ,
 Il semble que ses yeux le jurent à leur tour ,
 L'Amour fait qu'il renonce à tous les biens d'A-
 mour ;
 Et dans le même instant qu'avec tant de tendresse
 Il tâche à réparer son trop de hardiesse ,
 Au milieu des sermens de ne prétendre rien ,
 Poussé par un transport qu'il ne connoît pas bien ,
 Troublé par des regards dont la douceur l'attire ,
 Il s'approche , il s'avance , il embrasse Delphire.
 On dit que le Berger , lorsqu'on l'avoit banni ,
 Pour un moindre sujet avoit été puni ,
 Et sans sçavoir pourquoi , Delphire moins severe
 Sur ce crime nouveau n'entre point en colere.

L I C I D A S.

*J*E te l'avoue , Atis , tu t'es bien acquitté :
 J'aime Delphire , & sa fierté.

A T I S.

Ton goût est assés raisonnable ,
 Berger , & je ne doute pas
 Que l'on ne te prépare une fierté semblable
 Aux lieux où tuournes tes pas.

*Mais je t'y laisse aller , il faut que je te quitte ,
Adieu.*

L I C I D A S.

*Je vois d'ici ce que ton cœur médite ;
Ton voyage , Berger , ressemble assés au mien.*

A T I S.

*A dire vrai , cela se pourroit bien.
Va , puisses-tu jamais ne trouver de Cruelles.*

L I C I D A S.

*Les Cruelles ne me sont rien.
Je ne crains que les Infidelles.*

D E L I E.

I I I. E G L O G U E.

A M A D . . .

Quittons , mes chers Moutons , le cours de
la Riviere ,
L'herbe sera meilleure aux lieux que j'apperçoi ,
Vous m'allés désormais occuper toute entière ,
Mirtille qui m'aimoit ne songe plus à moi.

C. 3

Hélas ! j'allois l'aimer , je n'en suis que trop
sûre ;
Déjà je prononçois son Nom avec plaisir ,

Déjà je pensois moins à vous qu'à ma parure ,
 Déjà pour vous garder je manquois de loisir.



Moi , qui fus toujours rigoureuse ,
 Je ne l'étois presque plus que par art ,
 Qu'afin de redoubler son ardeur amoureuse ;
 Puisqu'il m'a dû quitter , Ciel ! que je suis heureuse ,

Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard !



Encore quelques soins , il n'étoit plus possible
 Que mon cœur ne se rendit pas ,
 J'en eusse été touchée , & maintenant , hélas !
 Ce cœur regretteroit d'avoir été sensible ,
 J'éprouverois mille chagrins jaloux ;
 Quel péril j'ai couru ! cependant abusée
 Par des commencemens trop doux ,
 Je ne soupçonnois pas que j'y fusse exposée.



Je tremble encore en songeant aujourd'hui
 Que j'ai pensé dire à Mirtille
 La chanson que je fis pour lui ,
 Quoiqu'à faire des Vers je ne sois pas habile.
 La crainte que j'avois qu'elle ne fût pas bien ,
 Peut-être encore une autre honte
 Empêcha que ma langue alors ne fût trop prompte ,
 Et par bonheur je ne dis rien.

J'en mourrois si je l'avois dite ;
 Quoi donc ! il la sçauroit ; & pour mieux m'insul-
 ter

Celle pour qui l'Ingrat me quitte ,
 Corinne , oseroit la chanter ?



Je connois maintenant ce que l'Amour prépare
 Aux foibles cœurs dont il s'empare ,
 Je connois ce que c'est qu'un tendre engagement ;
 Mais lorsque mon Printemps à peine encor com-
 mence ,
 Faut-il avoir acquis par mon premier Amant
 Une si triste expérience ?



Profitions-en pourtant , évitons les Pasteurs ,
 Leurs Danfes , leurs Chançons , leurs Fêtes dan-
 gereuses ,
 Mais sur-tout leurs discours flatteurs ;
 Fuions aussi les Bergeres heureuses ;
 Si d'un pareil bonheur je formois le souhait ,
 Mon cœur en deviendrait plus facile à surpren-
 dre.

Et ne dois-je pas bien comprendre
 Que ce n'est pas pour moi qu'un sort si doux est
 fait ?



Inutile & vaine Jeunesse ,
 Toi qui devois m'amener de beaux jours ,
 Qu'ai-je affaire de toi pour sentir la tristesse

De

PASTORALES. 25

De vivre loin des jeux , des plaisirs , des amours ?

Hâte , précipite ton cours ,

Tu ne sçaurois voler avec trop de vitesse.



Venés remplir ces jours dont je crains le danger ,

Soins de ma Bergerie , amusemens utiles ,

Vous n'êtes pas touchans , mais vous êtes tranquilles ;

Ah ! ne me laissés pas le loisir de songer

Que l'on puisse avoir un Berger.

Fontaines , Fleurs , Oiseaux , charmes pleins d'innocence ,

Aidés à m'occuper , j'aurai recours à vous ,

Sauvés-moi de l'Amour ; hélas ! pour ma défense

Sera-ce assés que vous conspiriés tous ?



D'où vient que je suis effrayée

Des efforts qu'il me va coûter ?

N'en ferai-je pas bien payée ,

Et le repos peut-il trop s'acheter ?

Les plus tendres Bergers , & Mirtille lui-même ,

N'ébranleroient pas mon dessein ;

Non , Mirtille à mes pieds l'entreprendroit en vain ;

Quand on a le cœur tendre il ne faut point qu'on aime.



A Infi parla Delie ; alors du Dieu du jour
Le Char panchoit un peu vers la fin de son
tour ;

Mais le Char de la nuit n'avoit pas pris sa place ,
Que Delie à Mirtille avoit déjà fait grace .
Il n'étoit point volage , il avoit seulement
Eprouvé sa Bergere , & feint un changement ,
Crime qu'avec plaisir on pardonne au coupable ,
Après que d'un plus grand on l'a jugé capable .
Mirtille en peu de tems se vit assés aimé
Pour sçavoir le dessein que l'on avoit formé ;
Il ne demeura pas tout-à-fait inutile ,
Quelquefois il fit rire & Delie , & Mirtille .



CE présent Pastoral doit-il être pour vous ?
Hélas ! je ne vous trouve aucun trait de Ber-
gere ,

*Vous n'avez point ce tendre caractère ,
Des Belles de nos bois l'agrément le plus doux ;
Mais vous avez en récompense
Dans l'air , dans le visage assés de majesté ,
Dans l'humeur assés de fierté ,
Et peut-être un peu d'inconstance ;
Enfin vous êtes Nimphe , à ce que font juger
Vos appas , vos défauts , trop bizarre mélange ,
Et trop capable encor de plaire & d'engager ;
Vous êtes Nimphe, & moi qui sous vos loix me ran-
ge ,*

PASTORALES. 27

Je ne suis qu'un simple Berger.
Tendresse qui jamais n'étale ses services ,
Délicatesse sans caprices ,
Soins plus amoureux que brillans ,
Timidité flatteuse , ardeurs toujours égales ,
Transports qui sont ensemble & doux & violens ,
Respect , constance , enfin les vertus pastorales ,
Voilà quels sont tous mes talens.
Mais toute Nimphe que vous êtes ,
Que vous faut-il de plus que des flammes parfaites ?
Un Berger fidele a de quoi
Payer le cœur des Nymphes même ,
Et qui d'un certain ton peut dire , je vous aime ,
Ne voit rien au-dessus de soi.
Je ne croi pas qu'on vous irrite ,
En vous tenant ce superbe discours ;
Chacun , autant qu'il peut , fait valoir son mérite ,
Les Bergers ne sçauroient vanter que leurs amours.



D A P H N E'.

I V. E G L O G U E.

ARCAS, PALE'MON, TIMANTE.

ARCAS & Palémon tous deux d'un âge égal ,
L'un pour l'autre tous deux concurrents re-
doutables ,

Se répondant tous deux par des Chansons sembla-
bles ,

Formoient un combat pastoral.

Ce n'étoit point la méprisable gloire

Ou du Chant ou des Vers qui piquoit leurs esprits .

Ils disputoient un plus illustre prix ,

Chacun prétendoit la victoire

Pour la Beauté dont il étoit épris ,



Timante les jugeoit , Timante

Qui dans ses jeunes ans enflamma tant de cœurs ,

Qu'une expérience sçavante

Rendoit en fait d'amour l'Oracle des Pasteurs ,

Et dont la vieillesse galante

Souvent par ses avis se plaisoit à former

Quelque Beauté simple & naissante ,

Qui n'eût sçu qu'être aimable , & non se faire ai-
mer.



Le Berger qui des deux auroit le moins sçu plaire,
Ne devoit point payer deux Chevreuils & leur
Mere

A son Rival victorieux ,
Dans des tems plus grossiers peine assés ordinaire ;
Il falloit , ô Loi plus severe !
Et que n'eût-il pas aimé mieux ?
Que du Berger vainqueur il chantât la Bergere.



Aussi de quel beau feu ne furent-ils pas pleins ?
Quels efforts des deux parts ! O toi , Muse Rusti-
que ,
Qui laissant à tes Sœurs la Trompette héroïque
N'enfles que des Pipeaux assemblés par tes mains ,
Toi , qui du superbe Parnasse
Négligeant les Lauriers sacrés ,
Te couronnes le front avec autant de grace
Des simples fleurs qui naissent dans les Prés ,
Redis-moi le combat ardent , quoique paisible ,
Que se livrerent les Bergers ,
Tu n'as jamais connu de combat plus terrible ,
Tes Heros n'ont jamais couru d'autres dangers.

A R C A S.

A U parti de Philis tu dois la préférence ,
Amour , elle n'a point de mépris pour tes
loix.

P A L E M O N.

Si Daphné n'aime pas , tu sçais en recompense ,
Amour , combien Daphné fait aimer dans ces
bois.

A R C A S.

De Venus quelquefois avés-vous vu l'image ?
Elle a les cheveux blonds , & ma Bergere aussi.

P A L E M O N.

Avec ses cheveux noirs Daphné plaît davantage ,
Pardonne-moi , Venus , mon cœur en juge ainsi.

A R C A S.

Quand Philis a mêlé des fleurs dans sa coëffure ,
Quel charme pour les yeux , quel péril pour les
cœurs !

P A L E M O N.

Quand Daphné se fait voir sans aucune parure ,
Elle sçait mieux charmer , qu'une autre avec des
fleurs.

A R C A S.

L'enjouement de Philis la rend encor plus belle ,
Et de Jeux & de Ris une Troupe la suit.

P A L E M O N.

Daphné dans sa langueur a les Graces pour elle ,
Et les Graces toujours ne font pas tant de bruit.

A R C A S.

D'une foule d'Amans Philis est entourée ,
Et je voi que mon choix s'est trop fait approuver.

P A L E M O N.

Daphné fuit ses Amans , elle vit retirée ;

PASTORALES. 31

Heureux qui lui pourroit fournir de quoi rêver !

A R C A S.

Pour gagner tous les cœurs le Ciel fit ma Bergere,
Sa beauté, sa douceur, tout plaît au même instant.

P A L E M O N.

Lorsque l'on voit Daphné douce ensemble & se-
vere,

On n'oseroit l'aimer, mais on l'aime pourtant.

A R C A S.

N'est-ce pas à Philis que tous les vœux s'adres-
sent,

S'il vient en ce Hameau des Pasteurs étrangers ?

P A L E M O N.

Oùï, pendant leur séjour autour d'elle ils s'em-
pressent,

Daphné n'est pas si propre aux Amans passagers.

A R C A S.

Dans le cristal des eaux souvent Philis se mire,

Et là contre mon cœur elle apprête des traits.

Ruisseaux, peignés-lui bien la beauté qui m'at-
tire ;

Philis en croira mieux les sermens que je fais.

P A L E M O N.

Daphné ne cherche point le cristal des fontaines,

Le soin de sa beauté ne l'inquiete pas.

Soupirs que j'ai poussés, doux tourmens, tendres
peines,

Vous seuls vous instruisés Daphné de ses appas.

C iiij

A R C A S.

Souviens-toi de quel air Philis entre en la danse ,
 D'un éclat tout nouveau ses yeux sont allumés.
 Il brille sur son front une aimable assurance ,
 Elle sçait que les cœurs vont tous être charmés.

P A L E M O N.

Daphné danse encor mieux , & n'en est pas si sûre ,
 Soudain elle rougit , sa rougeur lui sied bien ,
 De louanges en vain elle entend un murmure ,
 Tous les cœurs sont charmés , seule elle n'en sçait
 rien.

A R C A S.

Aux soupirs d'Alcidon Philis étoit sensible ;
 Mais quel est mon bonheur , de voir que chaque
 jour

Je détruis auprès d'elle un rival si terrible !
 J'y perdrois , si Philis n'avoit point eu d'amour.

P A L E M O N.

Je n'ai point le plaisir de rendre méprisable
 Un Rival, pour qui seul on avoit eu des yeux ;
 Daphné n'aima jamais , elle en est plus aimable,
 Je puis même espérer qu'elle en aimera mieux.

A R C A S.

Alcidon l'autre jour au milieu d'une foule
 Prit la main de Philis qu'il ferroit tendrement ;
 Soudain sans qu'il me vît près d'elle je me coule ,
 Elle me donna l'autre , & sourît finement.

P A L E M O N.

En ma faveur Daphné ne s'est point déclarée ,

PASTORALES. 33

J'espere cependant avoir un jour sa foi ,
Non pas que j'en jurasse encor par Cithérée ,
Mon cœur me le promet , c'est mon cœur que j'en
croi.

A R C A S.

Ma Philis fait des Vers d'un tendre caractère ,
Elle en fera pour moi , je l'ai trop mérité ;
C'est toujours le Berger qui chante la Bergere ,
Quel plaisir que lui-même en soit aussi chanté !

P A L E M O N.

De la voix de Daphné que le doux son me tou-
che !

Je ne puis plus souffrir les hôtes de ces bois ,
On sent aller au cœur ce qui sort de sa bouche :
O Dieux ! & j'entendrois , *j'aime* , de cette voix !

A R C A S.

Tu dois bien t'offenser , Philis , on te compare ,
Philis , c'est à Daphné ; quel étrange rapport !
Se peut-il jusque - là que Palemon s'égare ?
Moi qui prens ton parti , ne t'ai-je point fait
tort ?

P A L E M O N.

Daphné , quoiqu'en ces lieux nulle autre ne l'é-
gale ,

Ne viendrait pas plutôt à sçavoir nos débats ,
Qu'elle voudrait céder le prix à sa Rivale ;
Mais Timante , je croi , ne le permettroit pas.

A R C A S.

Punis de Palemon l'insupportable audace ,

A t'aimer fans espoir fais qu'il soit condamné,
 Philis, je te connois des regards pleins de grace,
 Qui détruiroient soudain l'empire de Daphné.

P A L E M O N.

Daphné, n'entreprends pas une telle vengeance,
 Laisse Arcas comme il est, & mes vœux sont remplis.

Sa Philis lui fera sentir son inconstance,
 Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de Philis.

T I M A N T E.

Bergers, c'en est assez, je voi que votre zele
 Pousseroit trop loin la querelle;
 Vous ne parleriez bientôt plus
 Du mérite de l'une & de l'autre Bergere;
 Vous perdriez le tems en discours superflus;
 Conclusion trop ordinaire.
 Ecoutez-moi, Bergers, voici mon jugement.
 Philis est la plus agréable.

P A L E M O N.

Ah, Timante!

T I M A N T E.

Ecoutez, Bergers, tranquillement.
 Mais je croi Daphné plus aimable.

A R C A S.

Et c'est ainsi...

T I M A N T E.

Bergers, je me sers de mes droits.

PASTORALES. 35

Et mon autorité doit être ici suivie.

Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques
mois ,

Et Daphné pour toute sa vie.

Vous , Arcas , préparés quelque chant pour
Daphné ;

Mais comme elle n'a pas aussi tout l'avantage ,

Je veux que de la main du Berger qu'elle engage ,

A Philis sa Rivale un bouquet soit donné.

L'air fera tendre & doux , les Fleurs seront nou-
velles ;

Les Fleurs valent leur prix , mais elles valent
moins

Qu'un air qui veut du tems , de la peine & des
soins ;

Ce partage convient assez juste aux deux Belles.

E R A S T E.

V. E G L O G U E.

A MONSIEUR.....

LE Berger ¹ qui jadis hérita le Hautbois ¹ Virg.
Du grand ² Pasteur de Siracuse, ² Theoc.
Et dont même aujourd'hui la Muse
De l'aimable Mantouë enorgueillit les Bois.

*Vouloit que des Forêts la demeure sauvage
 D'un Consul quelquefois fût un digne séjour.
 J'entreprends un plus grand ouvrage,
 Moi qui voudrois rendre dignes d'un Sage
 Des Forêts où regne l'Amour.*



*Pourquoi non cependant ? ces Sages de la Grece ,
 Ces Thalés , ces Bias , grands & superbes noms ,
 L'emportent-ils pour la sagesse
 Sur nos Tirsis & nos Damons ?
 J'en doute ; dans nos champs la vertu toute pure
 Agit sans dessein d'éclater ,
 Tout l'art de la raison ne sçauroit imiter
 De nos Bergers l'innocente droiture ;
 Ils ne se laissent point flater
 Aux plaisirs remplis d'imposture ,
 Que sans l'aven de la Nature
 L'Opinion ose inventer.
 Ce n'est point chés eux qu'on achete
 Un bien imaginaire aux dépens d'un vrai bien ;
 Mais pour la sagesse parfaite
 Il leur manque des mots , un severe maintien ,
 Et par malheur ils ont une Houlette.*



*Encore un grand défaut , ils sont toujours Amans ;
 De je ne sçai quels feux qui leur semblent char-
 mans
 Leur ame est sans cesse remplie.*

Mais quoi ? tous les Humains sont fous par quelque endroit ,

Et l'amour n'est-il pas la plus sage folie ,

Dont on puisse payer le tribut que l'on doit ?



Vous donc que la sagesse admet dans ses Misteres ,

Qui simple spectateur des passions vulgaires

De leurs ressorts en nous considérés le jeu ,

Prenés des yeux qui ne soient pas austeres ,

Pour un Berger qui vous ressemble peu.

Nerriés pas de voir sa raison égarée

Par tant d'états divers passer en un seul jour ;

Un Amant est chose sacrée ,

Et qui par un vrai sage est toujours reverée ;

Le Sage tant qu'il vit est en prise à l'Amour.



L Es Oiseaux qui du jour annoncent la naissance

Laissoient encore les champs dans un profond silence ,

Lorsqu'Erasme s'éveille , & croit qu'à son réveil

Déjà Thetis s'apprête à rendre le Soleil.

Il court de sa cabane ouvrir une fenêtre ,

Il regarde le Ciel , mais il ne voit paroître

Ni les vives couleurs que l'Aurore produit ,

Ni ce douteux éclat qui se joint à la nuit.

La Mere des Amours à peine renaissante

Commengoit à jeter sa lumiere perçante

Dont tous les autres feux n'ont point le doux brillant ;

Erafte entre en courroux contre le jour trop lent.

Iris lui vouloit bien parler dans un bocage ,

Quand le foir renvoyeroit les Troupeaux au Village ;

Et pour cet entretien Erafte eft éveillé

Avant que fur les Monts le Soleil ait brillé.

Quelques momens après il appelle Titire ;

Depuis que le Berger pour fon Iris foupire ,

Titire a pris le foin des Troupeaux du Berger ,

Ils alloient tous périr fans ce Maître étranger.

Erafte oſe lui faire un injuſte reproche ;

Vous dormés , lui dit-il , lorsque le jour approche ,

Les Troupeaux devroient être aux plaines d'alentour ,

Partés. En le hâtant , il croit hâter le jour.

Le jour eſt loin encore , aux yeux d'Erafte même ;

Il ne découvre rien ; quelle lenteur extrême !

Quel fiécle juſqu'au ſoir ! il meſure des yeux

Le tour que le Soleil doit faire dans les Cieux ;

Il faut que fur ces Monts ce grand Aſtre renaiffe ,

S'éleve lentement , & lentement ſ'abaiſſe ,

Et ſe perde à la fin derriere ces grands bois ;

Il meſure ce tour , & fremit mille fois.

Le jour ſi ſouhaité , le jour enfin arrive ;

Mais ſon inquietude en eſt encor plus vive ,

Ses deſirs , ſes tranſports , ſes divers mouvemens

Lui font de tout ce jour sentir tous les momens.
 Souvent pour moderer cette ardeur empressée
 Il voudroit éloigner Iris de sa pensée ,
 Tantôt de ses Troupeaux tâchant à s'occuper ,
 Tantôt dans ses Vergers s'amusant à couper
 D'un arbre trop chargé l'inutile branchage ,
 Tantôt de joncs tissus commençant quelque ou-
 vrage ;

En vain ; toujours Iris , toujours cet heureux soir
 L'agitent malgré lui par un trop doux espoir.
 Il vaut mieux qu'à l'amour tout son cœur s'aban-
 donne ,

Il prend ce doux Hautbois qui sans cesse resonance
 De l'excès de sa flamme & des beautés d'Iris ;
 Il chante ou le teint vif, ou les yeux qui l'ont pris ,
 Il repasse des airs qu'il a faits pour la Belle ;
 Imprudence d'Amant ! il se remplit trop d'elle ,
 Le jour en est plus long , il en souffre ; mais quoi ?
 Peut-il en l'attendant se faire un autre emploi ?
 A peine le Soleil commençoit à descendre ,
 Au bocage déjà le Berger va se rendre ,
 Il se flatte qu'Iris conduite par l'Amour
 Y pourra bien venir avant la fin du jour ,
 Et quelquefois il craint que trop indifférente
 pris , la même Iris ne trompe son attente.
 Elle vient à la fin , il n'étoit point trop tard ,
 Son air marque à demi qu'elle vient par hazard ,
 Elle vient , mille Amours arrivent avec elle ,
 Qui de ce rendés-vous apprenant la nouvelle

D'un desir curieux avoient été touchés ;
 Les uns près des Amans sous un buisson cachés
 Prêtent à leurs discours une oreille attentive ;
 D'autres à qui de loin la voix à peine arrive ,
 Sur des arbres touffus montés de toutes parts ,
 Pour sçavoir ce qu'on dit observent les regards.
 Dans le bocage alors Erasfe & la Bergere
 Respirerent cet air qu'on respire à Cythere ,
 Et par les doux transports dont ils furent atteints ,
 Sentirent les Amours dont ces lieux étoient pleins.
 Combien en se voyant , Dieux ! combien ils s'ai-
 merent !

Ils s'aimoient encor plus quand ils se séparèrent ,
 Mais Iris , appliquée à déguiser son feu ,
 Croyoit avoir trop dit , & le Berger trop peu.

L I G D A M I S.

V I. E G L O G U E.

A D R A S T E , H I L A S.

A D R A S T E.

T U connois Ligdamis ?

H I L A S.

Qui ne le connoît pas ?

C'est lui qui de Climene adore les appas.

A D R A S T E.

PASTORALES. 41
A D R A S T E.

Lui-même.

H I L A S.

*Quel Berger ! il est du caractère ,
Dont un Amant m'eût plu si j'eusse été Bergere ;
Il ne connoît nul art en aimant , que d'aimer .
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflammer ,
Il aime , mais forcé par les yeux d'une Belle ,
Et son amour devient un éloge pour elle .
Le bonheur d'être aimé n'est pour lui qu'un bonheur ,
Il en sent le plaisir , & renonce à l'honneur ,
Il n'en prend point le droit d'augmenter son audace ,
Les faveurs qu'on lui fait sont toujours une grace .*

A D R A S T E.

As-tu vu de ses Vers ?

H I L A S.

*Je les sçai presque tous .
O Ciel ! qu'il en chantoit de tendres & de doux ,
Quand Climene à la Ville alloit faire un voyage !
Je n'en sçai point de lui que j'aime davantage .*

A D R A S T E.

*Moi , je ne les sçai point , j'étois alors absent .
Que tu me trouverois un cœur reconnoissant ,
Si tu prenois la peine , Hilas , de me les dire !*

H I L A S.

Je t'obéis , écoute un Amant qui soupire .



Vous allés donc quitter pour la premiere fois
De nos Hameaux la demeure tranquille !
Soyés quelques momens attentive à ma voix.
Climene , vous partés , vous allés à la Ville ,
Climene , il vous sera peut-être difficile
De retrouver du plaisir dans nos Bois.



Là d'illustres Amans vous rendront leurs homma-
ges ,
Leur rang , ou leur adresse à vous faire la cour ,
Tout vous éblouira dans ce nouveau séjour.
Que deviendrai-je , hélas ! au fond de nos boca-
ges ,
Moi qui n'ai pour tous avantages
Qu'une Musette & mon amour ?



Ils vous mettront sans doute au-dessus de leurs
Belles ,
Ils vous prodigueront un encens dangereux ,
Leurs éloges sont doux , mais souvent infidelles ;
Cependant vous viendrés à mépriser pour eux
Ces louanges si naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.



Tout ce qu'ils vous diront , je vous l'ai dit , Cli-
mene ,
Mais ils vous le diront d'un air plus assuré ,
Avec un art flateur des Bergers ignoré ;

Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec
peine,

D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ai dit, & j'ai soupiré.



N'allés pas quitter, pour leur plaisir,
Les manieres qu'on prend dans nos petits Ha-
meaux;

Rapportés-moi cette rougeur sincere,
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts

D'une jeune & simple Bergere;

Rapportés-moi jusqu'à cet air severe
Que vous avés pour moi comme pour mes rivaux.
Vous verrés à la Ville un exemple contraire;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire
Que par la pitié de mes maux.



J'ai vû la même Ville où vous allés paroître,
Pour la belle Climene elle a vû mes langueurs;
Parmi tous les plaisirs qui flatoient tant de cœurs,
J'y regretois notre séjour champêtre,
Et votre vûë, & même vos rigueurs.



Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuyeux;
Mais de quelque côté que vous tourniés les yeux,
Dites, & ne craignés jamais de vous méprendre,

Et dites , s'il se peut , d'une maniere tendre ,
 C'est ici que l'on aima mieux
 S'occuper de moi que de prendre
 Tous les plaisirs de ces beaux lieux.



A D R A S T E.

O Pan , ou si c'est toi qu'il faut que l'on implore ,
 Phœbus , ou toi plutôt que l'un & l'autre
 adore ,
 Amour , donne à mes Vers cet air doux , naturel ,
 Et je vais de mes dons enrichir ton Autel.

H I L A S.

Il t'en peut couter moins , & Ligdamis lui-même
 N'offre rien aux Autels de l'Amour , mais il aime ;
 Il aime , & fait ces Vers que tu trouves charmans.

A D R A S T E.

Ce charme ne suit pas tous les Vers des Amans.
 Ligdamis même en fit au retour de Climene ,
 Qui cedent à ceux-ci , quoiqu'ils cedent à peine.
 Peut-être on chante mieux un départ qu'un retour ,
 Peut-être un air content ne sied pas à l'Amour.

H I L A S.

Et ces Vers là , Berger , tu les sçais ?

A D R A S T E.

Oùi , sans doute.

Tu peux donc me payer ceux que j'ai dits.

A D R A S T E.

Ecoute.

MA Bergere revient, c'est demain que ces
lieux

S'embellissent par sa présence ;

J'irai, j'irai m'offrir le premier à ses yeux.

Ah, Ciel ! si de quelque distance

Elle me reconnoît à mon impatience ,

Que mon sort sera glorieux !



Oùi, je serai le seul dont la joye éclatante

Par d'affés vifs transports marquera ce beau jour ;

J'aurai seul une ardeur digne de son retour ;

Elle ne pourra plus paroître indifférente ,

Je lui prépare trop d'amour.



Que dis-je ? cette ardeur est-elle donc nouvelle ?

N'ai-je encor rien senti d'aussi vif en aimant ?

Quand j'étois une heure, un moment,

Un moment seul, éloigné de la Belle,

Pour me retrouver auprès d'elle

N'avois-je pas le même empressement ?



Vous n'aurés que mes soins , mes transports ordi-
naires ,
Mais maintenant , Climene , ils devraient vous
charmer ;
Vos yeux depuis long-tems n'ont vû d'Amans fin-
ceres ,
Et pourroient-ils jamais s'en defaccoutumer ?
Ceux qu'à la Ville ils viennent d'enflammer ,
Par leurs foibles ardeurs , par leurs amours lege-
res ,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.



La Ville est pleine de contrainte ,
De faux sermens & de vœux indiscrets ,
Que ne l'avés-vous vûë exprès
Pour sçavoir de quel prix est cet amour sans
feinte
Qui se trouve dans nos Forêts ,
De quel prix sont nos Bois pour s'y parler sans
crainte ,
Et ma voix pour chanter une amoureuse plainte ,
Et mon cœur pour sentir vos traits ?



Revenés plus Bergere encore
Que vous n'êtiés en nous quittant ;
Songés qu'il est au monde un cœur qui vous adore.

PASTORALES. 47

Une Belle au milieu des soupirs qu'elle entend ,
 Au milieu d'une Cour dont sa fierté s'honore ,
 N'en peut pas toujours dire autant.



H I L A S.

A Draste , j'avoueraï que ma surprise est grande ,
 Que contre de tels chants Climene se défende.

A D R A S T E.

Et pourquoi le crois-tu ? les Vers par leurs attraits
 Ont soumis les Lions , entraîné les Forêts ;
 Après cela , je croi , le moins qu'ils puissent faire
 C'est d'adoucir le cœur d'une jeune Bergere.
 L'Amour les a fait naître , & les Vers à leur tour
 Ne manquerent jamais à bien servir l'Amour.

H I L A S.

Mais Climene , dit-on , est fiere , inexorable.

A D R A S T E.

Mais , Berger , Ligdamis est amoureux , aimable.

H I L A S.

N'a-t'on jamais poussé des soupirs superflus ?

A D R A S T E.

Et bien je te dirai quelque chose de plus.
 Nous étions l'autre jour sous l'Orme de Silene
 Une assez grosse Troupe où se trouva Climene ;
 On loua Ligdamis , chacun en dit du bien ,

*Prends bien garde , Berger , seule elle n'en dit rien ;
Mais dès les premiers mots jettés à l'avanture ,
Elle se détourna rajustant sa coëffure ,
Ou je ne vois rien qui fût à rajuster ,
Et feignit cependant de ne pas écouter.*

H I L A S.

Je me rends.

A D R A S T E.

*Je remporte une grande victoire !
Une Belle est sensible , & tu veux bien le croire.*

LA STATUE DE L'AMOUR.

V I I. E G L O G U E.

*D*Ans le fond d'un Bocage impenetrable au jour
Est un petit Temple rustique ,
Où le Dieu des Bergers reçoit un culte antique ;
Ce Dieu n'est point Pan , c'est l'Amour.
D'un simple bois on y voit sa figure ;
Elle n'a point ces traits hardis ou délicats
Qu'auroit sous son ciseau fait naître Phidias ;
On reconnoît pourtant le Roi de la Nature ;
L'Ouvrier champêtre étoit plein
De ce Dieu qu'exprimoit sa main.
L'Autel suffit à peine aux Festons , aux Guirlandes
Qu'y

PASTORALES. 49

Qu'y portent d'innocens Mortels ;

Il est de plus riches Autels ,

Mais ils sont moins chargés d'offrandes.

Là parut un Berger , qui d'un secret souci

Portoit dans l'ame une profonde atteinte.

Profanes Cœurs , n'écoutez point sa plainte :

Au Dieu d'Amour il s'exprimoit ainsi.



TOI, qu'avec nos Bergers Jupiter même adore ,

Amour, tu le veux donc , tu veux que j'aime encore ;

Tu n'avois fait sur moi qu'un essai de tes coups ,

Le dernier de tes traits est le plus fort de tous.

Je ne murmure point de ton ordre suprême ,

On doit avec excès aimer celle que j'aime ,

Et si de foibles vœux s'offroient à tant d'appas ,

Ou même si mon cœur ne les adoroit pas ,

S'il leur manquoit un cœur si tendre & si fidelle ,

On te reprocheroit d'être injuste envers elle.

Mais quand je me soumets au devoir de l'aimer ,

Pourquoi ne suis-je pas plus propre à l'enflammer ?

Je ne suis qu'un Berger, elle égale Diane ,

Mes vœux sont trop hardis , sa beauté les condamne ;

J'espère quelquefois en mes soins assidus ,

Mais je la vois paroître , & je n'espère plus ,

Tome IV.

E

A force d'être aimable elle devient terrible ,
Dieux ! pour oser l'aimer qu'il faut être sensible !
Cependant elle daigne écouter ces Chançons ,
Où je ne fais , Amour , que te prêter des sons ,
Où ce que tu répands de tendresse & de flamme
Satisfait quelquefois aux transports de mon ame.
Mais c'est là ce qui fait mon plus cruel tourment ,
Ma Mufette est pour elle un simple amusement ;
Elle écoute un Berger de qui la voix l'attire ,
Et ne s'apperçoit pas de l'Amant qui soupire ,
Sans songer au sujet elle goûte mes chants ,
Ils ne la touchent point, & lui semblent touchants,
Je n'ai que mon amour , mais enfin je présume
Qu'il doit être flatteur pour celle qui l'allume ;
Vif & soumis , plus fort que son propre intérêt ,
Il lui fait bien sentir tout le prix dont elle est.
Aussi n'a-t'elle pas , grand Dieu , je t'en rends gra-
ce ,
De toute sa fierté terrassé mon audace ;
J'aimois , & j'ai parlé ; mes hommages, mes soins
Paroissent plaire assés , mais moi je lui plais
moins ,
Ce n'est qu'à mon amour qu'il est permis de plai-
re ,
Sûre de son epos , elle en est moins severe ,
Sa tranquille bonté regarde sans danger
Un trouble qu'elle cause , & ne peut partager.
On fléchit les rigueurs , on desarme la haine ,

PASTORALES. 51

Mais comment surmonter sa douceur inhumaine,
Sa funeste douceur, qui m'ôte enfin l'espoir
Qu'elle-même d'abord m'avoit fait concevoir ?
Quel sera mon destin ? tu peux seul me l'appren-
dre ;

Ne me reste-t'il plus, Amour, rien à prétendre ?
A mon plus grand bonheur suis-je donc arrivé ?
Est-ce là tout le prix que tu m'as réservé ?



EN achevant ces mots, il attachoit sa vûe
Sur le Dieu qu'imploroit sa voix.

Il vit, ou les Amans se trompent quelquefois.

Il vit sourire la Statuë.

Ce prodige douloureux flata pourtant son cœur ;

Mais enfin qu'auroit voulu dire

Le plus incontestable & le plus vrai sourire ?

C'étoit peut-être un sourire moqueur.



T H A M I R E.

V I I I. E G L O G U E.

A M A R I L L I S, F L O R I S E, S I L V I E.

A M A R I L L I S.

L E S Bergers tous les jours font entr'eux des
Combats

Et de Chançons & de Mufettes ;

Lorsque vous vous trouvés seules comme vous
êtes,

Pourquoi ne les imiter pas ?

Quoi ! les graces du Chant font-elles nécessaires
A des Bergers plutôt qu'à vous ?

F L O R I S E.

Et quel sujet chanterions-nous ?

A M A R I L L I S.

Je n'en connois qu'un seul pour de jeunes Berge-
res.

S I L V I E.

Nos Amours ?

A M A R I L L I S.

Et quoi donc ?

F L O R I S E.

Prenons garde en ces lieux

PASTORALES. 53

Que quelques Bergers curieux
N'écoutent des recits peut-être trop sinceres

S I L V I E.

Ne craignés point ces dangers
Dans des lieux si solitaires.

F L O R I S E.

Je crains partout les Bergers.

A M A R I L L I S.

Chantés sans tarder davantage ;
Voyons qui de vous deux sçait le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage ;
Mon expérience & mon âge
Me rendent propre à vous juger.

Que sans feinte avec moi votre cœur se déclare ,
Entre Belles je sçai que la franchise est rare ,
Mais elle doit ici regner dans vos discours.

Par un combat tel que le vôtre
Vous apprendrez l'une de l'autre
A bien conduire vos Amours.

Quand on y destine sa vie ,
On ne s'y peut trop exercer ;

Allons, agréable Silvie,

Je le voi bien , vous voulés commencer.



S I L V I E.

Licas brule pour moi de l'amour le plus tendre ,

E iij

Que faire, Amarillis ? quel parti puis-je prendre ?

Je n'y sçai que d'aimer Licas.

F L O R I S E.

Il n'est fidele Amant que mon Amant n'efface,

J'aime , mais j'en voudrois voir quelqu'autre en
ma place ,

Elle ne s'en sauveroit pas.

S I L V I E.

Aimer est un plaisir , mais il ne peut suffire ,

Il y faut joindre encor le plaisir de le dire ,

J'aime Licas , Licas le sçait.

F L O R I S E.

Ce plaisir est bien doux, mais je me le refuse.

Je sçai trop qu'il n'est point de Berger qui n'abuse

D'un bonheur qu'on rend trop parfait.

S I L V I E.

Je suis simple & naïve , & de feindre incapable ,

Et je croi ma franchise encore plus aimable

Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

F L O R I S E.

Je pourrois comme vous être simple & naïve ,

Mais ce n'est pas ainsi qu'un Amant se captive ,

Et mon Amant m'est précieux.

S I L V I E.

Si l'on cache le feu dont on se sent éprise ,

Ce n'est pas à l'Amant du moins qu'on le déguise ;

Qui le cause , s'en apperçoit.

PASTORALES.

55

FLORISE.

Je consens qu'avec soin un Amant m'examine ,
Mais il est plus piqué d'un amour qu'il devine ,
Qu'il ne l'est de celui qu'il voit.

SILVIE.

Dans vos regards , mes yeux , l'amour ose se peindre ,

Mes yeux , vous dites tout , mais je ne puis m'en plaindre ,

On vous répond trop tendrement.

FLORISE.

Quand mon Berger paroît trop vif & trop sensible ,

Détournés-vous de lui , mes yeux , s'il est possible ,

Détournés-vous pour un moment.

SILVIE.

Je feignis quelque tems moins par art que par honte ,

Mais je trouvai Lucas si tendre un certain jour ,

Un jour qu'on célébroit la Reine d'Amathonte ,

Que je découvris mon amour.

FLORISE.

Je dissimulois moins hier qu'à l'ordinaire ;

Si l'on ne fût venu troubler notre entretien ,

Je ne sçai plus comment Thamire avoit sçu faire ,

Mon secret ne tenoit à rien.

E iiiij

S I L V I E.

Pour faire à mon Berger l'aveu de ma tendresse ,
 La Fête de Venus étoit un tems heureux ,
 Je m'en suis apperçûë , & grace à la Déesse ,
 Il n'en est que plus amoureux.

F L O R I S E.

Je sçai bien dans mon cœur que je suis obligée
 Au jaloux Alcidor qui nous interrompit ,
 Du péril où j'étois je me vis degagée ;
 J'en eus cependant du dépit.

S I L V I E.

Souvent nous disputons sur l'ardeur qui nous tou-
 che ,
 Et mon Berger & moi , l'Amour juge entre nous ,
 Et je dis en moi-même , à prendre un air farou-
 che ,
 J'y perdrais des combats si doux.

F L O R I S E.

Lorsqu'avec des regards attentifs , pleins de flam-
 me ,
 Thamire cherche en moi ce qu'ont produit ses
 soins ,
 Je triomphe , & je dis dans le fond de mon ame ,
 J'y perdrais à me cacher moins.

S I L V I E.

J'imagine toujours quelques faveurs nouvelles ,
 Des présens que l'amour a soin d'affaisonner ;
 Licas aura bientôt jusqu'à mes Tourterelles ,

PASTORALES.

57

Je ne sçai plus que lui donner.

FLORISE.

J'évite de n'avoir qu'une même conduite ,
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal ,
Je le prens à danfer deux ou trois fois de suite ,
Mais après je prens son Rival.

SILVIE.

Voyés jusqu'à quel point va ma douceur extrême ,
Un jour Licas & moi nous caressions mon Chien ,
Nous le baisions ensemble , il me baisa moi-même ,

Je feignis de n'en sentir rien.

FLORISE.

Avec art quelquefois j'adoucis mon empire :
Il tomba l'autre jour un Oeillet de mon sein ,
Il y fut remplacé de la main de Thamire ,
Quoiqu'il conduisît mal sa main.



SILVIE alloit encor reprendre après Florise ,

Quand l'une & l'autre fut surprise
D'entendre un Buisson qui trembla.

Que des Amans l'instinct fidelle
Les conduit sûrement sur les pas d'une Belle !
Licas & Thamire étoient là.



L'agréable combat que celui des Bergeres ,

Pour les témoins cachés qui vinrent l'écouter ,
 Pour Thamire surtout , que par de longs misteres
 On avoit voulu tourmenter !

Florise fut confuse , & d'une prompte course
 Hors de ces lieux précipita ses pas ,
 Dernière , mais foible ressource
 Dans de semblables embarras.



Thamire la suivit , que pouvoit-elle faire ?
 Refuser de le voir , marquer de la colere
 Qu'il surprit un secret si long-tems renfermé ;
 Encor quelle colere , & quelle foible cause
 D'accuser un Amant aimé !

Elle le fit , & ce fut peu de chose.
 Bientôt son cœur se fut rendu.

Thamire qu'animoit sa fortune présente ,
 Payoit par les transports d'une flamme contente
 Tout ce qu'il avoit entendu.



Mais Amarillis que fit-elle ?
 Personne ne prit garde à ce qu'elle devint .
 Sans doute Amarillis se tint
 Peu nécessaire à vider la querelle.



I S M E N E.

IX. EGLOGUE.

A MADEMOISELLE....

VOUS qui par vos treize ans à peine encor
fournis ,

Par un éclat naissant de charmes infinis ,

Par la simplicité compagne de votre âge ,

D'un rustique Hautbois vous attirés l'hommage ;

Vous dont les yeux déjà causeroient dans nos
champs

Mille innocens combats & de Vers & de Chants ,

Pour des Muses sans art convenable Heroïne ,

Ecoutez ce qu'ici la mienne vous destine.

Voyés comment un cœur va plus loin qu'il ne croit ,

Comment il est mené par un Amant adroit ,

Quels pièges tend l'Amour à ce qui vous ressemble ;

Ce n'est pas mon dessein que votre cœur en tremble ,

Ni qu'à vos jeunes ans ces pièges présentés

Avec un triste soin soient toujours évités.

Ce n'est pas mon dessein non plus de vous les peindre

Si charmans , que jamais vous ne les puissés craindre ,

*Ils ont quelque péril , je ne deguise rien.
 Et que prétens-je donc ? je ne le sçai pas bien ;
 Dans des Vers sans objet , sous des Histoires feintes,
 Vous parler de desirs , de tendresse , de plaintes.
 Ces mots plairoient toujours , n'eussent - ils que le
 son.*

*Du reste , point d'avis , moins encor de leçon :
 Aimer ou n'aimer pas , est une grande affaire ,
 Que sur ces deux partis votre cœur délibere ,
 On les peut l'un & l'autre & louer & blâmer ,
 Quand tout est dit pourtant, on prend celui d'aimer.*



Sur la fin d'un beau jour , aux bords d'une Fon-
 taine ,
 Corilas sans témoins entretenoit Ismene ,
 Elle aimoit en secret , & souvent Corilas
 Se plaignoit de rigueurs qu'on ne lui marquoit
 pas.

Soyés content de moi , lui disoit la Bergere ,
 Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.
 J'entens avec transport les airs que vous chantés,
 J'aime à garder les fleurs que vous me présentés ,
 Si vous avés écrit mon nom sur quelque Hestre ,
 Aux traits de votre main j'aime à vous reconnoî-
 tre ,

Pourriés-vous bien encor ne vous pas croire heu-
 reux ?

PASTORALES. 61

Mais n'ayons point d'amour , il est trop dangereux.



Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre

Que ne feroit l'Amour que vous pourriés prétendre ;

Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos Troupeaux me seront aussi chers que les miens ,

Si de vos fruits pour moi vous cueillés les premières ,

Vous aurés de ces fleurs dont je fais mes délices ,

Notre amitié peut-être aura l'air amoureux ,

Mais n'ayons point d'amour , il est trop dangereux.



Dieux ! disoit le Berger , quelle est ma récompense !

Vous ne me marquerés aucune préférence ,

Avec cette amitié dont vous flatés mes maux

Vous vous plairés encore aux chants de mes Rivaux.

Je ne connois que trop votre humeur complaisante ,

Vous aurés avec eux la douceur qui m'enchanté ,

Et ces vifs agrémens , & ces souris flatteurs ,

Que devroient ignorer tous les autres Pasteurs.

Ah ! plutôt mille fois... Non, non, répondoit-elle,
Ismene à vos yeux seuls voudra paroître belle.
Ces legers agrémens que vous m'avez trouvés,
Ces obligeans souris vous feront réservés ;
Je n'écouterai point sans contrainte & sans peine
Les chants de vos Rivaux , fussent-ils pleins d'Ismene,
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux.
Mais n'ayons point d'amour , il est trop dangereux.



Et bien, reprenoit-il , ce sera mon partage
D'avoir sur mes Rivaux quelque foible avantage,
Vous sçavés que leurs cœurs vous sont moins assurés ,
Moins acquis que le mien , & vous me préférés ,
Toute autre l'auroit fait ; mais enfin dans l'absence
Vous n'aurés de me voir aucune impatience ,
Tout vous pourra fournir un assés doux emploi ,
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.
Vous me connoissez mal , ou vous feignés peut-être ,
Dit-elle tendrement , de ne me pas connoître ;
Croyés-moi , Corilas , je n'ai pas le bonheur
De regretter si peu ce qui flatoit mon cœur ;
Vous partîtes d'ici quand la moisson fut faite ;
Et qui ne s'apperçut que j'étois inquiete ?

PASTORALES. 63

La jalouse Doris pour me le reprocher
Parmi trente Pasteurs vint exprès me chercher.
Que j'en sentis contre elle une vive colere !
On vous l'a raconté , n'en faites point mystere ;
Je sçai combien l'absence est un tems rigoureux ,
Mais n'ayons point d'amour , il est trop dange-
reux.



Qu'auroit dit davantage une Bergere Amante ?
Le mot d'amour manquoit , Ismene étoit con-
tente ,
A peine le Berger en esperoit-il tant ,
Mais sans le mot d'amour il n'étoit point con-
tent ,
Enfin pour obtenir ce mot qu'on lui refuse ,
Il songe à se servir d'une innocente ruse ;
Il faut vous obéir , Ismene , & dès ce jour ,
Dit-il en soupirant , ne parler plus d'amour.
Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire ,
A la simple amitié mon cœur va se reduire ,
Mais la jeune Doris , vous n'en sçauriés douter ,
Si j'étois son Amant , voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois , Corilas , quitte Is-
mene ,
Viens ici , Corilas , qu'un doux espoir t'amene.
Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vaine-
ment ,
J'aimois Ismene alors comme un fidele Amant.

Maintenant cet Amour que votre cœur rejette ,
Ces soins trop empressés , cette ardeur inquiète ,
Je les porte à Doris , & je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux .
Vous ne me dites rien ? Ismene à ce langage
Demeuroit interdite & changeoit de visage .
Pour cacher sa rougeur , elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile ou de sa main ,
Elle n'empêcha point son trouble de paroître ,
Et quels charmes alors le Berger vit-il naître ?
Corilas , lui dit-elle en détournant les yeux ,
Nous devons fuir l'Amour , & ç'eût été le mieux ;
Mais puisque l'amitié vous paroît trop paisible ,
Qu'à moins que d'être Amant vous êtes insens-
ible ,
Que la fidélité n'est chés vous qu'à ce prix ,
Je m'expose à l'Amour , & n'aimés point Doris .



TIR SIS ET IRIS.

X. EGLOGUE.

DANS le fonds d'un Vallon est un lieu solitaire ,

Proche cependant d'un Hameau ,
Rarement un Berger y mena son troupeau ,
Mais un Berger souvent y suivit sa Bergere.

D'arbres épais il est environné ,
Il s'y conserve une ombre , il y regne un silence
Qui s'attirent la confidence
D'un cœur tendre & passionné.



Un clair ruisseau tombant d'une colline
Y roule entre les fleurs qu'il y vient abreuver ;
Et quoiqu'il soit encor près de son origine ,
Déjà ses petits flots sçavent faire rêver.
La beauté de ces lieux toute inculte & champêtre
Ne permet point que l'art ose y paroître ,
L'Art même leur nuiroit s'il les vouloit parer ;
Telle en est l'aimable imposture ,
Que quand on vient s'y retirer ,
On se croit seul dans toute la nature.

Tome IV. F



Là , sortant du Hameau prochain ,
 Par différens chemins deux Amans se rendirent ,
 Sans en être d'accord l'un & l'autre ils comprirent
 Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain.
 Quand ils se virent seuls , une joye amoureuse
 Mieux que dans leurs discours éclata dans leurs
 yeux ,
 Seulement la Bergere en fut un peu honteuse ,
 Mais sans songer à sortir de ces lieux.
 Ils s'assirent tous deux sur une douce pente
 Que revêtoit l'herbe tendre & naissante ,
 Iris un peu plus haut , Tirsis un peu plus bas ,
 L'Amour aux pieds d'Iris marquoit toujours sa place ,
 Et voici leurs discours , dont le charme & la grace
 Aux cœurs indifférens ne se montrera pas.



TIR SIS, IRIS.

TIR SIS.

O N aime en ces Hameaux , on songe assés à
 plaire ,
 Cependant cherchés-y quelque Berger sincere ,
 Et je veux bien , Iris , vous rendre votre foi ,

Si vous en trouvés un sincere comme moi.

I R I S.

Il est quelques Beautés qu'on trompe, ou que l'on quitte.

Mais il en est plus d'une aussi qui le merite.

Et quoi ! voulés-vous donc qu'avec fidelité

On aime Cleonice , & son air affecté ?

Voulés-vous que l'on soit fidele pour Madonte ,

Qui toujours sur ses ans nous impose sans honte ;

Mais Climene , mais Lise ont de vrais agrémens ,

Et je répondrois bien , Berger , de leurs Amans.

T I R S I S.

Ne vous y trompés pas ; pour être jeune, & belle ,

On n'en a pas toujours un Amant plus fidelle.

Vous parlés de Climene ! il n'est pas d'air plus doux ,

Et même elle a , dit-on , quelque chose de vous ;

Mais si je vous disois que Climene est trahie ?

Menalque qui devoit l'aimer plus que sa vie ,

Qui souvent la voit seul près d'un certain Buif-
son ,

Menalque pour une autre a fait une Chanfon.

Et Lise , à votre avis , est-elle plus heureuse ,

Elle que ses beaux yeux rendent si dedaigneuse ?

Elle osa l'autre jour devant d'autres Pasteurs

Choisir son Licidas pour lui donner des fleurs ,

À l'amour du Berger elle les crut bien dûës ;

Helas ! le lendemain il les avoit perduës.

I R I S.

Tirfis , je vous entens , vous n'aimés pas ainfi ,
Mais ne me puis-je pas faire valoir auffi ?
Croyés-vous que pour être & fidelle & sincere ,
On en trouve toujours autant dans la Bergere ?
Damon y gagneroit , nous sommes tous témoins
Combien à Timarete il a plû par ses soins ;
L'autre jour cependant elle vint par derriere
Au fier & beau Thamire ôter sa pannetiere ,
Damon étoit présent , elle ne lui dit rien ;
Pour moi , de leurs amours je n'augurai pas bien ,
Ces tours - là ne se font qu'au Berger que l'on aime ,

Vous vous plaindriés bien si j'en ufois de même.
On croit que Lifidor a lieu d'être content ,
J'ai vû pourtant Alphise , elle qui l'aime tant ,
A qui Daphnis mettoit ses longs cheveux en tref-
se ;

La Belle avoit un air de langueur , de paresse ;
Au contraire , Daphnis d'un air vif , animé ,
S'acquittoit d'un emploi dont il étoit charmé ,
Alphise en ce moment rougit d'être surprise ,
Et je rougis auffi d'avoir surpris Alphise.

T I R S I S.

Iris , qu'avés-vous dit ? on se fût figuré
Que le fidelle amour , des Villes ignoré ,

PASTORALES. 69

S'étoit fait dans nos Bois des retraites tranquilles,
Mais on l'ignore ici comme on fait dans les Vil-
les ?

Ah ! qui pourroit souffrir Menalque & Licidas ?
Charmé de leurs Chançons , je suivois tous leurs
pas ,

Maintenant que je sçai qu'ils sont tous deux cou-
pables ,

Je les fuis , leurs Chançons ne sont plus agreables.

I R I S.

Alphise & Timarete ont l'entretien charmant ,
Je les cherchois toujours avec empressement ;
Mais depuis que je sçai qu'Alphise & Timarete
N'ont point pour leurs Amans la foi la plus par-
faite ,

J'évite de les voir , & les jours les plus longs ,
J'aime mieux les passer seule avec mes Moutons.

T I R S I S.

Puisque dans ce Hameau les Amours dégènerent ,
Car tous nos vieux Bergers , on sçait comme ils
aimerent ,

Abandonnons ces lieux , Iris , retirons-nous ,

On y verra du Ciel éclater le couroux.

I R I S.

Non , vivons en des lieux où je serai charmée
Parmi tant de Beautés d'être la plus aimée ,

Où par mes tendres soins Tirsis fera nommé
 Parmi tant de Pasteurs l'Amant le plus aimé.
 Qu'il ne soit point ici de feux tels que les nôtres,
 Jouissons du plaisir d'aimer plus que les autres,
 Et voyons en pitié tant de foibles amours,
 Qui souffrent le partage & changent tous les jours.

T I R S I S.

Si je change jamais, si mon cœur se partage,
 Puissai-je en aucuns jeux n'obtenir l'avantage,
 Puisse déplaire à tous mon plus doux Chalumeau,
 Et ma voix faire fuir les Belles du Hameau.

I R I S.

Ruisseaux qui murmurés, Bois chargés de verdure,
 Ecoutez mon Berger, écoutez ce qu'il jure.
 S'il trouve en son Iris un amour moins constant,
 Je veux que tous mes traits changent au même instant,
 Et que sans ressentir une secrète peine
 Je ne puisse jamais rencontrer de Fontaine.

T I R S I S.

O vous, Dieu des Pasteurs, Déesse des Amans,
 Ecoutez ma Bergere, écoutez ses sermens.

I R I S.

Bergers, qu'en ces Hameaux on trouve redouta-
 bles,

PASTORALES. 71

Vous tâcheriés en vain de me paroître aimables,

Ne songés pas qu'Iris voye encore le jour ;
Pour Iris dans le monde il n'est qu'un seul amour.

T I R S I S.

Bergeres , qui causés tant de soupirs , de larmes ,

Ne contés plus sur moi pour admirer vos charmes ,

Ne contés plus sur moi pour ressentir vos traits ,
Mes yeux à vos appas sont fermés pour jamais.



A Lors de mille voix ensemble confonduës ,
Et dans ce lieu tout à coup repandues ,
Des deux Amans l'entretien fut suivi ;
Les Nymphes, les Silvains dans leurs Grottes obscures ,

Témoins de ces ardeurs si fidelles , si pures ,
Leur applaudissoient à l'envi.



E N D I M I O N ,
P A S T O R A L E .

A C T E U R S .

D I A N E .

P A N .

E N D I M I O N , *Berger.*

I S M E N E , *Bergere.*

L I C O R I S , *Confidente de Diane.*

E U R I L A S , *Confident d'Endimion.*

C H O E U R *de Satires & de Faunes.*

C H O E U R *des Nymphes de Diane.*

C H O E U R *des Bergers.*

C H O E U R *des Heures.*

C H O E U R *de ceux qui ont été métamorpho-*
sés en Etoiles.



E N D I M I O N ,



ENDIMION,
PASTORALE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Bois.

SCENE PREMIERE.

PAN, un SATIRE, LICORIS.

LICORIS à PAN.

CESSE'S, cessés d'être Amant d'une ingrater.

LE SATIRE.

Choisissez mieux l'objet de vos desirs,

LICORIS.

Dans votre amour il n'est rien qui vous flatte.
Tome IV.

G

L E S A T I R E.

Ne perdés point de précieux soupirs.

L I C O R I S.

Diane est belle & charmante,

Mais elle est indifférente,

Sa froideur ne doit-elle pas

Vous la faire voir sans appas ?

L E S A T I R E.

Elle a contre l'Amour armé tout son courage,

Un soupir amoureux, un seul regard l'outrage,

Avec si peu d'espoir pourquoi vous embarquer ?

Laiissés-lui sa fierté, c'est un triste avantage,

On ne peut mieux punir une vertu sauvage,

Qu'en ne daignant pas l'attaquer.

L E S A T I R E & L I C O R I S.

Cessés, cessés d'être Amant d'une ingrante,

Choisissez mieux l'objet de vos desirs,

Dans votre amour il n'est rien qui vous flate,

Ne perdés point de précieux soupirs.

P A N.

La froideur & l'indifférence

Ne sont qu'une fausse apparence

Qui ne doit pas décourager.

Près d'un Amant fidelle,

Est-il une cruelle

Qui ne soit en danger ?

L I C O R I S.

Quittés une vaine espérance.

PASTORALES. 75

LE SATIRE.

Du moins vous courés le hazard
De soupirer sans récompense.

LICORIS.

Quittés une vaine esperance.

LE SATIRE.

Duffiés-vous être heureux, vous le seriés trop tard.

P A N.

Je ne sens point mon cœur effrayé des obstacles,
Pour les surmonter tous il est d'heureux momens ;

Mais quand l'Amour fait des miracles,
Ce n'est pas en faveur des timides Amans.

*Pan sort avec le Satire , & Licoris demeure
seule pendant quelques momens.*

S C E N E I I.

DIANE, LICORIS.

LICORIS à Diane qu'elle voit arriver,

Quel bonheur vous conduit dans ce lieu so-
litaire,

Sans y trouver un Amant odieux ?

Pan vient de sortir de ces lieux.

P O E S I E S

Malgré votre humeur severe ,
 Le moins aimable des Dieux
 A fait dessein de vous plaire ;
 Rien ne marque mieux
 Que la raison ne tient guere
 Contre l'éclat de vos yeux.

D I A N E.

Laiſſons à cet Amant une audace ſi vaine ,
 Elle aura le ſuccès qu'elle peut mériter.
 Mais que me veut Iſmene ?
 Il la faut écouter.

S C E N E I I I.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

I S M E N E.

Deeſſe , à vos genoux qu'avec reſpect j'em-
 braſſe ,

Je viens tâcher d'obtenir une grace.

Mon cœur ſ'eſt degagé d'un malheureux amour ,
 Souffrés que deſormais je vous ſuive à la chaſſe ,

Recevéſ-moi dans votre Cour.

L'Amour n'oſe ſur vous étendre ſa puiſſance ,
 Je connois ſes rigueurs , je crains encor ſes coups ,

PASTORALES. 77

Je ne puis être en assurance,
Si je ne suis auprès de vous.

D I A N E.

Quels malheurs, quels destins contrai-
res

De l'Amour pour jamais vous font rompre les
nœuds ?

Endimion toujours negligé-t'il vos vœux ?

I S M E N E.

Il redouble pour moi ses mépris ordinaires,

Il renonce au projet qu'avoient formé nos Peres

De nous unir tous deux.

Trop funeste projet où je crus tant de charmes,

Combien m'as-tu coûté de larmes ?

Helas ! tu n'as fait qu'exciter

Un feu qu'il faut éteindre ;

Tu me donnois, pour l'augmenter,

De vains sujets de me flater,

Et le triste droit de me plaindre.

D I A N E.

Quand l'Amour est en couroux,

Son couroux n'est pas durable.

Endimion est aimable ;

S'il revient jamais vers vous,

Serés-vous inébranlable ?

Vous ne répondés point , je voi votre embarras.

I S M E N E.

Daignés me presser moins , il n'y reviendra pas.

D I A N E & L I C O R I S.

Vous aimés , vous aimés encore ,

Vos liens ne sont pas rompus.

I S M E N E.

Non , non , mes liens sont rompus.

D I A N E & L I C O R I S.

Vous aimés , vous aimés encore.

I S M E N E.

Si j'aime encor , j'implore

Votre secours pour n'aimer plus.

D I A N E.

Vous dont je suis la Souveraine ,

Nymphes qui sur mes pas vous plaisés à chasser ,

Recevés parmi vous Ismene ,

A l'amour comme vous elle veut renoncer.



SCENE IV.

DIANE , NIMPHE DE DIANE ,
ISMENE.

CHOEUR DES NIMPHE S.

Nous goûtons une paix profonde ,
Venés , venés parmi nous.

Que l'Amour au reste du monde

Fasse ressentir ses coups ,

Ils n'iront point jusqu'à vous.

Venés , venés parmi nous ,

Nous goûtons une paix profonde ,

Venés , venés parmi nous.

Danſes des Nimphe s.

UNE NIMPHE.

Les biens qui contentent nos cœurs ,

Viennent s'offrir à nous ſans nous coûter de larmes ,

L'amour le plus heureux a toujours ſes allarmes ,

Aux innocens plaiſirs il ôte leurs douceurs ;

Les chanſons des Oiſeaux , les ombrages , les fleurs ,

Les doux Zephirs ont pour nous tous leurs charmes.

S C E N E V.

DIANE, NIMPHER, ISMENE,
BERGERS AMANS D'ISMENE.

DEUX BERGERS.

Bergere , quel chagrin loin de nous vous entraîne ?

Pourquoi voulés-vous nous quitter ?

N'étoit-ce pas le nom d'Ismene

Que sans cesse aux Echos nous faisons repeter ?

N'étions-nous pas toujours occupés à chanter

Et vos appas & notre peine ?

Bergere , quel chagrin loin de nous vous entraîne ?

Pourquoi voulés-vous nous quitter !

*Danses des Bergers qui tâchent à fléchir
Ismene.*

CHOEUR DES BERGERS.

Voyés notre douleur sincere

Rendés-vous à nos soupirs.

CHOEUR DES NIMPHERS.

Dans les Amans rien n'est sincere ;

N'écoutés point leurs soupirs.

PASTORALES. 81

CHOEUR DES BERGERS.

Fuyés les maux qu'Amour peut faire ,
Suivés du moins ses plaisirs.

CHOEUR DES NIMPHERS.

Fuyés les maux qu'Amour peut faire ,
Fuyés même ses plaisirs.

ISMENE.

Je sçai ce que je dois , Bergers , à votre zele ;
Mais mon dessein est pris , allés , oubliez-moi.

CHOEUR DES BERGERS.

Ah ! quelle injuste loi !

Pour vous-même & pour nous que vous êtes cruel-
le !

Ils sortent.

DIANE à ISMENE.

Puisque rien de formais n'ébranle votre choix ,
Recevés de ma main & l'Arc & le Carquois.

CHOEUR DES NIMPHERS.

Jouissés de l'heureux partage

Qui vous est présenté.

L'Amour de toutes parts fait un affreux ravage ,

Goûtés-en davantage

Le prix de la tranquillité.

Quand tout gemit dans l'esclavage ,

Qu'il est doux d'être en liberté !

Elles sortent avec Ismene.

S C E N E V I.

D I A N E , L I C O R I S .

D I A N E .

Q U e tu prens un soin inutile ,
Ismene ! quelle erreur conduit ici tes pas !
Tu veux auprès de moi rendre ton cœur tranquille ,

Et le mien ne l'est pas.
Tu fuis Endimion. Helas !
Que tu choisis mal ton azile !

L I C O R I S .

Sans sçavoir de quel trait votre cœur est atteint ,
Elle se plaint à vous d'une flamme fatale ;
Avec plaisir on voit une Rivale
Qui souffre , & qui se plaint.

D I A N E .

En écoutant ses maux ma honte étoit extrême ,
D'imposer à ses yeux par un calme apparent.
J'ai bravé de l'Amour la puissance suprême ,
Et l'on me croit toujours la même ;
Mais je ne jouis plus des honneurs qu'on me rend ,
Et l'on me reproche que j'aime ,
Quand on vient me vanter mon cœur indifférent.

PASTORALES. 83

L I C O R I S.

Bannissés l'Amour de votre ame ;
Son empire pour vous auroit trop de rigueur ,
Toujours votre fierté combattroit votre flamme ;
L'Amour ne répand point ses douceurs dans un
cœur ,

S'il n'en est paisible vainqueur.

Dégagés-vous , songés que vous êtes Déesse ;
Et daignés voir quel choix vous avés fait.

D I A N E.

Jé rougis de ma tendresse ,
Et non pas de son objet.

L'aimable Berger que j'adore ,
N'a pas besoin d'un rang qui s'attire les yeux ;
Il a mille vertus que lui-même il ignore ,
Et qui feroient l'orgueil des Dieux.
L'Amour lui paroît méprisable ,
Et même en n'aimant rien il en est plus aimable ,
Que sa fierté dure toujours ,
Que toujours à l'Amour elle soit plus rebelle.
Hélas ! pour soutenir la mienne qui chancelle ,
Il me faut ce triste secours.

L I C O R I S.

Mais s'il ne sort jamais de son indifférence. . . .

Je ſçai trop à quels maux je dois me préparer.

Un éternel ſilence
Cachera cet amour dont ma gloire s'offenſe ,
En ſecret ſeulement j'oſerai ſoupirer.

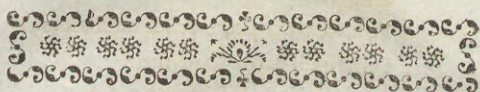
Je languirai ſans eſperance ,
Et craindrai même d'eſperer.

DIANE & LICORIS.

Ah ! faut-il que les cœurs ſenſibles à la gloire
Soient capables de s'attendrir ?

On ne peut de l'Amour empêcher la victoire ,
Il faut lui ceder , & ſouffrir.





A C T E II.

*Temple rustique que les Bergers ont
élevé pour Diane , & qui n'est
pas encore consacré.*

S C E N E I.

ENDIMION , EURILAS.

E N D I M I O N .

QU'EL jour , quel heureux jour je vais voir
celebrer !

Nos Bergers pour Diane ont secondé mon zèle ,

Ce temple par mes soins est élevé pour elle ,

Et nous allons le consacrer.

Jamais par des soupirs mon amour ne s'exprime ,

Du moins par des Autels je le marque sans crime ,

Ce détour , ce déguisement ,

Convient à mon respect extrême ,
Et mon cœur pour cacher qu'il aime ,
Feint qu'il adore seulement.

E U R I L A S.

Cachés moins un amour fidelle ;
Vous n'êtes qu'un Berger ,
Diane est immortelle ,
Mais des appas d'une Belle
Tous les yeux peuvent juger ,
Et tous les cœurs ont droit de s'engager.

E N D I M I O N.

Si j'étois immortel , & Diane Bergere ,
Je craindrois encor sa colere.
Mes feux n'osent paroître au jour ,
Je gemis sous les loix que le respect m'impose ,
Mais sa Divinité n'en est pas tant la cause
Que ses appas & mon amour.

E U R I L A S.

Que peut prétendre un Amant dont la peine
Ne doit jamais se découvrir ?
Que n'avez-vous pris soin de vous guerir
Par l'Himen de l'aimable Ismene ?

Près d'un objet dont on est adoré ,
On oublie à la fin une Beauté cruelle ;
D'une funeste flamme un cœur n'est délivré
Que par une flamme nouvelle ;

PASTORALES. 87

Et contre les Amours

Les Amours seuls sont un secours.

E N D I M I O N.

Je meurs d'un feu trop beau pour le vouloir éteindre ,

Je ne puis espérer , & je n'ose me plaindre ;

Cependant un plaisir qui ne peut s'exprimer ,

Adoucit en secret des peines si cruelles ;

Au milieu de mes maux je m'applaudis d'aimer

La plus fiere des Immortelles.

E U R I L A S.

La fierté plaît lorsque l'on est flaté

Du doux espoir de la victoire ;

Mais vous ne pouvés croire

Que Diane jamais perde sa liberté ,

Quel charme a pour vous sa fierté !

E N D I M I O N.

Elle redouble sa gloire ,

Et le prix de sa beauté.

Je voi de nos Bergers la Troupe qui s'avance ;

Eurilas , il est tems que la Fête commence.



SCENE II.

ENDIMION, TROUPE
DE BERGERS.

ENDIMION.

E Coutés ces Bergers qui parlent par ma voix.
Déesse, daignés quelquefois
Visiter ce Temple rustique,
On vous élève ailleurs des Temples éclatans ;
Mais dans un lieu plus magnifique
On n'offre pas des vœux plus purs ni plus conf-
rans.

Danses des Bergers.

I. BERGER.

Brillant Astre des nuits, vous réparés l'absence
Du Dieu qui nous donne le jour ;
Votre Char , lorsqu'il fait son tour ,
Impose à l'Univers un auguste silence ,
Et tous les feux du Ciel composent votre Cour.

II. BERGERS.

En descendant des Cieux vous venés sur la Terre
Regner dans les vastes Forêts ,
Votre noble loisir sçait imiter la guerre

Les

PASTORALES. 89

Les Monstres dans vos Jeux succombent sous vos
traits.

III. BERGERS.

Jusque dans les Enfers votre pouvoir éclate ,
Les Manes en tremblant écoutent votre voix ,
Au redoutable nom d'Hecate
Le severe Pluton rompt lui-même ses Loix.

C H O E U R.

Que le Ciel , que la Terre , & le sombre rivage ,
Que tout rende à Diane un éternel hommage.
Que de vœux différens elle doit recevoir !
Chantons sa puissance suprême ,
Le Maître des Dieux même
N'étend pas si loin son pouvoir.

E N D I M I O N.

Vos éloges , Bergers , touchent peu la Déesse.
Songeons plutôt à vanter
Son cœur exempt de foiblesse,
Et nos chants pourront la flater.
Faites-vous un effort pour elle ,
Malgré l'Amour dont vous suivés la Loi ;
Celebrés la gloire immortelle
D'un cœur toujours maître de soi.

C H O E U R.

Vous avés sur l'Amour remporté la victoire ,
Que ce triomphe est beau ! qu'il est digne de vous !
Vous avés sur l'Amour remporté la victoire ;
Les plus grands Dieux ont senti ses coups.

La gloire de l'Amour ne sert qu'à votre gloire.
Que ce triomphe est beau ! qu'il est digne de vous ?

S C E N E I I I.

Diane descend du Ciel.

DIANE , LICORIS , ENDIMION ,
BERGERS.

D I A N E.

Bergers , jusqu'en ce lieu votre hommage m'at-
tire ,

De sinceres respects sçavent charmer les Dieux ;

Mais je veux arrêter des chants audacieux

Que trop de zele vous inspire.

Il suffit de fuir les Amours ,

Et d'éviter leur esclavage ;

Mais par de superbes discours

Il ne faut point leur faire outrage.

Il suffit de fuir les Amours ,

Il ne faut point leur faire outrage.

Retirés-vous , c'en est assés ,

Vos encens & vos vœux seront recompensés.

Tous les Bergers sortent.

SCENE IV.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ciel ! quel étonnement de mon ame s'em-
pare !

Quoi ? votre noble orgueil se dément en ce jour ?
Diane hautement déclare
Qu'elle est moins contraire à l'Amour ?

DIANE.

Endimion ordonnoit cette Fête,
Lui dont mon cœur est la conquête,
En outrageant l'Amour il croioit me flater.
Excuse ma foiblesse,
Son erreur bleissoit ma tendresse,
Et je n'ai pû la supporter.

LICORIS.

Ne me déguisés rien, vous lui voulés apprendre
Que jusqu'à vous il peut lever les yeux,
Vous prenés pour parler un tour misterieux,
Mais vous voulés qu'il ose vous entendre.

DIANE.

Pourrois-je le vouloir ? Ciel ! quelle honte ! hélas !
Du moins si je le veux, ne le penetre pas.



A C T E I I I.

S C E N E I.

PAN , un SATIRE , ENDIMION ,
EURILAS.

P A N.

B E R G E R S , croirai-je un bruit qui vient de
se répandre ?

Diane a-t'elle protégé

L'Amour dans vos chants outragé ?

ENDIMION & EURILAS.

Elle-même a paru pour le venir défendre.

P A N.

Ah ! j'obtiendrai le prix que mérite ma foi.

A l'Amour désormais Diane est moins rebelle ,

J'ose seul soupirer pour elle ,

Ce changement ne regarde que moi.

Avec bien de l'amour on est toujours aimable.

La Beauté que je sers étoit impitoiable ,
 Je sçai que je dois peu conter sur mes appas ;
 Mais mon cœur m'assuroit d'un succès favorable ,
 Je l'ai crû sur sa foi , je ne m'en repens pas.
 Avec bien de l'Amour on est toujours aimable.

LE SATIRE.

Aimés , aimés , j'approuve enfin vos feux ,
 Puisqu'ils vont être heureux.

Quond on porte sans fruit une chaîne éternelle ,
 Quand on aime à languir pour les yeux d'une
 Belle ,

Avec le cœur on a l'esprit blessé ;
 Mais il n'est rien de plus sensé
 Que d'être Amant , & même Amant fidelle ,
 Quand on est bien recompensé.

P A N.

Je veux , je veux marquer ma joye à la Déesse ;
 Que les Faunes s'assemblent tous ,
 Qu'ils viennent remplis d'allegresse
 L'applaudir dès ce jour d'un changement si doux.

E N D I M I O N.

Quoi ! déjà votre amour s'apprête
 A faire éclater sa conquête ?

E U R I L A S.

L'Amant d'une fiere Beauté
 Doit menager sa vanité ;
 S'il fait des progrès , il doit feindre

De ne pas s'en appercevoir ;
 Il faut qu'il ait l'art de se plaindre
 Au milieu du plus doux espoir.

P A N.

Et bien sans montrer que j'espere
 Rendons hommage à ses attraits ,
 Et par des soins qui ne peuvent déplaire
 Contentons des transports qu'il faut tenir secrets.

S C E N E I I.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

Quel coup affreux , quel coup terrible
 Vient combler tous les maux qui tourmentoient
 mon cœur !

Je me flatois d'aimer une insensible ,
 Je ne puis conserver un si cruel bonheur.

Que la fierté de Diane étoit belle !
 Mais qu'elle a fait un choix indigne d'elle !
 Si ses appas me faisoient soupirer ,
 Sa gloire me charmoit plus que ses appas même ,
 Et je pers le plaisir extrême

PASTORALES. 95

Que je sentoïſ à l'admirer.

E U R I L A S.

Suivés moins un tranſport que la raiſon condamne,

Ce n'eſt point un indigne choix
Que le puiſſant Dieu de nos Bois.

E N D I M I O N.

Non, ce n'eſt point à lui d'oſer aimer Diane.
Ses charmes les plus grands ne lui ſont pas connus,
Elle n'en reçoit point les vœux qui lui ſont dûs.

E U R I L A S.

Toujours rempli de confiance,
Peut-être il en croit trop une foible apparence.

E N D I M I O N.

Diane a de l'amour, & vient nous l'annoncer;
Quand un autre que Pan auroit pû la forcer
A quitter ſon indifférence,
Ce n'eſt pas moi du moins, on ne le peut penſer.

Vangeons - nous, vangeons - nous d'une injure
mortelle,

Il ne me reſte plus que ce funeſte bien,
Otons à l'Infidelle un cœur tel que le mien.

E U R I L A S.

Quelle fidélité Diane vous doit-elle ?
Vos cœurs n'ont pas été dans un même lien.

E N D I M I O N.

Elle devoit m'être fidelle

Du moins en n'aimant jamais rien.

Toi-même tu m'as dit qu'en épousant Ismene,
Et son amour, & mon devoir
Se fussent opposés au penchant qui m'entraîne,
Je veux essayer leur pouvoir.

Je veux redemander Ismene à la Déesse,
Heureux si de ses mains je pouvois recevoir
Ce qui doit vanger ma tendresse.

E U R I L A S.

Oubliés-vous qu'on ignore vos feux?
Vous parlés toujours de vengeance.

E N D I M I O N.

Hélas ! de mes transports quelle est la violence !
Que me dis-tu ? que je suis malheureux ?

D'où vient que mon ardeur ne s'est pas décou-
verte

Aux yeux qui m'avoient enflammé ?
Peut-être que Diane eût ressenti ma perte,
Bien qu'elle ne m'eût pas aimé.

E U R I L A S.

La vengeance est inutile,
C'est assés de se guerir.

Pourvû que vous soyés tranquille,
Qu'importe qu'une ingrâte ait peine à le souffrir !
La vengeance est inutile,

C'est

C'est allés de se guerir.

ENDIMION.

Si je ne suivois pas ce conseil salutaire,
Tous les Dieux devroient m'en punir,
La Déesse paroît, je vais te satisfaire,
A mon repos Ismene est nécessaire,
Je vais tâcher de l'obtenir.

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION.

Déesse, mon audace est peut-être trop grande
De croire avoir le droit d'implorer vos bon-
tés ;

Si je mérite peu ce que je vous demande,
Les bienfaits des Divinités
Ne peuvent être mérités.

DIANE.

Parlés, vous me verrez répondre à votre attente.

ENDIMION.

Ismene a le bonheur d'être de votre Cour,
Je ne sçai cependant si son ame est contente ;

Daignés souffrir son retour,
Si j'obtiens qu'elle y consente ;

Daignés la rendre à mon amour.

D I A N E.

Quoi ? vous l'aimés ? vous dont l'indifférence

Rejettoit ses vœux & ses soins ?

E N D I M I O N.

Quand on y pense le moins ,

Souvent l'Amour prend naissance.

La pitié , le repentir ,

Tout vers Ismene me rappelle ,

Sa retraite m'a fait sentir

Combien je perdois en elle.

D I A N E.

Berger , ce que vous souhaitez

N'est pas une legere grace.

E N D I M I O N.

Si jamais des Mortels les vœux sont écoutés . . .

D I A N E.

Allés , je résoudrai ce qu'il faut que je fasse ,

Et vous sçaurés mes volontés.



S C E N E I V.

D I A N E.

O U suis-je ? Endimion pour Ismene soupire ,
Et moi , je me livrois au charme qui m'at-
tire ,

Déjà je trahissois le secret de mon feu.

Après une foiblesse inutile & honteuse ,

Après avoir en vain commencé cet aveu ,

Quelle vengeance rigoureuse . . .

Mais quoi ? ne dois-je pas me croire trop heureux
se

Que l'Ingrat m'entende si peu ?

En me causant une douleur extrême ,

Il met du moins ma gloire en sûreté ,

S'il ne m'eût soutenuë , hélas ! contre lui-même ,

J'oubliois toute ma fierté.

Mais qu'il ne pense pas que je lui rende Ismene ,

Qu'il n'attende pas mon secours

Pour former une indigne chaîne ;

Je redeviens Diane ; & veux l'être toujours ,

Je reprends ma première haine

Pour tous les cœurs esclaves des Amours.

Je voi le Dieu des Bois , faut-il que je l'entende ?
Ma peine , ô Ciel ! n'est donc pas allés
grande ?

S C E N E V.

DIANE , P A N , FAUNES ,
& SILVAINS.

P A N.

DEesse, souffrés qu'en ce jour
Tous les demi-Dieux de ma Cour
Se soumettent à votre Empire ;
Mes soins ne peuvent seuls suffire
A vous marquer tout mon amour,

Que les Forêts, que les Monts applaudissent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forêts,
Que les Antres les plus secrets
Sans cesse retentissent
De Diane & de ses attraits,
Que tous les autres Chants finissent.

PASTORALES. 101

On ne doit celebrer qu'un objet si charmant
Dans tous les lieux où regne son Amant.

C H O E U R.

Que les Forêts, que les Monts applaudissent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forêts,
Que les Antres les plus secrets
Sans cesse retentissent
De Diane & de ses attraits ,
Que tous les autres Chants finissent.

On ne doit celebrer qu'un objet si charmant
Dans tous les lieux où regne son Amant.

Danses des Faunes.

D I A N E à P A N.

A recevoir vos soins j'ai voulu me contraindre ,
Peut-être en les fuyant j'aurois paru les craindre ,
Quand on est trop severe , on se croit en danger ;
Je veux vous annoncer d'une ame plus tranquille
Que votre amour est inutile ,
Et qu'il faut vous en dégager.

Elle sort.



S C E N E V I.

PAN, FAUNES, & SILVAINS.

P A N.

A I-je bien entendu ? c'est ainsi qu'on m'outrage ?

O Ciel ! où me vois-je réduit ?

J'avois pris de l'espoir , il est soudain détruit ,

Ah quelle honte ! quelle rage !

CHOEUR DES FAUNES.

Guérissés-vous d'un feu si mal récompensé ,

Des Faunes vos Sujets l'honneur en est blessé.

On ne voit point entre eux paroître

De malheureux Amans ;

Ah ! verra-t'on leur Maître

Soupirer dans de longs tourmens ?

P A N.

Soins qu'on a méprisés , vains efforts de mon zèle ,

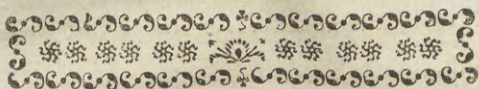
Ne cessés point de vous offrir à moi ;

Vous n'avez pû toucher une ame trop cruelle ,

Servés du moins à m'inspirer contre elle

Tout le couroux que je lui doi.





ACTE IV.

SCENE I.

ISMENE.

Sombres Forêts qui charmés la Déesse,
 Doux azyle où coulent mes jours,
 Plaisirs nouveaux qui vous offrés sans cesse,
 Pourquoi ne pouvés-vous surmonter ma tristesse ?
 Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours.

Qui peut me rendre encor incertaine , inquiète ?
 J'aimois un insensible , & ce que j'ai quitté
 Ne doit pas être regretté ,
 Cependant sans sçavoir ce que mon cœur regrette,
 Je le sens toujours agité.

Sombres Forêts qui charmés la Déesse ,
 Doux azyle où coulent mes jours ,
 Plaisirs nouveaux qui vous offrés sans cesse ,

Pourquoi ne pouvés-vous surmonter ma tristesse ?
 Ah ! j'attendois de vous un plus puissant secours.

SCENE II.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

DIANE.

Ismene, parlés-moi sans feinte.
 Endimion vous redemande à moi,
 D'une rendre douleur j'ai vû son ame atteinte,
 Ismene, parlés-moi sans feinte,
 Voulés-vous renoncer à vivre sous ma loi ?

ISMENE.

O Ciel ! que ma surprise est grande !
 Quoi ? cet ingrat... non, non, je ne le puis penser.

DIANE.

A son amour naissant il veut que je vous rende,
 Répondés, je vous le commande,
 A vivre sous ma loi voulés-vous renoncer ?

ISMENE.

Vous sçavés qu'à jamais je m'y suis asservie,
 Rien ne peut ébranler ma foi ;
 A suivre d'autres loix si l'Amour me convie,
 L'Amour sans votre aveu ne peut plus rien sur
 moi.

PASTORALES. 105

DIANE.

J'entens ce que vous n'osés dire ,
J'usurai bien de mon empire ,
Je verrai votre Amant , allés , attendés-vous
A recevoir les ordres les plus doux.

SCENE III.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

A Insi vous permettés qu'Isimene soit contente ,
Votre cœur à jamais reprend sa liberté ;
J'ai vû par son amour ce grand cœur agité ,
Mais la gloire a vaincu , Diane est triomphante.

DIANE.

Cesse de présenter ce triomphe à mes yeux ,
Il me coûte trop cher pour être glorieux.

DIANE & LICORIS.

Qu'on est foible quand on aime !

Qu'il est difficile , hélas !

De vaincre un amour extrême !

Après la Victoire même

On rend encor des combats.

DIANE.

Je sçai qu'Endimion ne me fait point d'outrage ,

Cependant son amour m'irrite malgré moi ,
Je ne prétens point à sa foi ,
Et ne puis souffrir qu'il l'engage.
Je me reproche à tout moment
Cet aveugle caprice ,
J'ai honte de mon injustice ,
Et je m'en punis en formant
Des nœuds qui font tout mon tourment.

L I C O R I S.

C'est une peine affreuse
De rendre une Rivale heureuse ,
C'est un effort cruel pour un cœur amoureux.
Mais lorsque la gloire est contente ,
Songés quelle douceur charmante
Doit goûter un cœur genereux.

D I A N E.

Endimion dans ces lieux va paroître ,
Mon dessein va s'exécuter ,
Je vais.... mais quoi ? je sens mon feu se révolter ,
Je sens ma foiblesse renaître ,
Par de nouveaux combats faut-il la surmonter ?
Dans quel désordre je retombe ,
Que je crains qu'à la fin ma raison ne succombe !

Cruel Amour , es-tu content ?
Seule je te bravois dans la Troupe Celeste ,
Mais sur mon cœur enfin ton empire s'étend.
Tu vois ce cœur si fier interdit & flotant ,

PASTORALES. 107

Le peu de force qui me reste
Peut me quitter en un instant.
Suis-je pour toi dans cet état funeste
Un triomphe assés éclatant ?
Cruel Amour, es-tu content ?

L I C O R I S.

Je vois Endimion, paroissés plus tranquille,
Prononcés un aveu qui vous fait soupirer ;
Plus cet effort est difficile,
Moins vous devés le différer.

S C E N E I V.

DIANE, ENDIMION,

D I A N E.

V Enés, Endimion, tout vous est favorable,
J'accorde Ismene à vos desirs.

E N D I M I O N.

Ah ! que mon fort est déplorable !

D I A N E.

Que dites-vous ? d'où naissent ces soupirs ?

E N D I M I O N.

Jusque dans vos bontés le destin m'est contraire.
Que ne rejeitiés-vous des vœux si mal conçûs ?

D I A N E.

Quelle plainte osés-vous me faire ?
Quoi ! c'est ainsi que mes dons sont reçûs ?

Que devient dès ce jour cette flamme nouvelle ,
Qu'Isimene en vous fuyant a sçû vous inspirer ?

E N D I M I O N. —

Helas ! pouvés-vous ignorer
Que je suis sans amour pour elle ?

Mon trouble , mes vœux incertains ,
Ces soupirs échapés , mes bizarres desseins ,
Tout ne vous dit-il pas qu'un autre Amour m'en-
flamme ,

Que j'ai voulu l'arracher de mon ame ,
Et que tous mes efforts sont vains ?

D I A N E.

Vous voulés sortir d'esclavage ,
Suivés votre projet avec plus de courage ,

On ne surmonte pas d'abord
Le doux penchant qui nous entraîne ,
Ce n'est pas un premier effort
Qui brise une amoureuse chaîne.

E N D I M I O N.

Non , je veux conserver un malheureux Amour.

PASTORALES. 109

Que vous importe-t'il que j'en perde le jour ?

D I A N E.

Je veux dans tous les cœurs , autant qu'il m'est possible ,

Etablir la tranquillité.

Il n'est rien de plus doux pour une ame insensible
Que de voir en tous lieux regner la liberté ?

E N D I M I O N.

Pourquoi , Déesse impitoyable ,
A combattre mes feux voulés-vous m'engager ?
Je sçai que je ne suis qu'un mortel , qu'un Berger ;
Mais lorsque j'ose aimer un objet adorable ,

Du moins je ne suis pas coupable
D'un temeraire aveu qui devoit l'outrager.
De mon crime secret la peine est assés grande ,
J'étouffe mes soupirs & mes gemissemens,
Déesse , par pitié laissés-moi mes tourmens,
C'est tout le prix que je demande.

D I A N E.

Qu'entens-je ? quoi , Berger

E N D I M I O N.

Qu'ai-je dit ? quel transport !

Ciel ! ai-je rompu le silence ?

L'Amour à mon respect a-t'il fait violence ?

Ah ! vos yeux irrités m'instruisent de mon sort ,
J'y voi tout mon forfait , & toute mon offense ,
Mon feu s'est découvert , j'ai mérité la mort.



SCENE V.

DIANE, ENDIMION,
LES HEURES.

UNE DES HEURES à *Diane*.

DU grand-Astre des jours la mourante lumière
Va dans quelques momens s'éteindre au
fond des Mers ,

Commencés votre carrière,
Et consolés l'Univers.

DIANE.

Que mon Char en ces lieux descende ,
Vents , c'est moi qui vous le commande.

Danses des Heures tandis que le Char descend. Diane y monte.

CHOEUR DES HEURES.

Répandés , répandés votre douce clarté ,
Dissipés de la nuit l'obscurité profonde ,
Vous devés la lumière au monde ,
Lorsque le Soleil l'a quitté.

Diane part.

SCENE VI.

ENDIMION.

Elle part , & me laisse en ce lieu solitaire.
Elle n'a pas daigné m'exprimer sa colere ,
Il lui suffit de me livrer
Au desespoir mortel qui doit me déchirer.

Fatal égarement , transport que je déteste ,
Tout est perdu pour moi , vous m'avez fait parler.
J'ai rendu criminel par un aveu funeste
Le plus beau feu dont on puisse bruler.

Cachons-nous pour jamais aux beaux yeux qui
m'enchantent ,
Je faisois de les voir mon bonheur le plus doux ,
Mais ils redoubleroient les maux qui me tour-
mentent ,
Je verrois leur juste courroux.

Allons finir nos jours dans d'éternelles larmes ;
Deserts , qui pouvés seuls avoir pour moi des
charmes ,
Ouvrés vos Antres tenebreux
Pour recevoir un malheureux.



A C T E V.

*Le Théâtre représente une Caverne
du Mont Latmos , où Endimion
s'est retiré.*

S C E N E I.

ENDIMION, *endormi*, CHOEUR
D'AMOURS.

C H O E U R.

P Rêtés votre secours à ce Berger aimable ,
Dieu du sommeil , rendés-lui le repos.
Il cede au tourment qui l'accable ,
Dieu du sommeil , rendés-lui le repos.
Un Amant misérable
A besoin de tous vos pavots.

Prêtés votre secours à ce Berger aimable ,
Dieu du Sommeil , rendés-lui le repos.

DEUX AMOURS.

Quelle est cette clarté naissante

Au

Au milieu de l'obscurité ?
 Peut-être une Déesse Amante
 Descend dans cet Antre écarté.

DEUX AUTRES AMOURS.

C'est Diane, elle vient revoir ce qu'elle adore,
 Cachons-nous à ses yeux.
 Taifons-nous, il faut qu'elle ignore
 Que les Amours sont en ces lieux.

SCENE II.

D I A N E.

Puis-je encore me reconnoître ?
 L'Amour du haut des Cieux me force à disparoi-
 tre,
 Je refuse aux Mortels saisis d'un juste effroi
 La lumière que je leur doi.

Le Berger que renferme un Antre si sauvage,
 Par sa vive douleur a trop sçu m'allarmer.
 Nobles soins, que le sort m'a donnés en partage,
 N'attendés rien de moi, je ne sçai plus qu'aimer.

Je puis en liberté voir ici ce que j'aime,
Tome IV. K

Le sommeil suspend son ennui.

Ce tems m'est précieux , puisqu'il ne peut lui-même

Sçavoir ce que je fais pour lui.

Mais quoi ? faut-il toujours soupirer & me taire ?

Ses vertus , son respect sincere ,

Ses tourmens , & tous mes combats

Pour me justifier ne suffiroient-ils pas ?

Qu'il sorte d'un sommeil où sa douleur mortelle

Peut-être encor agite ses esprits ,

Qu'il sçache... ô Ciel ! quel dessein ai-je pris ?

Non , reprenons mon cours , l'Univers me rappelle.

Quel charme me retient ? fuions. Quoi ? je ne puis ?

Ah ! fuions , je sens trop le peril où je suis.

Mais hélas ! qu'ai-je fait ?



SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION *qui se reveille.*

Q Ue vois-je ? quoi ! Décise ,
Vous venés pour punir un amour qui vous blesse ?
Ah ! mon trépas étoit certain ,
Il alloit vous vanger de ma coupable audace ,
Mais je tiendrai pour une grace
Que de si justes coups partent de votre main.

DIANE.

Comment dans mes regards voyés-vous de la haine ?

ENDIMION.

Contentés le couroux qui vous guide en ces lieux.

DIANE.

Ne me pouvois-je pas vanger du haut des Cieux ?

ENDIMION.

Par ce discours obscur vous redoublés ma peine ,
Je ne veux que mourir , & mourir à vos yeux.

DIANE.

Il faut , il faut enfin cesser d'être incertaine.

Apprenés votre sort , je ne puis plus cacher

Que mon superbe cœur soupire ;
 Vos vertus m'avoient sçû toucher ,
 Votre respect me contraind à le dire.

E N D I M I O N.

Qu'ai-je entendu ? non , non , mes sens sont abusés ,

Et ce songe va disparaître.

D I A N E.

Quoi ! mon amour me fait-il méconnoître
 Par vous-même qui le caufés ?

E N D I M I O N.

Déesse , est-il donc vrai ? quelle ardeur . . . quel
 hommage

Tout mon cœur . . . de mon trouble entendés le
 langage ,

Je ne suis pas digne d'un sort si doux ,

Si je n'en meurs à vos genoux.

Pardonnés aux soupirs qu'un Berger vous adresse,
 Du moins je ne sens point mon cœur se partager ,
 Ce sont vos charmes seuls qui sçavent m'engager,
 Je ne voi point que vous êtes Déesse.

D I A N E.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendresse ,
 Je ne voi point que vous êtes Berger.

E N D I M I O N.

Ce sont vos charmes seuls qui sçavent m'engager.

PASTORALES. 117

D I A N E.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendresse ,

E N D I M I O N.

Je ne voi point que vous êtes Déesse.

D I A N E.

Je ne voi point que vous êtes Berger.

Mon cœur se croioit invincible ,

Mais vous l'avés defarmé.

E N D I M I O N.

Sans vous j'étois insensible ,

Sans vous je n'eusse point aimé.

D I A N E & E N D I M I O N.

Mon cœur se croioit invincible ,

Mais vous l'avés defarmé.

Sans vous j'étois insensible ,

Sans vous je n'eusse point aimé.

D I A N E.

Vous qui fûtes jadis transformés en Etoiles ,

Dérobés-vous des Cieux ,

Des nuages obscurs vous prêteront leurs voiles ,

Descendés en ces lieux.



S C E N E I V.

DIANE , ENDIMION , tous
ceux qui ont été changés en Etoiles ,
CASTOR & POLLUX , PER-
SE'E , A N D R O M E D E ,
O R I O N , E R I G O N E , &c.

D I A N E.

O Vous qui composés ma Cour ,
Vous qui des secrets de l'Amour
Eûtes toujours la confidence ,
Ecoutés , & gardés un éternel silence.

Diane a de l'Amour ressenti les attraits.

C H O E U R.

Quelle surprise ! ô Ciel ! Diane est moins severe !
Diane a de l'amour ressenti les attraits !

D I A N E.

Endimion a sçu me plaire.
Cachés au monde entier l'aveu que je vous fais.
Cachés sous vos voiles épais
Un important mystere.

PASTORALES. 119

C H O E U R.

Quelle surprise ! ô Ciel ! Diane est moins severe !
Diane a de l'Amour ressenti les attraits !

D I A N E.

Pour venir desormais
Dans ce lieu solitaire ,
L'ombre me sera necessaire.
Seuls vous serés temoins de mes vœux satisfaits.
Dans tout l'empire de Cithere
On ne vous revela jamais
Une secrette ardeur que vous deviés mieux taire.
Cachés sous vos voiles épais
Un important mystere.

C H O E U R.

Cachons sous nos voiles épais
Un important mystere.
De ces tendres Amours favorisons la paix.
Non , non , il ne faut point que le jour les éclaire ,
Cachons sous nos voiles épais
Un important mystere.

Danses , &c.





PROLOGUE
D'ENDIMION.

AVERTISSEMENT.

*Le Prologue qui suit n'est pas sérieux ,
aussi ne l'a-t-on pas mis à la tête de
la Piece. Elle devoit être jouée chés
une Dame , & ce Prologue n'a été
fait que par rapport à elle.*

SCENE PREMIERE.

MERCURE.

Plaisirs , Jeux , Agrémens , venés , accourés
tous ,

Venés de tous les lieux que le Soleil éclaire ,
Rassemblés tout ce qui peut plaire ;

Je

PASTORALES.

121

Je reçois ici tous les goûts ,
L'ennuyeuse tristesse est la seule étrangere.
Plaisirs, Jeux, Agrémens, venés, accourés tous,
Venés de tous les lieux que le Soleil éclaire.

S'il en est même parmi vous

Quelques-uns qui soient un peu fous ,
Qu'ils n'en viennent pas moins, je ne suis pas se-
vere.

Plaisirs, Jeux, Agrémens, venés, accourés tous,
Venés de tous les lieux que le Soleil éclaire.

SCENE II.

MERCURE, TROUPE
DE PLAISIRS.

CHOEUR.

NOus voici, Mercure, ordonnés,
Quel est l'emploi que vous nous destinés ?

MERCURE.

Divertir la Beauté qui dans ces lieux commande,

Gardés-vous de vous negliger,
De vous, de vos appas, elle sçait bien juger,
Vous avés à lui plaire, & l'entreprise est grande.
Les Mortels n'osent y songer.

Tome IV.

L

Essayés-vous en ma présence
Et sur le Chant & sur la Danse ,
Avant que de rien hasarder ;
Aimable Troupe , où regne l'imprudence ,
Il sera bon de vous voir préluder.

Entrée.

M E R C U R E.

Attendés pour quelques instans ,
J'oubliois deux mots importans.

Si vous voulés avoir la gloire
De plaire à la jeune Beauté ,

Vivacité ,

Diversité ,

C'est ce qu'il faut , & vous pouvés m'en croire ,
Mettés bien dans votre memoire

Vivacité ,

Diversité.

U N D E S P L A I S I R S.

Vivacité brillante ,

Tu sçais relever la beauté ;

Sans ton secours sa victoire est trop lente ,

Tu soumets tout avec rapidité.

Vivacité brillante ,

Tu sçais relever la beauté.

U N A U T R E.

Diversité charmante ,

PASTORALES. 123

Tu produis la félicité.

L'Amour languit dans une ardeur constante,
Le triste ennui suit la fidélité.

Diversité charmante ,

Tu produis la félicité.

C H O E U R.

Vivacité brillante ,

Tu sçais relever la beauté.

Diversité charmante ,

Tu produis la félicité.

M E R C U R E.

Faisons l'essai de toute la folie

Que nous peut fournir l'Italie.

Fuyés loin d'ici tristes loix ,

Qui ne vous faites que trop craindre ,

Cessés de contraindre

Nos pas & nos voix.

*Entrée de Scaramouches , d'Arlequins ,
& de Matassins.*



S C E N E I I I.

L' A M O U R *qui descend du Ciel* ,
MERCURE, LE CHOEUR.

L' A M O U R.

Finissés ce vain badinage ,
Quoiqu'enfant je suis sérieux ,
Je veux qu'un spectacle plus sage
Occupe ici les yeux
A qui je rends hommage.

Faites voir qu'un Mortel peut aspirer au cœur
De la Déesse la plus fiere ,
La Sœur du Dieu de la Lumiere
Reconnut autrefois un Berger pour vainqueur.
Que l'on en rappelle l'histoire ,
J'ai choisi cette victoire
Entre mes plus grands exploits ,
Et j'ai mes raisons pour ce choix.

C H O E U R.

O toi , dont nous suivons les pas ,
Maître de l'Univers , voi notre obéissance ,
Répans sur nous tes dons , prête-nous tes appas.
Fais regner par nos soins ton aimable puissance.

DISCOURS
SUR
LA NATURE
DE L'EGLOGUE.

 OR s que je fis les Eglogues que l'on vient de voir , il me vint quelques idées sur la nature de cette sorte de Poësie , & pour approfondir encore plus la matiere , je m'engageai à faire une revûë de la plus grande partie des Auteurs qui y ont acquis quelque réputation. Ces idées , & la critique de ces Auteurs , composent tout le Discours que je donne ici.

Je le mets à la suite des Eglogues , & cela représente l'ordre dans lequel il a été fait. Les Eglogues ont précédé les Réflexions ; j'ai composé , & puis j'ai pensé , & à la honte de la raison , c'est

ce qui arrive le plus communément ; ainsi je ne serai pas surpris si l'on trouve que je n'ai pas suivi mes propres regles , je ne les sçavois pas bien encore quand j'ai écrit ; de plus , il est bien plus aisé de faire des regles que de les suivre ; & il est établi par l'usage que l'un n'oblige point à l'autre.

J'espere que quand on verra la critique que je fais assés librement d'un grand nombre d'Auteurs , on ne me soupçonnera pas d'avoir voulu insinuer que mes Eglogues valent mieux que toutes les autres. J'aurois beaucoup mieux aimé supprimer ce Discours que de faire naître cette pensée dans les Esprits avec quelque fondement ; mais je déclare que pour avoir quelquefois apperçû en quoi les autres se sont mépris , je ne m'en tiens pas moins sujet à me méprendre , même sur les choses où j'aurai apperçû leurs fautes. La censure que l'on exerce sur les ouvrages d'autrui n'engage point à en faire de meilleurs , à moins qu'elle ne soit amere , chagrine & orgueilleuse , comme celle des Satiriques de profession. Mais la Critique , qui est un Examen , & non pas une Satire , qui a de la liberté ,

mais sans fiel & sans aigreur , & surtout que l'on accompagne d'une reconnaissance sincere de son peu de capacité , laisse la liberté de faire encore pis , si l'on veut , que tout ce qu'on s'est mêlé de reprendre. C'est cette dernière espece de critique que j'ai choisie , & je l'ai prise avec ses privileges , que je me flatte qui ne me seront pas contestés.

La Poësie Pastorale est apparemment la plus ancienne de toutes les Poësies , parce que la condition de Berger est la plus ancienne de toutes les conditions. Il est assés vraisemblable que ces premiers Pasteurs s'aviserent dans la tranquillité & l'oïseté dont ils jouïssent , de chanter leurs plaisirs & leurs amours ; & il étoit naturel qu'ils fissent souvent entrer dans leurs Chançons leurs Troupeaux , les Bois , les Fontaines , & tous les objets qui leur étoient les plus familiers. Ils vivoient à leur maniere dans une grande opulence , ils n'avoient personne au-dessus de leur tête , ils étoient , pour ainsi dire , les Rois de leurs Troupeaux ; & je ne doute pas qu'une certaine joye qui suit l'abondance & la liberté , ne les portât encore au Chant & à la Poësie.

La Société se perfectionna , ou peut-être se corrompit ; mais enfin les hommes passèrent à des occupations qui leur parurent plus importantes ; de plus grands intérêts les agiterent , on bâtit des Villes de tous côtés , & avec le tems il se forma de grands Etats. Alors les Habitans de la Campagne furent les esclaves de ceux des Villes , & la vie Pastorale étant devenuë le partage des plus malheureux d'entre les hommes , n'inspira plus rien d'agréable.

Les agrémens demandent des esprits qui soient en état de s'élever au-dessus des besoins pressans de la vie , & qui se soient polis par un long usage de la Société ; il a toujours manqué aux Bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions. Les premiers Pasteurs dont nous avons parlé , étoient dans une assez grande abondance ; mais de leur tems le monde n'avoit pas encore eu le loisir de se polir. Il eût pû y avoir quelque politesse dans les siècles suivans , mais les Pasteurs de ces siècles-là étoient trop misérables. Ainsi & la vie de la campagne , & la Poësie des Pasteurs , ont toujours dû être fort grossières.

Aussi est-il bien sûr que de vrais Ber-

gers ne sont point entierement faits comme ceux de Theocrite. Croit-on qu'il y en ait quelqu'un qui puisse dire : *Aussi-tôt qu'elle le vit , aussi-tôt elle perdit toute sa raison , aussi-tôt elle se précipita dans les abîmes de l'amour.*

Qu'on examine encore les traits qui suivent.

Plût au Ciel , Amarillis , que je fusse une petite Abeille , pour entrer dans la grotte où tu te retires , en passant au travers des Lierres qui t'environnent ! Je sçai maintenant ce que c'est que l'Amour. C'est un Dieu bien cruel , il faut qu'il ait suçé le lait d'une Lionne , & que sa Mere l'ait nourri dans les Forêts.

Cleariste me jette des Pommes, lorsque mon Troupeau passe auprès d'elle , & elle murmure en même-tems je ne sçai quoi de très-doux.

Par tout on voit le Printemps , par tout les Pâturages sont plus fertiles, par tout les Troupeaux sont en meilleur état , aussi-tôt que ma Bergere paroît ; mais du moment qu'elle se retire , les Herbes séchent & les Bergers aussi.

Je ne souhaite point de posséder les richesses de Pelops , ni de courir plus vite que les Vents ; mais je chanterai sous cette Roche , te tenant entre mes bras , & regardant en même-tems la Mer de Sicile. Je croi que l'on trouvera dans tout cela & plus de beau-

té & plus de délicatesse d'imagination , que n'en ont de vrais Bergers.

Mais je ne sçai pourquoi Theocrite ayant quelquefois élevé ses Bergers d'une maniere si agreable au-dessus de leur génie naturel , les y a laissé retomber très-souvent ; je ne sçai comment il n'a pas senti qu'il falloit leur ôter une certaine grossiereté qui sied toujours mal. Lorsque Daphnis, dans la premiere Idille , est prêt à expirer d'amour , & qu'il est environné d'un grand nombre de Dieux qui sont venus le visiter , on lui reproche au milieu de cette belle compagnie , qu'il est comme les Chevriers qui envient les amours de leurs Boucs , & en séchent de jalousie , & l'on peut assurer que les termes dont Theocrite s'est servi , répondent fort bien à l'idée.

Dans une autre Idille , Lacon & Comatas se prennent de paroles sur des vols qu'ils se sont faits l'un à l'autre. Comatas a dérobé la flute de Lacon , Lacon a dérobé à Comatas la peau qui lui servoit d'habit , & l'a laissé nud. Ensuite ils se disent de certaines injures qui conviennent à des Grecs , mais qui ne sont assurément pas trop honnêtes ,

& enfin après que l'un a fait encore à l'autre un petit reproche de sentir mauvais , ils commencent un combat de chant , qui auroit dû plus naturellement être un combat à coups de poing, vû ce qui avoit précédé ; & ce qui est affés plaifant , c'est qu'après avoir débüté par de très-vilaines injures , lorsqu'ils en font à chanter l'un contre l'autre , ils font les délicats sur le choix du lieu où ils chanteront , chacun en propose un dont il fait une description fleurie. J'aurois peine à croire que tout cela fût bien assorti. Il se trouve encore la même bigarrure dans leur combat , où entre des choses qui regardent leurs amours , & qui sont jolies , Comatas fait souvenir Lacon qu'il le battit bien un certain jour , & Lacon répond qu'il ne s'en souvient pas , mais qu'il se souvient d'un jour qu'Eumaras , Maître de Comatas , lui donna bien les écrivieres. Quand on dit que Venus , & les Graces , & les Amours ont composé les Idilles de Theocrite , je ne croi pas qu'on prétende qu'ils ayent mis la main à ces endroits-là.

Il y a encore dans Theocrite des choses qui n'ont pas tant de bassesse , mais

qui n'ont guere d'agrément , parce qu'elles ne sont simplement que rustiques. La quatrième de ses Idilles est toute de ce caractère. Il ne s'agit que d'un Egon , qui étant allé aux Jeux Olympiques , a laissé son Troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le Troupeau est bien maigri depuis le départ d'Egon. Coridon répond qu'il y fait de son mieux , & qu'il le mene dans les meilleurs pâturages qu'il connoisse. Battus dit que la flute d'Egon se gâtera pendant son absence ; Coridon répond que non , qu'elle lui a été laissée , & qu'il sçaura bien en faire usage. Ensuite Battus se fait tirer une épine du pied par Coridon , qui lui conseille de n'aller point à la Montagne qu'il ne soit chauffé ; ensuite Coridon apprend à Battus qu'il a surpris dans une Etable un Vieillard avec sa Maîtresse aux sourcils noirs, & , ce que ne croiroient peut-être pas ceux qui n'ont point d'habitude avec les Anciens , voilà toute l'Idille.

Lorsque dans un combat de Bergers , l'un dit ; *Hay , mes Chevres , allés sur la pente de cette colline ;* & l'autre répond , *mes Brebis allés paître du côté du Levant.*

Ou, je hay les Renards qui mangent les Figes; & l'autre, je hay les Escarbots qui mangent les Raisins.

Ou, je me suis fait un lit de peaux de Vaches auprès d'un Ruisseau bien frais, & là je ne me soucie non plus de l'Eté, que les Enfants des remontrances de leur Pere & de leur Mere; & l'autre, j'habite un antre agréable, j'y fais bon feu, & ne me soucie non plus de l'Hyver, qu'un Homme qui n'a point de dents se soucie de Noix, quand il voit de la Boüillie.

Ces discours ne sentent-ils point trop la campagne, & ne conviennent-ils point à de vrais Païsans, plutôt qu'à des Bergers d'Eglogues?

Virgile, qui ayant eu devant les yeux l'exemple de Theocrite, s'est trouvé en état d'encherir sur lui, a fait ses Bergers plus polis & plus agreables. Si l'on veut comparer sa troisiéme Eglogue avec celle de Lacon & de Comatas, on verra comment il a trouvé le secret de rectifier & de surpasser ce qu'il imitoit. Ce n'est pas qu'il ne ressemble encore un peu trop à Theocrite, lorsqu'il perd quelques Vers à faire dire à ses Bergers.

Mes Brebis, n'avancés pas tant sur le bord

de la Riviere , le Belier qui y est tombé n'est pas encore bien séché.

Et , Titire empêche les Chevres d'approcher de la Riviere , je les laverai dans la Fontaine quand il en sera tems.

Et , petits Bergers , faites rentrer les Brebis dans le Bercail ; si la chaleur dessechoit leur lait , comme il arriva l'autre jour , nous n'en tirerions rien.

Tout cela est d'autant moins agreable , qu'il vient à la suite de quelques traits d'amour fort jolis & fort galans , qui ont fait perdre au Lecteur le goût des choses purement rustiques.

Calpurnius , Auteur d'Eglogues , qui a vécu près de trois cens ans après Virgile , & dont les Ouvrages ne laissent pas d'avoir quelque beauté , paroît avoir eu regret que Virgile n'ait exprimé que par le mot , *Novimus & qui te* , les injures que Lacon & Comatas se disent dans Theocrite ; encore ce trait auroit-il été meilleur à supprimer tout-à-fait. Calpurnius a trouvé cela digne d'une plus grande étendue , & a fait une Eglogue qui n'aboutit qu'à ces injures que se disent avec beaucoup de chaleur deux Bergers prêts à chanter l'un contre l'autre ; de quoi celui qui les devoit

juger est si effrayé , qu'il les laisse là ,
& s'enfuit. Belle conclusion !

Il n'y a point d'Auteur qui ait fait des Bergers si rustiques , que Baptiste Mantouïan , Poète Latin du siècle passé , que l'on a comparé à Virgile , quoi qu'assurément il n'ait rien de commun avec lui que d'être de Mantouë. Le Berger Faustus en faisant le portrait de sa Maîtresse , dit qu'elle avoit un gros visage boursoufflé & rouge , & que quoi qu'elle fût à peu près borgne , il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imagineroit jamais quelle précaution prend un autre Berger avant que de s'embarquer dans un assés long discours ; & qui sçait si le Mantouïan ne s'applaudissoit pas en ces endroits d'avoir copié la nature bien fidèlement ?

Je conçois donc que la Poësie Pastorale n'a pas de grands charmes , si elle est aussi grossiere que le naturel , ou si elle ne roule précisément que sur les choses de la campagne. Entendre parler de Brebis & de Chevres , des soins qu'il faut prendre de ces Animaux , cela n'a rien par soi-même qui puisse plaire ; ce qui plaît c'est l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui pren-

nent soin des Brebis & des Chevres. Qu'un Berger dise , *mes Moutons se portent bien , je les mene dans les meilleurs pâturages , ils ne mangent que de bonne herbe , & qu'il le dise dans les plus beaux Vers du monde , je suis sûr que votre imagination n'en sera pas beaucoup flatée.* Mais qu'il dise , *que ma vie est exempte d'inquietude ! dans quel repos je passe mes jours ! tous mes desirs se bornent à voir mon Troupeau se porter bien ; que les pâturages soient bons , il n'y a point de bonheur dont je puisse être jaloux , &c.* Vous voyés que cela commence à devenir plus agreable ; c'est que l'idée ne tombe plus précisément sur le menage de la campagne , mais sur le peu de soins dont on y est chargé , sur l'oïseté dont on y jouit , & ce qui est le principal , sur le peu qu'il en coute pour y être heureux.

Car les Hommes veulent être heureux , & ils voudroient l'être à peu de frais. Le plaisir , & le plaisir tranquille est l'objet commun de toutes leurs passions , & ils sont tous dominés par une certaine paresse. Ceux qui sont les plus remuants , ne le sont pas précisément par l'amour qu'ils ont pour l'action , mais par la difficulté qu'ils ont à se contenter.

L'am-

L'ambition , parce qu'elle est trop contraire à cette paresse naturelle , n'est ni une passion générale , ni une passion fort délicate. Assés de gens ne sont point ambitieux , il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'être que par des engagements qui ont précédé leurs réflexions , & qui les ont mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles , & ceux enfin qui ont le plus d'ambition , se plaignent assés souvent de ce qu'elle leur coûte. Cela vient de ce que la paresse n'est pas étouffée , pour lui avoir été sacrifiée ; elle s'est trouvée plus foible , & n'a pas emporté la balance , mais elle ne laisse pas de subsister encore , & de s'opposer toujours aux mouvemens de l'ambition. Or on n'est point heureux tant que l'on est partagé par deux inclinations qui se combattent.

Ce n'est pas que les Hommes pussent s'accommoder d'une paresse , & d'une oisiveté entière , il leur faut quelque mouvement , quelque agitation , mais un mouvement & une agitation qui s'ajuste , s'il se peut , avec la sorte de paresse qui les possède , & c'est ce qui se trouve le plus heureusement du monde.

de dans l'amour , pourvû qu'il soit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas être ombrageux , jaloux , furieux , désespéré , mais tendre , simple , délicat , fidelle , & pour se conserver dans cet état , accompagné d'esperance. Alors on a le cœur rempli , & non pas troublé ; on a des soins , & non pas des inquietudes ; on est remué , mais non pas déchiré , & ce mouvement doux est précisément tel que l'amour du repos , & que la paresse naturelle le peut souffrir.

Il n'est que trop certain d'ailleurs , que l'amour est de toutes les passions la plus générale , & la plus agreable. Ainsi dans l'état que nous venons de décrire , il se fait un accord des deux plus fortes passions de l'homme , de la paresse , & de l'amour. Elles sont toutes deux satisfaites en même tems , & pour être heureux , autant qu'on le peut être par les passions , il faut que toutes celles que l'on a s'accommodent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la Vie Pastorale. Elle n'admet point l'ambition , ni tout ce qui agite le cœur trop violemment ; la paresse a

donc lieu d'être contente. Mais cette forte de vie - là par son oisiveté & par sa tranquillité fait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre , ou du moins le favorise davantage ; & quel amour ! Un amour plus simple , parce qu'on n'a pas l'esprit si dangereusement raffiné , plus appliqué , parce qu'on n'est occupé d'aucune autre passion ; plus discret , parce qu'on ne connoît presque pas la vanité ; plus fidelle , parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée , on a aussi moins d'inquietudes , moins de dégoûts , moins de caprices ; c'est-à-dire , en un mot , l'amour purgé de tout ce que les excès des fantaisies humaines y ont mêlé d'étranger & de mauvais.

Il n'est pas surprenant après cela , que les peintures de la Vie Pastorale aient toujours je ne sçai quoi de si riant , & qu'elles nous flatent plus que de pompeuses Descriptions d'une Cour superbe , & de toute la magnificence qui peut y éclater. Une Cour ne nous donne l'idée que de plaisirs pénibles & contrainsts. Car , encore une fois , c'est cette idée qui fait tout. Si l'on pouvoit placer ailleurs qu'à la campagne la Sce-

ne d'une vie tranquille , & occupée seulement par l'amour , de sorte qu'il n'y entrât ni Chevres , ni Brebis , je ne croi pas que cela en fût plus mal , les Chevres & les Brebis ne servent de rien ; mais comme il faut choisir entre la Campagne & les Villes , il est plus vraisemblable que cette Scene soit à la Campagne.

Parce que la Vie Pastorale est la plus paresseuse de toutes , elle est aussi la plus propre à servir de fondement à ces représentations agreables dont nous parlons ici. Il s'en faut bien que des Laboureurs , des Moissonneurs , des Vignerons , des Chasseurs soient des personnages aussi convenables à des Eglogues , que des Bergers ; nouvelle preuve que l'agrément de l'Eglogue n'est pas attaché aux choses rustiques , mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la Campagne.

Il y a pourtant dans Theocrite une Idille de deux Moissonneurs qui a de la beauté. Un Moissonneur demande à un autre d'où vient qu'il travaille si mal, qu'il ne fait point les sillons droits, que les autres le devancent toujours ; il répond qu'il est amoureux , & puis

chante quelque chose d'affés joli pour la personne qu'il aime. Mais le premier Moissonneur se moque de lui , & lui dit qu'il est fou de s'amuser à être amoureux , que ce n'est point là le métier d'un homme de journée , qu'il faut que pour se divertir & s'exciter au travail , il chante de certaines Chançons qu'il lui marque , qui ne regardent que la Moisson. J'avouë que je ne suis pas si content de cette fin-là , je ne goûte point trop que d'une idée galante , on mē rappelle à une autre qui est basse , & sans agrément.

Sannazar n'a introduit que des Pêcheurs dans ses Eglogues , & j'y sens toujours que l'idée de leur travail dur me blesse. Je ne sçai quelle finesse il a entenduë à mettre des Pêcheurs au lieu des Bergers qui étoient en possession de l'Eglogue ; mais si les Pêcheurs eussent été en la même possession , il eût fallu mettre les Bergers en leur place. Le chant ne convient qu'à eux , & sur tout l'oisiveté. Et puis , il est plus agreable d'envoyer à sa Maîtresse des Fleurs ou des Fruits , que des Huitres à l'Ecaille , comme fait le Lycon de Sannazar à la sienne.

Il est vrai que Theocrite a fait une Idille de deux Pêcheurs ; mais elle ne me paroît pas d'une beauté qui ait dû tenter personne d'en faire de cette espèce. Deux Pêcheurs qui ont mal soupé , sont couchés ensemble dans une méchante petite Chaumière , qui est au bord de la Mer. L'un reveille l'autre , pour lui dire qu'il vient de rêver qu'il prenoit un Poisson d'Or , & son Compagnon lui répond qu'il ne laisseroit pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Etoit - ce la peine de faire une Idille ?

Cependant , quoi que l'on ne mette que des Bergers dans l'Eglogue , il est impossible que la vie des Bergers , qui est encore très-grossière , ne leur abaisse l'esprit , & ne les empêche d'être aussi spirituels , aussi délicats , & aussi galans qu'on nous les représente ordinairement. L'Astrée de M. d'Urfé ne paroît pas un Roman si fabuleux qu'Amadis , je croi pourtant qu'il ne l'est pas moins dans le fond par la politesse , & les agrémens de ses Bergers , qu'Amadis le peut être par tous ses Enchanteurs, par toutes ses Fées, & par l'extravagance de toutes ses aventures. D'où

vient donc que les Bergeries plaisent malgré la fausseté des caracteres qui doit toujours blesser ? Aimerions - nous que l'on nous représentât des Gens de Cour avec une grossiereté, qui ressembleroit autant à celle des vrais Bergers, que la délicatesse & la galanterie que l'on donne aux Bergers, ressemble à celle des Gens de Cour ?

Non, sans doute ; mais aussi le caractère des Bergers n'est pas faux, à le prendre par un certain endroit. On ne regarde pas à la bassesse des soins qui les occupent réellement, mais au peu d'embarras que ces soins causent. Cette bassesse excluroit tout-à-fait les agrémens & la galanterie, mais au contraire la tranquillité y sert, & ce n'est que sur elle que l'on fonde tout ce qu'il y a d'agréable dans la Vie Pastorale.

Il faut du vrai pour plaire à l'imagination, mais elle n'est pas difficile à contenter, il ne lui faut souvent qu'un demi-vrai. Ne lui montrez que la moitié d'une chose, mais montrez-la-lui vivement, elle ne s'avisera pas que vous lui en cachés l'autre, & vous la menerez aussi loin que vous voudrez, sur le pied que cette seule moitié qu'elle

voit est la chose toute entiere. L'illusion , & en même-tems l'agrément des Bergeries consiste donc à n'offrir aux yeux que la tranquillité de la Vie Pastorale , dont on dissimule la bassesse ; on en laisse voir la simplicité , mais on en cache la misere , & je ne comprends pas pourquoi Theocrite s'est plu à nous en montrer si souvent & la misere & la bassesse.

Si les Partisans outrés de l'Antiquité disent que Theocrite a voulu peindre la nature telle qu'elle est , j'espere que sur ce principe on nous donnera des Idilles de Porteurs-d'Eau qui parleront entre eux de ce qui leur est particulier ; elles vaudront tout autant que des Idilles de Bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs Chevres ou de leurs Vaches.

Il ne s'agit pas simplement de peindre , il faut peindre des objets qui fassent plaisir à voir. Quand on me représente le repos qui regne à la Campagne, la simplicité & la tendresse avec laquelle l'Amour s'y traite , mon imagination touchée & émûe me transporte dans la condition de Berger , je suis Berger ; mais que l'on me représente ,
quoi

quoi qu'avec toute l'exactitude & toute la justesse possible, les viles occupations des Bergers , elles ne me font point d'envie , & mon imagination demeure fort froide. Le principal avantage de la Poësie consiste à nous dépeindre vivement les choses qui nous intéressent , & à saisir avec force ce cœur qui prend plaisir à être remué.

En voilà assés , & trop peut-être , contre ces Bergers de Theocrite , & leurs pareils , qui sont quelquefois trop Bergers. Ce qui nous reste de Moschus & de Bion dans le genre Pastoral me fait extrêmement regretter ce que nous en avons perdu. Ils n'ont nulle rusticité, au contraire beaucoup de galanterie & d'agrément , des idées neuves & tout-à-fait riantes. On les accuse d'avoir un stile un peu trop fleuri , & j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits , mais je ne sçai pourquoi les Critiques ont plus de penchant à excuser la grossiereté de Theocrite , que la délicatesse de Moschus & de Bion ; il me semble que ce devrait être le contraire. N'est-ce point parce que Virgile a prevenu tous les esprits à l'avantage de Theocrite , en ne faisant

qu'à lui seul l'honneur de l'imiter , & de le copier ? N'est - ce point que les Sçavans ont un goût accoûtumé à dédaigner les choses délicates & galantes ? Quoiqu'il en soit , je voi que toute leur faveur est pour Theocrite , & qu'ils ont résolu qu'il seroit le Prince des Poëtes Bucoliques.

Les Auteurs Modernes ne sont pas ordinairement tombés dans le défaut de faire leurs Bergers trop grossiers. M. d'Urfé ne s'en est que trop éloigné dans son Roman , qui d'ailleurs est plein de choses admirables. Il y en a qui sont de la dernière perfection dans le genre Pastoral ; mais il y en a aussi , si je ne me trompe , qui demanderoient à être dans Cyrus ou dans Cleopatre. Souvent les Bergers de l'Astrée me paroissent des Gens de Cour déguisés en Bergers , & qui n'en sçavent pas bien imiter les manieres , quelquefois ils me paroissent des Sophistes très pointilleux ; car quoique Silvandré fût le seul qui eût étudié à l'Ecole des Massiliens , il y en a d'autres à qui il arrive d'être aussi subtils que lui , & je ne sçai seulement comment ils pouvoient l'entendre , eux qui n'avoient pas fait leur Cours chés les Massiliens.

Il n'appartient point aux Bergers de parler de toutes sortes de matieres , & quand on veut s'élever , il est permis de prendre d'autres personnages. Si Virgile vouloit faire une Description pompeuse de ce renouvellement imaginaire que l'on alloit voir dans l'Univers à la naissance du Fils de Pollion , il ne falloit point qu'il priât les Muses Pastorales de le prendre sur un ton plus haut qu'à leur ordinaire , leur voix ne va point jusqu'à ce ton-là , ce qu'il y avoit à faire étoit de les abandonner , & de s'adresser à d'autres qu'à elles. Je ne sçai cependant s'il ne devoit pas s'en tenir aux Muses Pastorales , il eût fait une peinture agreable des biens que le retour de la Paix alloit produire à la Campagne , & cela , ce me semble , eût bien valu toutes ces merveilles incompréhensibles qu'il emprunte de la Sibylle de Cumes , cette nouvelle race d'Hommes qui descendra du Ciel , ces Raisins qui viendront à des Ronces , & ces Agneaux qui naîtront de couleur de feu ou d'écarlate pour épargner aux Hommes la peine de teindre leurs laines. On auroit mieux flaté Pollion par des choses qui eussent eu un peu plus de

vrai-semblance ; peut-être cependant celles - là n'en manquoient - elles pas trop , il est bien difficile que les louanges en manquent pour ceux à qui elles s'adressent.

Oserois - je avouer qu'il me paroît que Calpurnius , Auteur qui n'est pas du mérite de Virgile , a pourtant mieux traité un sujet tout semblable ? Je ne parle que du dessein , & non pas du stile. Il introduit deux Bergers qui pour se garantir de l'ardeur du Soleil , se retirent dans un Antre , où ils trouvent des Vers écrits de la main du Dieu Faunus , qui sont une Prédiction du bonheur dont l'Empereur Carus va combler tous ses Sujets. Il s'arrête assés , selon le devoir d'un Poëte Pastoral, au bonheur qui regarde la Campagne , ensuite il s'élève plus haut , parce qu'il en a droit en faisant parler un Dieu , mais il n'y mêle rien de semblable aux Propheties de la Sibylle. C'est dommage que Virgile n'ait fait les Vers de cette Piece , encore ne seroit-il pas nécessaire qu'il les eût faits tous.

Virgile se fait dire par Phebus au commencement de sa sixième Eglogue, que ce n'est point à un Berger à chanter

des Rois & des Guerres, mais qu'il doit s'en tenir à ses Troupeaux, & à des sujets qui ne demandent qu'un stile simple. Assurément le conseil de Phebus est fort bon, mais je ne comprends pas comment Virgile s'en souvient si peu, qu'il se met aussi-tôt après à entonner l'origine du Monde, & la formation de l'Univers, selon le Système d'Epicure, ce qui étoit bien pis que de chanter des Guerres & des Rois. En verité, je ne sçai du tout ce que c'est que cette Piece-là, je ne conçois point quel en est le dessein, ni quelle liaison les parties ont entre elles. Après ces idées de Philosophie, viennent les Fables d'Hilas & de Pasiphaé, & des sœurs de Phaëton qui n'y ont aucun rapport; & au milieu de ces Fables qui sont prises dans des tems fort reculés, se trouve placé Cornelius Gallus, contemporain de Virgile, & les honneurs qu'on lui rend au Parnasse, après quoi reviennent aussi-tôt les Fables de Scilla & de Philomele. C'est Silène qui fait tout ce Discours bizarre. Virgile dit que le bon-homme avoit beaucoup bû le jour précédent, mais ne s'en sentoit-il point encore un peu?

Ici , je prendrai encore la liberté d'avouer que j'aime mieux le dessein d'une pareille Eglogue que nous avons de Nemesianus , Auteur contemporain de Calpurnius , & qui n'est pas tout-à-fait à mépriser. Des Bergers qui trouvent Pan endormi, veulent jouïr de sa Flute, mais des Mortels ne peuvent tirer de la Flute d'un Dieu qu'un son très-agreable. Pan s'en éveille , & il leur dit , que s'ils veulent des chants , il va les contenter. Alors il leur chante quelque chose de l'Histoire de Bacchus , & s'arrête sur la premiere Vendange qui ait jamais été faite , dont il fait une description qui me paroît agreable. Ce dessein-là est plus régulier que celui du Silène de Virgile , & même les Vers de la Piece sont assés bons.

C'est un usage assés ordinaire chés les Modernes de mettre en Eglogues des matieres élevées. Ronfard y a mis les louanges des Princes & de la France , & presque tout le Pastoral de ces Eglogues consiste à avoir appelé Henri II. Henriot , Charles IX. Carlin , & Catherine de Medicis , Catin. Il est vrai qu'il avoit lui-même qu'il n'a pas suivi les regles , mais il auroit mieux valu

les suivre , & éviter le ridicule que produit la disproportion du sujet & de la forme de l'Ouvrage. C'est ainsi que dans sa premiere Eglogue , il tombe justement en partage à la Bergere Margot de faire l'Eloge de Turnebe , de Budé , & de Vatable , les premiers Hommes de leur siècle en Grec ou en Hebreu , mais qui assurément ne devoient pas être de la connoissance de Margot.

Parce que les Bergers sont des personnages agreables , on en abuse. On les prendra volontiers pour leur faire chanter les louanges des Rois dans tout le sublime dont on est capable ; & pourvû qu'on ait parlé de Flutes , de Chalumeaux , de Fougere , on croira avoir fait une Eglogue. Quand des Bergers loient un Heros , il faudroit qu'ils le louassent en Bergers , & je ne doute pas que cela ne pût avoir beaucoup de finesse & d'agrément , mais il seroit besoin d'un peu d'art , & c'est bien le plus court de faire parler à des Bergers la langue ordinaire des louanges , qui est fort élevée , mais fort commune , & par conséquent assés facile.

Les Eglogues Allegoriques ne sont pas non plus sans difficulté. Le Man-

toïan qui étoit Carme , en a fait une où des Bergers disputent en représentant deux Carmes , dont l'un est de l'Etroite Observance , & l'autre est Mitigé. Le Bembe est leur Juge ; ce qu'il y a de meilleur , c'est qu'il leur fait ôter leurs Houlettes de peur qu'ils ne se battent. Du reste , quoique l'Allegorie ne soit pas mal gardée , il est trop ridicule de voir le différend de ces deux especes de Carmes traité en Eglogue.

J'aimerois encore mieux qu'un Berger représentât un Carme , que de le voir faire l'Epicurien , & de lui entendre dire des impietés. Cela arrive quelquefois aux Bergers du Mantoïan , quoiqu'ils soient très-grossiers , & que le Mantoïan fût Religieux. Amintas dans une mauvaise humeur où il est contre les Loix & contre l'honnêteté , parce qu'il est amoureux , dit que l'Homme est bien fou de s'imaginer qu'il ira dans les Cieux après sa mort , & il ajoute , que tout ce qui en arrivera , sera peut-être qu'il passera dans un Oiseau qui volera dans les airs. En vain le Mantoïan pour excuser cela dit qu'Amintas avoit passé bien du tems à la Ville ; en vain Badius son Commén-

tateur , car tout Moderne qu'est le Mantoïan , il a tin Commentateur , & aussi zélé que le feroit celui d'un Ancien , tire de-là cette belle réflexion , que l'amour fait qu'on doute des choses de la Foi ; il est certain que ces erreurs-là , qui doivent être détestées de tous ceux qui les connoissent , doivent être ignorées des Bergers.

En recompense le Mantoïan fait quelquefois ses Bergers fort devots. Vous voyés dans une Eglogue tin dénombrement de toutes les Fêtes de la Vierge ; dans une autre une apparition de la Vierge , qui promet à un Berger que quand il aura passé sa vie sur le Carmel , elle l'enlèvera dans des lieux plus agreables , & lui fera à jamais habiter les Cieux avec les Driades & les Hamadriades , nouvelles Saintes que nous ne connoissions pas encore dans le Paradis.

Ces ridicules sensibles , & pour ainsi dire palpables , sont bien aisés à éviter dans le caractère des Bergers ; mais il y en a d'autres un peu plus fins , où l'on tombe plus aisément. Il ne faut point que des Bergers disent des choses brillantes. Il en échappe quelquefois à

ceux de M. de Racan, quoiqu'ils ayent coûtume d'être assés retenus sur cet article. Pour les Auteurs Italiens, ils sont toujours si remplis de pointes & de fausses pensées, qu'il semble qu'on doive leur passer ce stile comme leur langue naturelle. Ils ne se contraignent nullement, quoiqu'ils fassent parler des Bergers, & ils n'en employent pas des figures moins hardies, ni moins outrées.

L'Auteur *de la maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit*, condamne la Silvie du Tasse, qui en se mirant dans une Fontaine, & en se mettant des Fleurs, leur dit qu'elle ne les porte pas pour se parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la pensée trop recherchée, & trop peu naturelle pour une Bergere, on ne peut se dispenser de souscrire à ce jugement. Mais après cela on doit s'épargner la peine de lire des Poësies Pastorales du Guarini, du Bonarelli, & du Cavalier Marin, pour y trouver rien de Pastoral; car la pensée de Silvie est la chose du monde la plus simple en comparaison de celles dont ces Auteurs sont pleins.

L'Aminte du Tasse est en effet ce que l'Italie a de meilleur dans le genre Pas-

toral. Cet Ouvrage a certainement de grandes beautés ; cet endroit même de Silvie , hormis ce qu'on y vient de remarquer , est une des plus agreables choses , & des mieux peintes que j'aye jamais vûës , & l'on doit être bien obligé à un Auteur Italien de ne s'être pas davantage abandonné aux Pointes. Mais je ne croi pas que tous les Poëtes de l'Italie ensemble en puissent fournir de plus ridicules , que celles de cette Eglogue de Marot , où le Berger Colin dit sur la mort de Louise de Savoye , Mere de François I.

*Rien n'est ça-bas qui cette mort ignore ,
Coignac s'en coigne en sa poitrine blême ,
Romorantin la perte rememore ,
Anjou fait joug , Angoulême est de même ,
Amboise en boit une amertume extrême ,
Le Maine en meine un lamentable bruit ,
&c.*

M. de Segrais , dont les Poësies Pastorales sont fort estimées , avoüe qu'il n'a pas toujours exactement gardé le stile qui y est propre. Il dit qu'il a été quelquefois obligé de s'accommoder

au goût de son siècle , qui demandoit des choses figurées & brillantes , mais il ne l'a fait qu'après avoir bien prouvé qu'il sçavoit parfaitement attraper , quand il vouloit , les vrayes beautés de l'Eglogue. On ne sçait quel est le goût de ce tems-ci , il n'est déterminé ni en bien ni en mal , & il paroît qu'il va flottant , tantôt d'un côté , tantôt de l'autre. Ainsi je croi que puisqu'on hazarde toujours également de ne pas réussir , il vaut mieux suivre les regles & les veritables idées des choses.

Entre la grossiereté ordinaire des Bergers de Theocrite , & le trop d'esprit de la plûpart de nos Bergers Modernes, il y a un milieu à tenir ; mais loin qu'il soit aisé à prendre dans l'exécution , il n'est seulement pas aisé à marquer dans la Theorie. Il faut que les Bergers ayent de l'esprit , & de l'esprit fin & galant , ils ne plairoient pas sans cela ; il faut qu'ils n'en ayent que jusqu'à un certain point , autrement ce ne seroient plus des Bergers ; je vais tâcher de déterminer quel est ce point , & hazarder l'idée que j'ai là-dessus.

Les Hommes qui ont le plus d'esprit , & ceux qui n'en ont que médio-

crement , ne différent pas tant par les choses qu'ils sentent , que par la manière dont ils les expriment. Les passions portent avec tout leur trouble une espèce de lumière , qu'elles communiquent presque également à tous ceux qu'elles possèdent. Il y a une certaine pénétration , de certaines vûes attachées , indépendamment de la différence des esprits , à tout ce qui nous intéresse , & nous pique. Mais ces passions qui éclairent à peu près tous les hommes de la même sorte , ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'esprit plus fin , plus étendu , plus cultivé , en exprimant ce qu'ils sentent , y ajoutent je ne sçai quoi qui a l'air de réflexion , & que la passion seule n'inspire point ; au lieu que les autres expriment leurs sentimens plus simplement , & n'y mêlent , pour ainsi dire , rien d'étranger. Un Homme du commun dira bien : *J'ai si fort souhaité que ma Maîtresse fût fidelle , que j'ai cru qu'elle l'étoit ;* mais il n'appartient qu'à M. de la Rochefoucault de dire , *l'esprit a été en moi la dupe du cœur.* Le sentiment est égal , la pénétration égale , mais l'expression est si différente , que l'on

croiroit volontiers que ce n'est plus la même chose.

On ne prend pas moins de plaisir à voir un sentiment exprimé d'une manière simple, que d'une manière plus pensée, pourvu qu'il soit toujours également fin. Au contraire, la manière simple de l'exprimer doit plaire davantage, parce qu'elle cause une espèce de surprise douce, & une petite admiration. On est étonné de voir quelque chose de fin & de délicat sous des termes communs, & qui n'ont point été affectés; & sur ce pied-là, plus la chose est fine, sans cesser d'être naturelle, & les termes communs, sans être bas, plus on doit être touché.

L'admiration & la surprise ont tant d'effet, qu'elles peuvent même faire valoir les choses au-delà de ce qu'elles valent. Tout Paris a retenti des Dits notables des Ambassadeurs Siamois, tout Paris y a applaudi; que des Ambassadeurs d'Espagne ou d'Angleterre en eussent dit autant, on n'y eût pas songé. Mais nous supposons que des Gens venus du bout du monde, de couleur olivâtre, habillés autrement que nous, que les Européens avoient toujours trai-

tés de Barbares , ne devoient pas avoir le sens commun , nous avons été bien étonnés de leur en trouver, & les moindres choses de leur part nous ont jettés dans l'admiration ; admiration dans le fond affés injurieuse pour eux. Il en va de même de nos Bergers ; on est plus touché de les voir penser finement dans leur stile simple , parce qu'on s'y attend moins.

Encore une chose qui convient au stile des Bergers , c'est de ne parler que par faits , & presque point par réflexions. Les gens qui ont médiocrement de l'esprit , ou l'esprit médiocrement cultivé , ont un langage qui ne roule que sur les choses particulieres qu'ils ont senties ; & les autres s'élevant plus haut , réduisent tout en idées générales. Leur esprit a travaillé sur leurs sentimens & sur leurs expériences , ce qu'ils ont vû les a conduits à ce qu'ils n'ont point vû ; au lieu que ceux qui sont d'un ordre inferieur ne poussent point leurs vûës au-delà de ce qu'ils sentent ; ce qui y ressemble le plus pourra leur être encore nouveau. De-là vient dans le Peuple une curiosité insatiable des mêmes objets , une admiration

presque toujours égale pour les mêmes choses.

Une suite de cette sorte d'esprit , est de mêler aux faits que l'on rapporte beaucoup de circonstances utiles ou inutiles. C'est que l'on a été extrêmement frappé du fait particulier , & de tout ce qui l'accompagnoit. Les grands Génies au contraire , méprisant tout ce petit détail , vont saisir dans les choses je ne sçai quoi d'essentiel , & qui est ordinairement indépendant des circonstances.

Croiroit-on bien que dans les choses de passion , il vaut mieux imiter le langage des personnes d'un esprit médiocre , que celui des autres ? A la vérité on ne rapporte guere que des faits , & on ne s'élève pas jusqu'aux réflexions ; mais rien n'est plus agreable que des faits exposés de maniere qu'ils portent leur réflexion avec eux. Tel est ce trait admirable de Virgile : *Galatée me jette une Pomme , & s'enfuit derriere des Saules . & veut être apperçûë auparavant.* Le Berger ne vous dit point quel est le dessein de Galatée , quoi qu'il le sente parfaitement bien ; mais il a été frappé de l'action , & selon qu'il vous la représente ,
il

il est impossible que vous n'en deviniés le dessein. Or l'esprit aime les idées sensibles, parce qu'il les saisit facilement, & il aime à pénétrer, pourvû que ce soit sans effort, soit parce qu'il se plaît à agir jusqu'à un certain point, soit parce qu'un peu de pénétration flate sa vanité. Il a le double plaisir, & d'embrasser une idée facile, & de pénétrer lors qu'on lui présente des faits pareils à celui de Galatée. L'action, & pour ainsi dire, l'ame de l'action, s'offrent tout ensemble à ses yeux; il ne peut avoir rien de plus, ni plus promptement, & il ne lui en peut coûter moins.

Lors que Coridon dans la seconde Eglogue de Virgile, dit pour vanter sa Flûte que Dametas la lui donna en mourant, & lui dit, *tu es le second Maître qu'elle a eu*, & qu'Amintas fut jaloux de ce qu'on ne lui avoit pas fait ce présent, toutes ces circonstances sont parfaitement du génie Pastoral. Il pourroit même y avoir de la grace à faire qu'un Berger s'embarassât dans celles qu'il rapporteroit, & eût quelque peine à s'en démêler, mais cela voudroit être menagé avec art.

Il n'y a point de Personnages à qui il

Tome IV.

O

fiée mieux de charger un peu leur discours de circonstances , qu'aux Amans. Elles ne doivent pas être absolument inutiles , ou prises trop loin , car cela seroit ennuyeux , quoi que peut être naturel ; mais celles qui n'ont qu'un demi-rapport au fait dont il s'agit , & qui marquent plus de passion qu'elles ne sont importantes , ne peuvent manquer de faire un effet agreable. Ainsi lors que dans une Eglogue de M. Segrais une Bergere dit ,

*Menalque & Licidas ont scû faire des Vers
Dignes d'être chantés par cent Peuples divers,
Mais mon jaloux Berger sous ce vieux Sicomore ,
En fit un jour pour moi que j'aime mieux encore.*

La circonstance du Sicomore est jolie en ce qu'elle seroit inutile pour toute autre que pour une Amante.

Selon l'idée que nous nous formons ici des Bergers , les récits & les narrations leur conviennent fort bien ; mais de leur faire faire des Harangues pareilles à celles de l'Astrée , pleines de ré-

flexions générales , & de raisonnemens liés les uns aux autres , en verité je ne croi pas que leur caractere le permette.

Il n'est pas mal qu'ils fassent des Descriptions , pourvû qu'elles ne soient pas fort longues. Celle de la Coupe que le Chevrier promet à Tirsis dans la premiere Idille de Theocrite passe un peu les bornes , & sur cet exemple , Ronfard , & Remi Belleau son contemporain, en ont fait qui l'emportent en longueur. Quand leurs Bergers ont à décrire un Panier , un Bouc , un Merle , qu'ils mettent pour prix d'un combat , ils ne finissent point. Ce n'est pas que ces Descriptions n'ayent quelquefois bien de la beauté , & un art merveilleux ; au contraire , elles en ont trop pour des Bergers.

Vida , fameux Poëte Latin du seizième siècle , dans l'Eglogue de Nicé , qui est , à ce que je croi , Victoire Colonne , Veuve de Davalos , Marquis de Pesquaire , fait décrire au Berger Damon un Panier de jonc qu'il fera pour elle. Il dit qu'il y représentera Davalos mourant , & regrettant de ne pas mourir dans un combat , des Rois , des Capitaines , & des Nymphes en pleurs

autour de lui , Nicé priant en vain les Dieux , Nicé évanouïe à la nouvelle de la mort de Davalos , revenant à peine par l'eau que ses Femmes lui jettent sur le visage ; & il ajoute qu'il auroit exprimé bien des plaintes & des gemissements , s'ils se pouvoient exprimer sur le jonc. Voilà bien des choses pour un Panier , & même je ne rapporte pas tout ; mais je ne sçai comment tout cela se peut représenter sur du jonc , ni comment Damon qui n'y sçauroit exprimer les plaintes de Nicé , n'est point embarrassé à y exprimer le regret qu'a le Marquis de Pesquaire de mourir dans son lit. Je soupçonne que le Bouclier d'Achille pourroit bien nous avoir produit le Panier de Damon.

Je voi que Virgile a fait entrer beaucoup de comparaisons dans les discours de ses Bergers. Elles sont assés bien imaginées pour tenir la place de ces comparaisons triviales , & principalement des Proverbes grossiers , dont les vrais Bergers se servent presque toujours. Mais comme ces traits-là sont fort aisés à attraper , c'est ce qui a été le plus imité de Virgile. On ne voit autre chose dans tous les Auteurs d'Eglogues que

des Bergeres qui surpassent toutes les autres *autant que le Pin surpasse le Houx , & que le Chesne est au-dessus de la Fougere ;* on ne parle que des rigueurs d'une ingrate, *qui sont à un Berger, ce qu'est la Bise aux Fleurs , la Grêle aux Moissons , &c.* A l'heure qu'il est , je croi tout cela usé , & à dire vrai , ce n'est pas un grand malheur. Naturellement les comparaisons ne sont pas trop du génie de la passion , & les Bergers ne s'en devroient servir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grace , mais je n'en connois guere de cette espece.

Ainsi nous avons trouvé à peu près la mesure d'esprit que peuvent avoir des Bergers , & la langue qu'ils peuvent parler. Il en va , ce me semble , des Eglogues comme des Habits que l'on prend dans des Balets pour représenter des Payfans. Ils sont d'étoffes beaucoup plus belles que ceux des Payfans veritables, ils sont même ornés de Rubans & de Points , & on les taille seulement en Habits de Payfans. Il faut aussi que les sentimens dont on fait la matiere des Eglogues , soient plus fins & plus délicats que ceux des vrais Bergers , mais

il faut leur donner la forme la plus simple & la plus champêtre qu'il soit possible.

Ce n'est pas qu'on ne doive mettre de la simplicité & de la naïveté jusque dans les sentimens ; mais on doit prendre garde aussi que cette naïveté & cette simplicité n'excluent que les raffinemens excessifs , tels que sont ceux des Gens du grand monde , & non pas des lumieres que la nature & les passions fournissent d'elles-mêmes , autrement l'on tomberoit dans des puerilités qui feroient rire. C'en est une excellente dans son genre que celle de ce jeune Berger , qui dans une Eglogue de Remy Belleau , dit sur un baiser qu'il avoit pris à une jolie Bergere :

*J'ai baisé des Chevreaux qui ne faisoient que
naître ,*

Le petit Veau de lait dont Colin me fit Maître

L'autre jour dans ces Prés, mais ce baiser vraiment ,

Surpasse la douceur de tous ensemblement.

Une puerilité seroit encore plus par-

donnable à ce jeune Berger qu'au Ciclepe Poliphème. Dans l'Idille de Theocrite , qui porte son nom , & qui est belle , il songe à se vanger de ce que sa mere , Nimphe Marine , n'a jamais pris soin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée , autre Nimphe de la Mer ; il la menace de dire pour la faire enrager qu'il a mal à la tête & aux deux pieds. On ne peut guere croire que fait comme il étoit , sa Mere fût assés folle de lui , pour être bien fâchée de lui voir ces petits maux , ni qu'il imaginât une vengeance si mignonne. Son caractere est mieux gardé, lorsqu'il promet à Galatée comme un présent fort agreable quatre petits Ours qu'il nourrit exprès pour elle. A propos d'Ours , je voudrois bien sçavoir pourquoi Daphnis en mourant , dit adieu aux Ours , & aux Loups Cerviers aussi tendrement qu'à la belle Fontaine d'Areuse , & aux Fleuves de Sicile. Il me semble qu'on n'a guere coûtume de regretter une pareille compagnie.

Il ne me reste plus à faire qu'une remarque qui n'a point de liaison avec les précédentes , c'est sur les Eglogues qui ont un Refrain à peu près comme des

Ballades , ou un Vers qui se repete plusieurs fois. Il n'est pas besoin de dire qu'il faut menager à ces Refrains des chûtes heureuses , ou tout au moins justes ; mais on ne fera peut-être pas fâché de sçavoir que tout l'art dont Theocrite s'est servi dans une Idille de cette espece , a été de prendre son Refrain , & de le jetter dans son Idille à tort & à travers , sans aucun égard pour le sens des endroits où il le mettoit, sans égard même pour les phrases qu'il ne faisoit pas difficulté de couper par le milieu. Un Moderne ne seroit pas admiré s'il en faisoit autant.

Voilà bien du mal que j'ai dit de Theocrite & de Virgile , tout Anciens qu'ils sont , & je ne doute pas que je ne paroisse bien impie à ceux qui professent cette espece de Religion que l'on s'est faite d'adorer l'Antiquité. Il est vrai que je n'ai pas laissé de louer assés souvent Virgile & Theocrite , mais enfin je ne les ai pas toujours loués , & je n'ai pas dit que leurs défauts même , s'ils en avoient , étoient de beaux défauts ; je n'ai pas forcé toutes les lumieres naturelles de la raison pour les justifier ; je les ai en partie approuvés ,
&

& condamnés en partie , comme des Auteurs de ce siècle , que je verrois tous les jours en personne ; & c'est dans toutes ces choses-là que consiste le sacrilege.

Je prie donc que l'on me permette de faire ici une petite Digression qui sera mon Apologie, & une exposition naïve du sentiment où je suis sur les Anciens & les Modernes. J'espère qu'on me le permettra d'autant plus facilement que le Poëme de M. Perraut a mis cette Question fort à la mode. Comme il se prepare à la traiter plus amplement, & plus à fond , je ne la toucherai que fort legerement ; j'estime assez les Anciens pour leur laisser l'honneur d'être combattus par un Adversaire illustre & digne d'eux.





DIGRESSION

SUR

LES ANCIENS

ET LES

MODERNES.



OUTE la question de la prééminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entendüe , se réduit à scavoir si les Arbres qui étoient autrefois dans nos Campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'ayent été , Homere , Platon , Demosthene , ne peuvent être égaux dans ces derniers siècles ; mais si nos Arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois , nous pouvons égaler Homere , Platon & Demosthene.

Eclaircissions ce Paradoxe. Si les An-

ciens avoient plus d'esprit que nous , c'est donc que les cerveaux de ce tems-là étoient mieux disposés , formés de fibres plus fermes ou plus délicates , remplis de plus d'esprits animaux ; mais en vertu de quoi les cerveaux de ce tems-là auroient-ils été mieux disposés ? Les Arbres auroient donc été aussi plus grands & plus beaux ; car si la nature étoit alors plus jeune & plus vigoureuse , les Arbres aussi-bien que les cerveaux des hommes auroient dû se sentir de cette vigueur & de cette jeunesse.

Que les Admirateurs des Anciens y prennent un peu garde , quand ils nous disent que ces gens-là sont les sources du bon goût & de la raison , & les lumieres destinées à éclairer tous les autres hommes , que l'on n'a d'esprit qu'autant qu'on les admire , que la nature s'est épuisée à produire ces grands originaux : en verité ils nous les font d'une autre espece que nous , & la Physique n'est pas d'accord avec toutes ces belles phrases. La nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même , qu'elle tourne & retourne sans cesse en mille façons & dont elle forme les Hommes , les Animaux , les

Plantes ; & certainement elle n'a point formé Platon , Demosthene , ni Homere d'une argile plus fine ni mieux préparée que nos Philosophes , nos Orateurs , & nos Poètes d'aujourd'hui. Je ne regarde ici dans nos Esprits qui ne sont pas d'une nature materielle , que la liaison qu'ils ont avec le cerveau qui est materiel , & qui par ses différentes dispositions produit toutes les différences qui sont entr'eux.

Mais si les Arbres de tous les siècles sont également grands , les Arbres de tous les Pays ne le sont pas. Voilà des différences aussi pour les Esprits. Les différentes idées sont comme des Plantes ou des Fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de Climats. Peut-être notre Terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnemens que font les Egyptiens , non plus que pour leurs Palmiers ; & sans aller si loin , peut-être les Orangers qui ne viennent pas aussi facilement ici qu'en Italie , marquent - ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout-à-fait semblable en France. Il est toujours sûr que par l'enchaînement & la dépendance réciproque qui est entre

toutes les parties du monde materiel , les différences de climats qui se font sentir dans les Plantes , doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux , & y faire quelque effet.

Cet effet cependant y est moins grand & moins sensible , parce que l'Art & la Culture peuvent beaucoup plus sur les Cerveaux que sur la Terre , qui est d'une matiere plus dure & plus intraitable. Ainsi les pensées d'un Pays se transportent plus aisément dans un autre que ses Plantes, & nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos Ouvrages le génie Italien , qu'à élever des Orangers.

Il me semble qu'on assure ordinairement qu'il y a plus de diversité entre les Esprits qu'entre les Visages. Je n'en suis pas bien sûr. Les Visages à force de se regarder les uns les autres , ne prennent point de ressemblances nouvelles , mais les Esprits en prennent par le commerce qu'ils ont ensemble. Ainsi les Esprits, qui naturellement différoient autant que les Visages, viennent à ne différer plus tant.

La facilité qu'ont les Esprits à se former les uns sur les autres , fait que les

Peuples ne conservent pas l'Esprit original qu'ils tireroient de leur Climat. La lecture des Livres Grecs produit en nous le même effet à proportion que si nous n'épousions que des Grecques. Il est certain que par des alliances si fréquentes le sang de Grece , & celui de France , s'altereroient , & que l'air de visage particulier aux deux Nations changeroit un peu.

De plus , comme on ne peut pas juger quels Climats sont les plus favorables pour l'Esprit , qu'ils ont apparemment des avantages & des désavantages qui se compensent , & que ceux qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité , donneroient aussi moins de justesse , & ainsi du reste , il s'ensuit que la différence des Climats ne doit être contée pour rien , pourvu que les Esprits soient d'ailleurs également cultivés. Tout au plus on pourroit croire que la Zone torride & les deux Glaciales , ne sont pas fort propres pour les Sciences. Jusqu'à présent elles n'ont point passé l'Egypte & la Mauritanie d'un côté , & de l'autre la Suede ; peut-être n'a-ce pas été par hazard qu'elles se sont tenues entre le Mont Atlas & la

sur les Anciens & les Modernes. 175
Mer Baltique ; on ne sçait si ce ne sont
point là des bornes que la nature leur a
posées , & si l'on peut esperer de voir
jamais de grands Auteurs Lapons ou
Negres.

Quoiqu'il en soit , voilà , ce me sem-
ble , la grande question des Anciens &
des Modernes vuidée. Les siècles ne
mettent aucune différence naturelle en-
tre les Hommes , le Climat de la Gre-
ce ou de l'Italie , & celui de la France ,
sont trop voisins pour mettre quelque
différence sensible entre les Grecs ou
les Latins & Nous ; quand ils y en met-
troient quelqu'une , elle seroit fort ai-
sée à effacer ; & enfin elle ne seroit pas
plus à leur avantage qu'au nôtre. Nous
voilà donc tous parfaitement égaux ,
Anciens & Modernes , Grecs , Latins
& François.

Je ne répons pas que ce raisonnement
paroisse convainquant à tout le monde.
Si j'eusse employé de grands tours d'E-
loquence , opposé des traits d'Histoire
honorables pour les Modernes à d'au-
tres traits d'Histoire honorables pour
les Anciens , & des passages favorables
aux uns à des passages favorables aux
autres , si j'eusse traité de Scavans entê-

rés ceux qui nous traitent d'ignorans , & d'esprits superficiels , & que selon les Loix établies entre les Gens de Lettres , j'eusse rendu exactement injure pour injure aux Partisans de l'Antiquité , peut-être auroit-on mieux goûté mes preuves ; mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette manière - là , c'étoit pour ne finir jamais ; & qu'après beaucoup de belles déclamations de part & d'autre , on seroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé. J'ai crû que le plus court étoit de consulter un peu sur tout ceci la Physique , qui a le secret d'abreger bien des contestations que la Rhétorique rend infinies.

Ici , par exemple , après que l'on a reconnu l'égalité naturelle qui est entre les Anciens & Nous , il ne reste plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les différences , quelles qu'elles soient , doivent être causées par des circonstances étrangères , telles que sont le tems , les gouvernemens , l'état des affaires générales.

Les Anciens ont tout inventé , c'est sur ce point que leurs Partisans triomphent ; donc ils avoient beaucoup plus d'esprit que nous ; point du tout ; mais

sur les Anciens & les Modernes. 177

ils étoient avant nous. J'aimerois autant qu'on les vantât sur ce qu'ils ont bû les premiers l'Eau de nos Rivières , & que l'on nous insultât sur ce que nous ne buvons plus que leurs restes. Si l'on nous avoit mis en leur place , nous aurions inventé ; s'ils étoient en la nôtre , ils ajouteroient à ce qu'ils trouveroient inventé ; il n'y a pas là grand mystere.

Je ne parle pas ici des inventions que le hazard fait naître , & dont il peut faire honneur , s'il veut , au plus mal habile homme du monde ; je ne parle que de celles qui ont demandé quelque méditation & quelque effort d'esprit. Il est certain que les plus grossieres de cette espece n'ont été reservées qu'à des Genies extraordinaires, & que tout ce qu'auroit pû faire Archimede dans l'enfance du monde , auroit été d'inventer la Charruë. Archimede placé dans un autre siècle brule les Vaisseaux des Romains avec des Miroirs, si cependant ce n'est point là une Fable.

Qui voudroit debiter des choses specieuses & brillantes , soutiendrait à la gloire des Modernes que l'esprit n'a pas besoin d'un grand effort pour les pre-

mieres découvertes , & que la nature semble nous y porter elle-même , mais qu'il faut plus d'effort pour y ajouter quelque chose , & un plus grand effort , plus on y a déjà ajouté , parce que la matiere est plus épuisée , & que ce qui reste à y découvrir est moins exposé aux yeux. Peut-être que les Admirateurs des Anciens ne negligeroient pas un raisonnement aussi bon que celui - là , s'il favorisoit leur parti ; mais j'avouë de bonne foi qu'il n'est pas assés solide.

Il est vrai que pour ajouter aux premieres découvertes , il faut souvent plus d'effort d'esprit , qu'il n'en a fallu pour les faire ; mais aussi on se trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déjà l'esprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux , nous avons des vûës empruntées d'autrui qui s'ajoutent à celles que nous avons de notre fonds , & si nous surpassons le premier Inventeur , c'est lui qui nous a aidé lui-même à le surpasser ; ainsi il a toujours sa part à la gloire de notre Ouvrage ; & s'il retiendroit ce qui lui appartient , il ne nous resteroit rien de plus qu'à lui.

Je pousse si loin l'équité dont je suis

sur cet article , que je tiens même contre aux Anciens d'une infinité de vûes fausses qu'ils ont euës , de mauvais raisonnemens qu'ils ont faits , de sottises qu'ils ont dites. Telle est notre condition qu'il ne nous est point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raisonnable sur quelque matiere que ce soit ; il faut avant cela que nous nous égarions long-tems , & que nous passions par diverses sortes d'erreurs , & par divers degrés d'impertinences. Il eût toujours dû être bien facile , à ce qu'il semble , de s'aviser que tout le jeu de la Nature consiste dans les figures & dans les mouvemens des corps ; cependant avant que d'en venir là , il a fallu essayer des Idées de Platon , des Nombres de Pythagore , des Qualités d'Aristote , & tout cela ayant été reconnu pour faux , on a été réduit à prendre le vrai Siftême. Je dis qu'on y a été réduit , car en verité il n'en restoit plus d'autre , & il semble qu'on s'est deffendu de le prendre aussi long-tems qu'on a pû. Nous avons l'obligation aux Anciens de nous avoir épuisé la plus grande partie des idées fausses qu'on se pouvoit faire ; il falloit absolument payer à l'erreur & à

L'ignorance le tribut qu'ils ont payé , & nous ne devons pas manquer de reconnaissance envers ceux qui nous en ont acquittés. Il en va de même sur diverses matieres , où il y a je ne sçai combien de sottises , que nous dirions , si elles n'avoient pas été dites , & si on ne nous les avoit pas , pour ainsi dire , enlevées ; cependant il y a encore quelquefois des Modernes qui s'en ressaissent , peut-être parce qu'elles n'ont pas encore été dites autant qu'il faut. Ainsi étant éclairés par les vûës des Anciens , & par leurs fautes mêmes , il n'est pas surprenant que nous les surpassions. Pour ne faire que les égaler , il faudroit que nous fussions d'une nature fort inferieure à la leur ; il faudroit presque que nous ne fussions pas hommes aussi-bien qu'eux.

Cependant afin que les Modernes puissent toujours encherir sur les Anciens , il faut que les choses soient d'une espece à le permettre. L'Eloquence & la Poësie ne demandent qu'un certain nombre de vûës assez borné , par rapport à d'autres Arts , & elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination. Or les hommes peuvent

avoir amassé en peu de siècles un petit nombre de vûës , & la vivacité de l'imagination n'a pas besoin d'une longue suite d'expériences , ni d'une grande quantité de regles pour avoir toute la perfection dont elle est capable. Mais la Physique , la Medecine , les Mathematiques , sont composées d'un nombre infini de vûës , & dépendent de la justesse du raisonnement , qui se perfectionne avec une extrême lenteur , & se perfectionne toujours ; il faut même souvent qu'elles soient aidées par des expériences que le hazard seul fait naître , & qu'il n'amene pas à point nommé. Il est évident que tout cela n'a point de fin , & que les derniers Physiciens ou Mathematiciens devront naturellement être les plus habiles.

Et en effet , ce qu'il y a de principal dans la Philosophie , & ce qui de là se répand sur tout , je veux dire la maniere de raisonner , s'est extrêmement perfectionné dans ce siècle. Je doute fort que la plûpart des Gens entrent dans la remarque que je vais faire ; je la ferai cependant pour ceux qui se connoissent en raisonnemens , & je puis me vanter que c'est avoir du courage que

de s'exposer pour l'interêt de la vérité à la critique de tous les autres , dont le nombre n'est assurément pas méprisable. Sur quelque matiere que ce soit , les Anciens sont assés sujets à ne pas raisonner dans la dernière perfection. Souvent de foibles convenances , de petites similitudes, des jeux d'esprit peu solides, des discours vagues & confus passent chés eux pour des preuves , aussi rien ne leur coute à prouver ; mais ce qu'un Ancien démontreroit en se joüant, donneroit à l'heure qu'il est bien de la peine à un pauvre Moderne , car de quelle rigueur n'est-on pas sur les raisonnemens ? On veut qu'ils soient intelligibles , on veut qu'ils soient justes , on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démêler la moindre équivoque ou d'idées , ou de mots ; on aura la dureté de condamner la chose du monde la plus ingénieuse , si elle ne va pas au fait. Avant M. Descartes on raisonnoit plus commodément ; les siècles passés sont bien heureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'est lui , à ce qu'il me semble , qui a amené cette nouvelle méthode de raisonner , beaucoup plus estimable que sa Philosophie même.

me , dont une bonne partie se trouve fausse , ou fort incertaine , selon les propres regles qu'il nous a apprises. Enfin il regne non seulement dans nos bons Ouvrages de Physique & de Metaphysique , mais dans ceux de Religion , de Morale , de Critique , une précision & une justesse , qui jusqu'à présent n'avoient été guere connus.

Je suis même fort persuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laisse pas de se glisser encore dans nos meilleurs Livres quelques raisonnemens à l'antique , mais nous ferons quelque jour Anciens , & ne sera-t'il pas bien juste que notre posterité à son tour nous redresse & nous surpasse , principalement sur la maniere de raisonner , qui est une science à part , & la plus difficile , & la moins cultivée de toutes ?

Pour ce qui est de l'Eloquence & de la Poësie , qui font le sujet de la principale contestation entre les Anciens & les Modernes , quoiqu'elles ne soient pas en elles-mêmes fort importantes , je croi que les Anciens en ont pû atteindre la perfection , parce que , comme j'ai dit , on la peut atteindre en peu de siècles , & je ne sçai pas précisé-

ment combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir été excellens Poètes & excellens Orateurs, mais l'ont-ils été ? Pour bien éclaircir ce point, il faudroit entrer dans une discussion infinie, & qui, quelque juste & quelque exacte qu'elle pût être, ne contenteroit jamais les Partisans de l'Antiquité. Le moyen de raisonner avec eux ? Ils sont résolus à pardonner tout à leurs Anciens. Que dis-je, à leur pardonner ? à les admirer sur tout. C'est là particulièrement le génie des Commentateurs, Peuple le plus superstitieux de tous ceux qui sont dans le culte de l'Antiquité. Quelles Beautés ne se tiendroient heureuses d'inspirer à leurs Amans une passion aussi vive & aussi tendre que celle qu'un Grec ou un Latin inspire à son respectueux Interprete ?

Cependant je dirai quelque chose de plus précis sur l'Eloquence & sur la Poésie des Anciens ; non que je ne sçache assez le péril qu'il y a à se déclarer, mais il me semble que mon peu d'autorité & le peu d'attention qu'on aura pour mes opinions, me mettent en liberté de dire tout ce que je veux. Je
trouve

trouve que l'Eloquence a été plus loin chés les Anciens que la Poësie , & que Demosthene & Ciceron sont plus parfaits en leur genre qu'Homere & Virgile dans le leur ; j'en vois une raison assez naturelle. L'Eloquence menoit à tout dans les Republiques des Grecs , & dans celle des Romains , & il étoit aussi avantageux d'être né avec le talent de bien parler , qu'il le seroit aujourd'hui d'être né avec un million de rente. La Poësie au contraire n'étoit bonne à rien , & ç'a été toujours la même chose dans toutes sortes de Gouvernemens ; ce vice - là lui est bien essentiel. Il me paroît encore que sur la Poësie & l'Eloquence les Grecs le cedent aux Latins. J'en excepte une espece de Poësie , sur laquelle les Latins n'ont rien à opposer aux Grecs , on voit bien que c'est la Tragedie dont je parle. Selon mon goût particulier , Ciceron l'emporte sur Demosthene , Virgile sur Theocrite , & sur Homere , Horace sur Pindare , Titelive & Tacite sur tous les Historiens Grecs.

Dans le Siftême que nous avons établi d'abord , cet ordre est fort naturel. Les Latins étoient des Modernes à l'é-

gard des Grecs ; mais comme l'Eloquence & la Poësie sont assés bornées , il faut qu'il y ait un tems où elles soient portées à leur derniere perfection , & je tiens que pour l'Eloquence & pour l'Histoire , ce tems-là a été le siècle d'Auguste. Je n'imagine rien au-dessus de Ciceron & de Titelive ; ce n'est pas qu'ils n'ayent leurs défauts , mais je ne croi pas qu'on puisse avoir moins de défauts avec autant de grandes qualités , & l'on sçait assés que c'est la seule maniere dont on puisse dire que les Hommes soient parfaits sur quelque chose.

La plus belle versification du monde est celle de Virgile , peut-être cependant n'eût-il pas été mauvais qu'il eût eu le loisir de la retoucher. Il y a de grands morceaux dans l'Eneïde , d'une beauté achevée , & que je ne croi pas qu'on surpasse jamais. Pour ce qui est de l'ordonnance du Poëme en général , de la maniere d'amener les evenemens , & d'y menager des surprises agreables , de la noblesse des caracteres , de la variété des incidens , je ne serai jamais fort étonné qu'on aille au-delà de Virgile , & nos Romans qui sont des Poë-

mes en prose , nous en ont déjà fait voir la possibilité.

Mon dessein n'est pas d'entrer dans un plus grand détail de critique , je veux seulement faire voir que puisque les Anciens ont pû parvenir sur de certaines choses à la dernière perfection , & n'y pas parvenir , on doit en examinant s'ils y sont parvenus , ne conserver aucun respect pour leurs grands noms , n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes , les traiter enfin comme des Modernes. Il faut être capable de dire ou d'entendre dire sans adoucissement , qu'il y a une impertinence dans Homere ou dans Pindare ; il faut avoir la hardiesse de croire que des yeux mortels peuvent appercevoir des défauts dans ces grands génies , il faut pouvoir digérer que l'on compare Demosthene & Ciceron à un Homme qui aura un nom François , & peut-être bas ; grand & prodigieux effort de raison !

Sur cela , je ne puis m'empêcher de rire de la bizarrerie des Hommes. Préjugé pour préjugé , il seroit plus raisonnable d'en prendre à l'avantage des Modernes , qu'à l'avantage des Anciens. Les Modernes naturellement ont

dû encherir sur les Anciens , cette prévention favorable pour eux auroit un fondement. Quels sont au contraire les fondemens de celle où l'on est pour les Anciens ? Leurs noms qui sonnent mieux dans nos oreilles , parce qu'ils sont Grecs ou Latins , la réputation qu'ils ont eue d'être les premiers Hommes de leur siècle , ce qui n'étoit vrai que pour leur siècle, le nombre de leurs Admirateurs qui est fort grand , parce qu'il a eu le loisir de grossir pendant une longue suite d'années. Tout cela considéré , il vaudroit encore mieux que nous fussions prevenus pour les Modernes ; mais les Hommes non contents d'abandonner la raison pour les préjugés , vont quelquefois choisir ceux qui sont les plus déraisonnables.

Quand nous aurons trouvé que les Anciens ont atteint sur quelque chose de point de la perfection , contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent être surpassés , mais ne disons pas qu'ils ne peuvent être égalés ; maniere de parler très-familier à leurs Admirateurs. Pourquoi ne les égalerions-nous pas ? En qualité d'Hommes nous avons toujours droit d'y prétendre. N'est-il pas

plaisant qu'il soit besoin de nous relever le courage sur ce point-là , & que nous qui avons souvent une vanité si mal entendüe , nous ayons aussi quelquefois une humilité qui ne l'est pas moins ? Il est donc bien déterminé qu'aucune sorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la Nature se souvient bien encore comment elle forma la tête de Cicéron & de Titelive. Elle produit dans tous les siècles des Hommes propres à être de grands Hommes , mais les siècles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talens. Des inondations de Barbares , des Gouvernemens ou absolument contraires, ou peu favorables aux Sciences & aux Arts , des préjugés & des fantaisies qui peuvent prendre une infinité de formes différentes , tel qu'est à la Chine le respect des Cadavres , qui empêche qu'on ne fasse aucune Anatomie , des Guerres universelles établissent souvent , & pour long-tems, l'ignorance & le mauvais goût. Joignés à cela toutes les diverses dispositions des fortunes particulières , & vous verrez combien la Nature seme en vain de Cicerons & de

Virgiles dans le monde , & combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-uns , pour ainsi dire , qui viennent à bien. On dit que le Ciel en faisant naître de grands Rois fait naître aussi de grands Poètes pour les chanter , d'excellens Historiens pour écrire leurs vies ; ce qu'il y a de vrai , c'est qu'en tout tems les Historiens & les Poètes sont tout prêts, & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les siècles barbares qui ont suivi celui d'Auguste, & précédé celui ci, fournissent aux Partisans de l'Antiquité celui de tous leurs raisonnemens qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient , disent-ils , que dans ces siècles-là , l'ignorance étoit si épaisse & si profonde ? C'est que l'on n'y connoissoit plus les Grecs & les Latins , on ne les lisoit plus ; mais du moment que l'on se remit devant les yeux ces excellens modeles , on vit renaître la raison & le bon goût. Cela est vrai , & ne prouve pourtant rien. Si un Homme qui auroit de bons commencemens des Sciences , des Belles-Lettres , venoit à avoir une maladie qui les lui fît oublier , seroit-ce à dire qu'il en fût devenu inca-

pable ? Non , il pourroit les reprendre quand il voudroit , en recommençant dès les premiers Elemens. Si quelque Remede lui rendoit la memoire tout-à-coup , ce seroit bien de la peine épargnée , il se trouveroit sçachant tout ce qu'il avoit sçû , & pour continuer , il n'auroit qu'à reprendre où il auroit fini. La lecture des Anciens a dissipé l'ignorance & la barbarie des siècles précédens. Je le croi bien. Elle nous rendit tout d'un coup des idées du vrai & du beau , que nous aurions été long-tems à rattraper , mais que nous eussions rattrapées à la fin sans le secours des Grecs & des Latins , si nous les avions bien cherchées. Et où les eussions-nous prises ? Où les avoient prises les Anciens. Les Anciens même avant que de les prendre tâtonnerent bien long-tems.

La comparaison que nous venons de faire des Hommes de tous les siècles à un seul Homme, peut s'étendre sur toute notre question des Anciens & des Modernes. Un bon esprit cultivé est , pour ainsi dire , composé de tous les esprits des siècles précédens , ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce tems - là. Ainsi cet Hom-

me qui a vécu depuis le commencement du monde jusqu'à présent , a eu son enfance où il ne s'est occupé que des besoins les plus pressans de la vie , sa jeunesse où il a assez bien réussi aux choses d'imagination, telles que la Poësie & l'Eloquence , & où même il a commencé à raisonner , mais avec moins de solidité que de feu. Il est maintenant dans l'âge de virilité , où il raisonne avec plus de force , & a plus de lumieres que jamais ; mais il seroit bien plus avancé si la passion de la Guerre ne l'avoit occupé long - tems , & ne lui avoit donné du mépris pour les Sciences auxquelles il est enfin revenu.

Il est fâcheux de ne pouvoir pas pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si beau train , mais je suis obligé d'avoir que cet Homme - là n'aura point de vieillesse ; il sera toujours également capable des choses auxquelles sa jeunesse étoit propre , & il le sera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité, c'est-à-dire, pour quitter l'allegorie , que les Hommes ne dégèneront jamais, & que les vûes saines de tous les bons esprits, qui se succéderont , s'ajouteront toujours les unes aux autres.

Cet

Cet amas qui croît incessamment , de vûes qu'il faut suivre , de regles qu'il faut pratiquer , augmente toujours aussi la difficulté de toutes les especes de Sciences ou d'Arts ; mais d'un autre côté de nouvelles facilités naissent pour récompenser ces difficultés ; je m'expliquerai mieux par des exemples. Du tems d'Homere , c'étoit une grande merveille qu'un Homme pût assujettir son discours à des mesures , à des syllabes longues & breves , & faire en même-tems quelque chose de raisonnable. On donnoit donc aux Poëtes des licences infinies , & on se tenoit encore trop heureux d'avoir des Vers. Homere pouvoit parler dans un seul Vers cinq Langues différentes, prendre le Dialecte Dorique quand l'Ionique ne l'accommodoit pas , au défaut de tous les deux , prendre l'Attique , l'Eolique , ou le Commun , c'est-à-dire , parler en même-tems Picard , Gascon , Normand , Breton & François commun. Il pouvoit alonger un mot , s'il étoit trop court , l'accourcir s'il étoit trop long , personne n'y trouvoit à redire. Cette étrange confusion de Langues , cet assemblage bizarre de mots tout défigurés étoit la

Langue des Dieux , du moins il est bien sûr que ce n'étoit pas celle des Hommes. On vint peu à peu à reconnoître le ridicule de ces licences qu'on accordoit aux Poètes. Elles leur furent donc retranchées les unes après les autres , & à l'heure qu'il est les Poètes dépouillés de leurs anciens Privileges sont réduits à parler d'une maniere naturelle. Il sembleroit que le métier seroit fort empiré , & la difficulté de faire des Vers bien plus grande. Non , car nous avons l'esprit enrichi d'une infinité d'idées Poétiques qui nous sont fournies par les Anciens que nous avons devant les yeux , nous sommes guidés par un grand nombre de regles & de réflexions qui ont été faites sur cet Art , & comme tous ces secours manquoient à Homere , il en a été recompensé avec justice par toutes les licences qu'on lui laissoit prendre. Je croi pourtant , à dire le vrai , que sa condition étoit un peu meilleure que la nôtre ; ces sortes de compensations ne sont pas si exactes.

Les Mathematiques , la Physique , sont des Sciences dont le joug s'apésantit toujours sur les Scavans , à la fin il y faudroit renoncer , mais les Methodes

se multiplient en même-tems ; le même esprit qui perfectionne les choses en y ajoutant des nouvelles vûës , perfectionne aussi la maniere de les apprendre en l'abregeant , & fournit de nouveaux moyens d'embrasser la nouvelle étendue qu'il donne aux Sciences. Un Sçavant de ce siècle-ci contient dix fois un Sçavant du siècle d'Auguste , mais il en a eu dix fois plus de commodités pour devenir Sçavant.

Je peindrois volontiers la Nature avec une Balance à la main , comme la Justice , pour marquer qu'elle s'en sert à peser , & à égaler à peu près tout ce qu'elle distribuë aux Hommes , le bonheur , les talens , les avantages & les desavantages des différentes conditions , les facilités & les difficultés qui regardent les choses de l'esprit.

En vertu de ces compensations , nous pouvons esperer qu'on nous admirera avec excès dans les siècles à venir , pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'hui de nous dans le nôtre. On s'étudiera à trouver dans nos Ouvrages des beautés que nous n'avons point prétendu y mettre ; telle faute insoutenable , & dont l'Auteur conviendrait lui-

même aujourd'hui , trouvera des Défenseurs d'un courage invincible , & Dieu sçait avec quel mépris on traitera en comparaison de nous les beaux esprits de ces tems-là , qui pourront bien être des Ameriquains. C'est ainsi que le même préjugé nous abaisse dans un tems , pour nous élever dans un autre , c'est ainsi qu'on en est la victime , & puis la divinité ; jeu assés plaisant à considérer avec des yeux indifférens.

Je puis même pousser la prédiction encore plus loin. Un tems a été que les Latins étoient Modernes , & alors ils se plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grecs qui étoient les Anciens. La différence de tems qui est entre les uns & les autres disparoît à notre égard , à cause du grand éloignement où nous sommes , ils sont tous anciens pour nous , & nous ne faisons pas de difficulté de préférer ordinairement les Latins aux Grecs , parce qu'entre Anciens & Anciens , il n'y a pas de mal que les uns l'emportent sur les autres ; mais entre Anciens & Modernes ce seroit un grand désordre que les Modernes l'emportassent. Il ne faut qu'avoir patience , & par une longue suite de

siècles nous deviendrons les Contemporains des Grecs & des Latins ; alors il est aisé de prévoir qu'on ne fera aucun scrupule de nous préférer hautement à eux sur beaucoup de choses. Les meilleurs Ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, ne tiendront guere devant Cinna, Horace, Ariane, le Misanthrope, & un grand nombre d'autres Tragedies & Comedies du bon tems, car il en faut convenir de bonne foi, il y a quelques années que ce bon tems est passé. Je ne croi pas que Theagene & Chariclée, Clitophon & Leucippe soient jamais comparés à Cyrus, à l'Astrée, à Zaïde, à la Princesse de Cleves. Il y a même des especes nouvelles comme les Lettres Galantes, les Contes, les Opera, dont chacune nous a fourni un Auteur excellent, auquel l'Antiquité n'a rien à opposer, & qu'apparemment la posterité ne surpassera pas. N'y eût-il que les Chançons, espece qui pourra bien périr, & à laquelle on ne fait pas grande attention, nous en avons une prodigieuse quantité, toutes pleines de feu & d'esprit, & je maintiens que si Anacreon les avoit scûës, il les auroit plus chantées que la

plûpart des siennes. Nous voyons par un grand nombre d'Ouvrages de Poësie que la versification peut avoir aujourd'hui autant de noblesse , mais en même-tems plus de justesse & d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me suis proposé d'éviter les détails , & je n'étalerai pas davantage nos richesses , mais je suis persuadé que nous sommes comme les grands Seigneurs , qui ne prennent pas toujours la peine de tenir des Registres exacts de leurs biens , & qui en ignorent une partie.

Si les grands Hommes de ce siècle avoient des sentimens charitables pour la posterité , ils l'avertiroient de ne les admirer point trop , & d'aspirer toujours du moins à les égaler. Rien n'arrête tant le progrès des choses , rien ne borne tant les esprits , que l'admiration excessive des Anciens. Parce qu'on s'étoit dévoué à l'autorité d'Aristote , & qu'on ne cherchoit la verité que dans ses Ecrits Enigmatiques , & jamais dans la Nature , non seulement la Philosophie n'avançoit en aucune façon , mais elle étoit tombée dans une abîme de galimatias & d'idées inintelligibles , d'où l'on a eu toutes les peines du monde à

la retirer. Aristote n'a jamais fait un vrai Philosophe , mais il en a beaucoup étouffé qui le fussent devenus , s'il eût été permis. Et le mal est , qu'une fantaisie de cette espece une fois établie parmi les Hommes , en voilà pour long-tems , on sera des siècles entiers à en revenir , même après qu'on en aura reconnu le ridicule. Si l'on alloit s'entêter un jour de Descartes , & le mettre à la place d'Aristote , ce seroit à peu près le même inconvénient.

Cependant il faut tout dire ; il n'est pas bien sûr que la posterité nous conte pour un mérite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entre elle & nous , comme nous les contons aujourd'hui aux Grecs & aux Latins. Il y a toutes les apparences du monde que la raison se perfectionnera , & que l'on se désabusera généralement du préjugé grossier de l'Antiquité. Peut-être ne durera-t'il pas encore long-tems , peut-être à l'heure qu'il est admirons nous les Anciens en pure perte , & sans devoir jamais être admirés en cette qualité-là. Cela seroit un peu fâcheux.

Si après tout ce que je viens de dire , on ne me pardonne pas d'avoir osé atta-

200 *Digression sur les Anciens, &c.*

quer des Anciens dans le Discours sur l'Eglogue , il faut que ce soit un crime qui ne puisse être pardonné. Je n'en dirai donc pas davantage. J'ajouterai seulement que si j'ai choqué les siècles passés par la Critique des Eglogues des Anciens , je crains fort de ne plaire guere au siècle présent par les miennes. Outre beaucoup de défauts qu'elles ont , elles représentent toujours un amour tendre, délicat , appliqué , fidele jusqu'à en être superstitieux , & selon tout ce que j'entens dire , le siècle est bien mal choisi pour y peindre un amour si parfait.



THE TIS
ET PELEÉ,
T R A G E D I E

Représentée pour la premiere fois

PAR L'ACADEMIE ROYALE
DE MUSIQUE

l'An 1689.

PERSONNAGES
DU PROLOGUE.

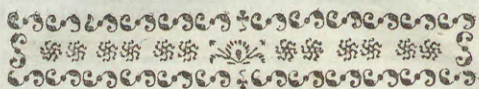
LA NUIT.

LA VICTOIRE.

Suite de la Victoire.

LE SOLEIL.





PROLOGUE.

Le Théâtre représente une Nuit.

SCENE I.

LA NUIT dans son Char.

Achevons notre cours paisible ;
 Achevons de verser nos tranquilles Pavots ;
 Mortels , dans votre sort pénible
 Le plus grand bien est le repos.
 Goûtés ce calme heureux que le destin vous laisse ;
 Le jour ne reviendra qu'avec trop de vitesse ,
 Et mille soins divers
 S'empareront de l'Univers.

On entend un bruit de Guerre.

Quel bruit interrompt le silence
 De la Terre & des Cieux ?
 D'où vient que dans ces lieux
 La Victoire s'avance ?

SCENE II.

LA NUIT, LA VICTOIRE,
& sa suite.

CHOEUR.

Allons, allons, ne tardons pas,
Un jeune HÉROS nous appelle;
Allons le couronner dans l'horreur des combats,
La Victoire à jamais lui veut être fidelle,
Elle suivra toujours ses pas.

On commence à voir un peu de clarté.

LA VICTOIRE.

O Nuit! précipités votre sombre carrière,
Déjà du Dieu du jour un foible éclat nous luit;
Cedés à la lumière,
Fuyés, fuyés, obscure Nuit.

LA NUIT.

Il n'est pas tems encor que le Soleil me chasse,
O Ciel! par quelle nouveauté
Vient-il si-tôt prendre ma place,
Et faire briller sa clarté?

La clarté augmente peu à peu.

PROLOGUE. 205

C H O E U R.

○ Nuit ! précipités votre sombre carrière,
Voyés quel est déjà cet éclat qui nous luit,
Cedés à la lumière,
Fuyés, fuyés, obscure Nuit.

L A N U I T.

Il faut céder, je ne puis m'en défendre,
Un trop grand éclat m'y réduit.
Quel prodige doit-on attendre
Dans le jour qui me suit ?

L A V I C T O I R E.

Le tems vous presse trop, vous ne pouvés l'ap-
prendre.

C H O E U R.

Fuyés, fuyés, obscure Nuit.

La Nuit se retire.



SCENE III.

LA VICTOIRE & sa Suite.

*On voit le Palais du Soleil qui com-
mence à s'ouvrir.*

LA VICTOIRE.

DU Palais du Soleil la barriere éclatante
S'ouvre de moment en moment.

Marquons au Dieu du Jour qui remplit notre at-
tente,

Combien à nos regards ce spectacle est char-
mant.

*Pendant que le Palais du Soleil acheve de
s'ouvrir , la Suite de la Victoire en
marque sa joye par des Danses.*



SCENE IV.

LE SOLEIL, LES HEURES,
LA VICTOIRE & sa Suite.

LE SOLEIL.

Victoire, tu le vois, j'accomplis ma promesse,

A suivre tes desirs tu vois que je m'empresse,
L'ordre de l'Univers, & d'éternelles loix

N'ont point de pouvoir qui m'arrête.

Je vais partir plutôt que je ne dois,

Pour éclairer la première conquête

Du Fils du plus puissant des Rois.

LA VICTOIRE.

Je ne puis te marquer trop de reconnoissance,

Soleil, quand tu répons à mon impatience,

Un grand Roi m'a prescrit de voler en des lieux

Où son auguste Fils, d'un courage intrepide,

Expose des jours précieux,

Ma course n'est jamais plus prompte & plus rapide,

208 PROLOGUE.

Que quand je suis les Loix d'un Roi si glorieux.

LE SOLEIL.

Pendant quelques momens encore
Laissons briller l'Aurore ,
Et j'entre en ma carrière avec la même ardeur
Qui possède ton cœur.
Quel destin aujourd'hui commence !
Quelle brillante gloire aujourd'hui prend naissance !
Que de fameux exploits l'un à l'autre enchaînés
S'offrent dans l'avenir à mes yeux étonnés !
A ce vainqueur nouveau mille Ennemis se rendent ,
Mille superbes Murs tombent sous son effort.
Que vois-je ? quel illustre sort !
Il satisfait à tout ce que demandent
Et l'Exemple qu'il suit, & le Sang dont il sort.

*Danses de la Suite de la Victoire
& des Heures.*

C H O E U R.

Préparons , préparons nos Palmes immortelles
Pour tant d'exploits guerriers ;
Pour des conquêtes si belles

Pré-

PROLOGUE. 209

Préparons tous nos Lauriers.

LE SOLEIL *dans son Char.*

Je commence mon cours , va , pars ainsi que
moi ,

Victoire , accordons - nous à servir un grand
Roi.

*Le Soleil part ; & la Victoire
s'envole.*



A C T E U R S
DE LA TRAGÉDIE.

JUPITER.

NEPTUNE.

MERCURE.

PELÉE, *Roi de Thessalie.*

THETIS, *Déesse de la Mer.*

DORIS, *Nymphe de la Mer.*

CYDIPPE, *Nymphe de la Mer.*

LES TROIS SYRENES.

UN TRITON.

LES MINISTRES DU DESTIN.

LES TROIS EUMENIDES.



THE TIS
ET PELÉE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente le Palais
de Thetis.*

SCÈNE PREMIÈRE.

PELÉE.

QUE mon destin est déplorable !
En vain à mes soupirs Thetis est favorable ,
Hélas ! Neptune en est charmé.

S ij

212 THETIS ET PELE'E ;

La crainte que nous cause un Dieu si redoutable
Tient toujours dans nos cœurs ce beau feu renfermé.

Quelles sont tes rigueurs , Amour impitoyable !
Il est encor des maux pour un Amant aimé.

S C E N E II.

PELÉE, DORIS, CYDIPPE.

D O R I S.

QUoi ? je vous trouve seul ? Thetis attend
Neptune ;

Lorsqu'il vient à ses yeux faire briller sa Cour ,
Il semble que d'un si beau jour

L'éclat vous importune.

La retraite ne plaît qu'à des cœurs pleins d'amour.

P E L E' E.

Moi , Nymphé , j'aimerois ? non , mon cœur est
paisible ,

Non , mon cœur n'est point enflammé.

D O R I S.

On dit d'un air moins animé

Que l'on est insensible.

P E L E' E.

Par le seul mot d'amour vous m'avez alarmé.

TRAGÉDIE.

213

D O R I S.

C'est en vain qu'un Amant tâche de se contraindre ,

En vain il cache son ardeur ,

Les efforts qu'il se fait pour feindre

Trahissent malgré lui le secret de son cœur.

J'ignore quel Objet dans votre ame a fait naître

Des feux qui n'osent éclater ;

Mais vous aimés , j'ai sçu le reconnoître ,

Ne cherchés point à m'en faire douter.

P E L E' E.

J'aimerois , si l'amour sincere

Pouvoit s'assurer d'être heureux ;

Mais souvent les plus beaux feux

Trouvent un objet severe ;

Souvent on préfere

L'Amant le moins amoureux.

Neptune aime Thetis , c'est à moi qu'il confie

Ses secrets sentimens ;

Mais ses tourmens

Me font voir sans envie

Le destin des Amans.

D O R I S.

De quoi peut vous servir une feinte éternelle ?

Roi des Thessaliens , fameux par vos exploits ,

214 THETIS ET PÉLÉE ,

Vous aimés , vous ferés fidele ;
D'où vient que vous n'osés découvrir votre choix ?

Avec une gloire éclatante
Vous flaterés la vanité
D'une fiere Beauté ;
Avec une flamme constante
Vous pourrés d'une indifférente
Vaincre la cruauté.
Avec une gloire éclatante ,
Avec une flamme constante ,
On est aisément écouté.

P É L É E .

Vous tâchés vainement d'animer mon courage ,
Quand je serois Amant, croirois-je vos discours ?

La crainte est toujours
Le cruel partage
Des tendres amours.

D O R I S .

L'espoir est toujours
Le charmant partage
Des tendres amours.

P É L É E & D O R I S .

La crainte }
L'espoir } est toujours

Le charmant }
Le cruel } partage

Des tendres amours !

SCÈNE III.

THETIS, DORIS, PELE'E,
CYDIPPE, Nymphes de la
Suite de Thetis.

DORIS.

Déesse, avec plaisir nous allons voir la Fête.
Que le Dieu des Eaux vous apprête.

THETIS.

J'espère qu'en ce jour votre amitié pour moi
Vous fera partager l'honneur que je reçois.

*On voit venir de loin les Syrenes ,
& on entend leur Musique.*

Mais nous voyons déjà les Syrenes paroître ,
Nous entendons leurs doux concerts ;
Préparons-nous à voir bientôt le Maître
Des vastes Mers.



SCENE IV.

THETIS, DORIS, PELÉE ;
 LES SYRENES , Nymphes de
 la Suite de Thetis , Nereïdes qui ac-
 compagnent les Syrenes.

LES SYRENES.

N Os chants harmonieux forcent tout à se
 rendre ,

Nous disposons des cœurs à notre gré ;
 Dès que nos voix se font entendre ,
 Notre triomphe est assuré.

Danses des Nereïdes.

LES SYRENES à Thetis.

Prenés d'aimables chaînes ,
 Que nos Chançons ne soient pas vaines
 Pour la premiere fois ;
 Est-il des rigueurs inhumaines
 Pour un fidele amour annoncé par nos voix ?

SCENE

SCÈNE V.

NEPTUNE, THETIS, PELÉE,
TRITONS & FLEUVES
de la Suite de Neptune, DORIS,
SYRENES, NEREIDES.

CHOEUR de Tritons & de Fleuves.

Empressons-nous à plaire au Dieu des Ondes,
Il adore Thetis, adorons ses beaux yeux,
Les Amours descendront dans nos Grottes profondes,

Ils regnent jusque dans ces lieux.

NEPTUNE à *Thetis*.

Voyés, belle Déesse,

Voyés toute ma Cour vous marquer son transport,

Je vous soumets par ma tendresse
Tout ce qui m'est soumis par les ordres du Sort.
Jupiter m'enleva le plus noble partage;
Mais l'Empire des Mers où je donne la loi,
Sur l'Empire des Cieux doit avoir l'avantage,

Quand vous regnerés avec moi.

THETIS.

Je doute que du Sort la suprême puissance

Tome IV.

T

218 THETIS ET PELE'E ,

M'ait destinée à cet honneur ;
Mais je reçois vos soins avec reconnoissance ,
C'est le seul sentiment qui dépend de mon cœur.

N E P T U N E .

Je me flate que ma constance
Doit m'attirer une autre récompense ;
Aimés , aimés à votre tour ,
C'est l'amour seul qui peut payer l'amour.

Danses de Divinités de la Mer.

C H O E U R de toutes les Divinités.
Tout reconnoît l'Amour , tout se plaît dans ses
chaînes ,

Tout cede à ses loix souveraines ;
Mais il n'est rien dans l'Univers
Qui lui soit plus soumis que l'Empire des Mers.

U N T R I T O N .

C'est dans nos flots que Venus prit naissance ,
Nous fûmes les premiers sous son obéissance ,
La Mere d'Amour fit sur nous
L'essai de ses traits les plus doux.

NEPTUNE *aux Divinités de la Mer.*

Je suis content de votre zele ,
Il ne sçauroit mieux éclater.

à Thetis.

Je vous quitte , aimable Immortelle ,
Songés à la grandeur où vous pouvez monter ;
Mais songés encor plus à mon amour fidele.

Neptune sort avec les Divinités de la Mer.

SCÈNE VI.

THÉTIS, PÉLÉE.

PÉLÉE.

JE viens de soutenir le spectacle fatal
Des hommages pompeux que vous rend mon Ri-
val ;

Pour me payer d'une peine si dure ,
Vos plus tendres regards ne me font-ils pas dûs ?
Parlés , ou que du moins un soupir me rassure
Contre les soins que l'on vous a rendus.

THÉTIS.

Perdés une crainte importune ,
Je viens d'apprendre encor que mes foibles at-
traits
Vous donnent un Rival plus puissant que Nep-
tune ,
Et mon cœur est à vous plus qu'il n'y fut jamais.

PÉLÉE.

Ah ! Jupiter est ce Rival terrible !

THÉTIS.

C'est lui qui va m'offrir des soupirs superflus.

PÉLÉE.

Quoi ! Jupiter pour vous est devenu sensible !

T ij

220 THETIS ET PELE'E ,

Ma peine étoit trop foible, & rien n'y manque plus.

Daignés me pardonner ma crainte & mes allarmes ,

Si j'en croiois les troubles que je sens.

Je me plaindrois de l'excès de vos charmes ,

Lorsqu'ils me font des Rivaux si puissans.

T H E T I S.

Vous remportés des victoires nouvelles ,

Quand je fais des Amans nouveaux ;

Si mes conquêtes sont trop belles ,

Vos triomphes en sont plus beaux.

P E L E' E.

Je ne suis qu'un Mortel, c'est en vain que j'espere ;

Ces Dieux empressés à vous plaire

Me font sentir trop vivement

Que je suis un temeraire

D'oser être votre Amant.

T H E T I S.

Dans l'empire d'Amour on tient le rang suprême ;

Dès que l'on sçait charmer ;

Un Mortel qui se fait aimer ,

Est égal à Jupiter même.

Dans l'empire d'Amour on tient le rang suprême ,

Dès que l'on sçait charmer.

P E L E' E.

Lorsque j'obtiens de vous un si doux sacrifice ,

TRAGEDIE. 221

O Ciel ! dans quels malheurs il faut que je languisse !

J'espérois que l'Hymen finiroit mon tourment ,
Mais tout s'oppose à cet espoir charmant ;
Plus vous m'aimés , plus je sens le supplice
D'être aimé vainement.

T H E T I S & P E L E ' E .

Faut-il que tout s'unisse
Contre de si beaux feux ?
Hélas ! quelle injustice !

Les plus tendres amours sont les plus malheureux.

T H E T I S .

Redoublons , s'il se peut , notre ardeur mutuelle ,
Par notre amour tâchons à surmonter
La fortune cruelle.

T H E T I S & P E L E ' E .

Aimons , c'est le seul bien qu'on ne peut nous ôter.





A C T E I I.

*Le Théâtre représente un Rivage
de la Mer.*

S C E N E I.

DORIS, CIDIPPE.

CIDIPPE.

Vous suivés un penchant trop flatteur & trop
doux ,

Je doute que Pelée ait de l'amour pour vous.

Son feu , s'il vous aimoit , craindroit moins de
paroître ,

Ses soins seroient plus empressés ;

Il vous tient des discours douteux , embarrassés ;

L'Amour par ses regards ne se fait point connoître ;

On l'apperçoit bien mieux

Dans votre bouche & dans vos yeux.

TRAGÉDIE. 223

D O R I S.

Non , j'aime trop pour m'y pouvoir méprendre.

Des soins toujours craintifs , un timide embarras,
Sont les effets de l'Amour le plus tendre ;

C'est en soupirant tout bas
Qu'il se fait le mieux entendre.

C I D I P P E.

On croit facilement qu'on inspire les feux
Que l'on ressent soi-même ,
On se flate si-tôt qu'on aime ,
Et tout paroît amour à des yeux amoureux.

D O R I S.

Pelée aime en secret , tout marque sa tendresse ,
A quel Objet ses vœux pourroient-ils être offerts ?
Il voit souvent Thetis , mais le soin qui le presse
Est de servir le Dieu des Mers ,
Il n'est pas son Rival auprès d'une Déesse.

Tout semble déclarer
Que c'est moi qu'il adore ;
Mais j'en croi mieux encore
Mon cœur qui m'en ose assurer.

C I D I P P E.

Ne serai-je point trop sincère ,
Si je vous avertis
D'un secret qui doit vous déplaire ?

T iij

224 THETIS ET PELEE ;

J'ai vû dans un lieu solitaire

Pelée entretenir Thetis.

Le hazard seul n'eût pû les y conduire ,

Sans entendre leurs voix, je scûs allés m'instruire

De leurs mutuelles amours ;

Par leurs regards j'entendis leurs discours.

D O R I S.

Il aimeroit Thetis ? Ciel ! cet affreux supplice

Seroit-il réservé pour ma secrète ardeur ?

Mais je la voi , pour lire dans son cœur

Je veux employer l'artifice.

S C E N E I I.

THETIS , DORIS , CIDIPPE.

D O R I S.

Desse , venés-vous sur ce bord écarté
Rêver aux conquêtes brillantes

Que fait votre beauté ?

T H E T I S.

Ce qui peut les rendre charmantes

N'est que la seule vanité.

Les Dieux ont peu d'amour , on ne doit point at-
tendre

TRAGEDIE. 219

Que leur cœur tout entier s'en laisse posséder ,
Ces Amans sont aisés à prendre ,
Et difficiles à garder.

D O R I S & C I D I P P E.

Un tendre amour doit avoir l'avantage
Sur un rang éclatant ,
Le plus glorieux hommage
Est celui d'un cœur constant.

D O R I S.

Quelquefois un Mortel me jure
Qu'il est touché du pouvoir de mes yeux ;
Si j'en étois bien sûre ,
Je le préférerois aux Dieux.

T H E T I S.

Et quel est cet Amant ? l'amitié vous engage
A me laisser entrer dans un secret si doux.

D O R I S.

Pelée a pris des soins . . . Vous changés de visage ?
Pourquoi vous troublés-vous ?

T H E T I S.

J'ignorois qu'il fût dans vos chaînes ,
Avec bien du mystère il a conduit ses feux.

D O R I S.

L'Amour discret cache ses peines ,
Et l'Objet même de ses vœux.

Nais je voi Mercure descendre ,
Je croi que sans témoins vous le voulés entendre.

SCENE III.

THETIS, MERCURE.

MERCURE.

Jupiter attiré par vos divins appas
Va paroître ici-bas.

Quand Neptunie vous rend les armes ,
Ce triomphe pour vous est trop peu glorieux ;
L'Amour devoit à tant de charmes
La conquête d'un Dieu maître des autres Dieux.

THETIS.

Je sçai que Jupiter tient tout sous son Empire ,
Que les Dieux reverent ses loix ;
Mercure , on n'a rien à me dire
Sur le respect que je lui dois.



SCÈNE IV.

THÉTIS.

Tristes honneurs , gloire cruelle ;
 Ah ! que vous me gênés !
 Tristes honneurs , gloire cruelle ,
 Pourquoi m'êtes-vous destinés ?

Mon Amant n'est qu'un infidèle !
 Dieux ! quel trouble saisit tous mes sens étonnés !
 Le perfide trahit une flamme si belle !
 Hélas ! mes jours infortunés
 Vont couler dans l'horreur d'une peine éternelle.
 Tristes honneurs , gloire cruelle ,
 Pourquoi m'êtes-vous destinés ?

Vous qu'en ces lieux l'Amour appelle ;
 Retournés dans le Ciel que vous abandonnés ,
 Laissez-moi m'occuper de ma douleur mortelle ;
 A de trop justes pleurs mes yeux sont condamnés.
 Tristes honneurs , gloire cruelle ,
 Pourquoi m'êtes-vous destinés ?



SCENE V.

THETIS, PELE'E.

PELE'E.

ENfin je vous revois , quel bonheur pour ma flamme !

Que ces momens me semblent doux !

THETIS.

Allés chercher Doris , elle a touché votre ame ,
Je sçai que votre cœur se partage entre nous.

PELE'E.

O Ciel ! que vous entens-je dire ?

Quoi ? lorsqu'à votre Hymen vous souffrés que
j'aspire ...

THETIS.

Non , Ingrat , non , Perfide , il n'y faut plus pen-
ser.

Mon Hymen t'eût comblé de gloire ,

Mais il te plaît d'y renoncer

Par une trahison si noire.

Non , Ingrat , non , Perfide , il n'y faut plus pen-
ser.

PELE'E.

Ah ! quels noms pleins d'horreur me faites - vous
entendre ?

TRAGÉDIE. 229

Quel traitement , grands Dieux ! & l'amour le
plus tendre

Peut-il se l'être attiré ?

T H E T I S.

Ton crime est trop assuré ,

Tu ne sçaurois t'en défendre.

En vain des plus grands Dieux j'avois touché le
cœur ,

Je te sacrifiois leur majesté suprême ,

Et j'eusse encor voulu que Jupiter lui-même

Eût eu plus de grandeur.

Tu me fais cependant la plus cruelle injure ;

Tu brules pour d'autres appas ;

Quel destin est le mien ? hélas !

C'est le sort d'une ardeur trop fidelle & trop pure

De trouver toujours des ingrats.

P E L E' E.

Le croyés-vous , belle Déesse ?

Quoi ? vous m'aimés , & de votre tendresse

J'ignorerois le prix ?

Quoi ? vous m'aimés , & j'aimerois Doris ?

Le croyés-vous , belle Déesse ?

Ah ! pour vous détromper d'un soupçon qui me
blesse ,

J'irai , même à vos yeux , l'accabler de mépris.

T H E T I S.

Ne croi point m'éblouir par une fausse adresse.

230 THETIS ET PELE'E,

*On voit des Eclairs , & on entend
le Tonnerre.*

Mais je puis me vanger , ces Eclairs que je voi ;
Ce Tonnerre qui gronde ,
M'annoncent le Maître du Monde,
Je sçaurai me forcer à recevoir sa foi ,
Mon cœur s'est engagé sur l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi ,
Et je veux l'en punir en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi.

P E L E' E.

Et moi , je vais le voir ce Rival redoutable ,
Pour attirer sur moi sa haine impitoyable
Mon amour va se découvrir ,
Je vous parois coupable ,
Je ne cherche plus qu'à mourir.

T H E T I S.

Ah ! que dis-tu ? fuis sa présence ,
Quitte des lieux pleins de danger.

P E L E' E.

Si je vous ai pû faire une mortelle offense ;
C'est au Tonnerre à vous vanger.

T H E T I S.

Eloigne-toi , le bruit redouble ,
Je ne puis plus te voir ici sans trouble.

P E L E' E.

A me chasser vos efforts seront vains ,

TRAGÉDIE. 231

Si je ne voi finir votre injustice extrême.

T H E T I S.

Va, fui ; te montrer que je crains ,

C'est te dire ahlés que je t'aime.

Jupiter descend du Ciel.

S C E N E V I.

J U P I T E R , T H E T I S.

J U P I T E R.

DEesse, dans ces lieux mon amour me conduit
Avec tout l'éclat qui me suit ;
Pour d'autres Beautés moins charmantes
J'ai souvent emprunté des formes différentes ,
Mais il faut que mes soins soient plus dignes de
vous ,

Il faut qu'à vos attraits mon hommage réponde ,
Et c'est comme Maître du Monde
Que je veux être à vos genoux.

T H E T I S.

Permettés que mon cœur prenne peu d'assurance
Sur des soins trop flatteurs que je n'attendois pas ,
Je sçai quels sont mes appas ,
Et quelle est votre constance.

232 THETIS ET PELE'E,

J U P I T E R.

Il est vrai que jusqu'à ce jour
 J'ai pris pour cent Beautés un inconstant amour;
 Mais votre gloire en deviendra plus belle,
 Lorsqu'à vos charmes seuls mes vœux seront of-
 ferts,
 Et vous triompherez de tant d'Objets divers
 En me rendant fidele.

Rien n'est plus doux que d'arrêter
 Un cœur volage,
 C'est un avantage
 Dont vous devés vous flater,

T H E T I S.

Rien n'est capable d'arrêter
 Un cœur volage,
 C'est un avantage
 Dont on ne peut se flater.
 E N S E M B L E.

Rien n'est { plus doux que } d'arrêter
 { capable }

Un cœur volage,
 C'est un avantage
 Dont { vous devés vous } flater,
 { on ne peut se }

J U P I T E R.

Vous refusés de croire
 Que mon cœur pour jamais soit sous votre pou-
 voir, Vous

Vous ignorés encor quel est votre victoire ,
Et bien vous allés le sçavoir.

Changés-vous , Lieux rustiques ,
En Jardins magnifiques ,
Et vous , Peuples divers ,
Venés en un instant , & traversés les airs.

SCENE VII.

*Le Théâtre change , & représente des
Jardins ; dans le même tems on voit
paroître quatre Troupes des quatre
Peuples les plus différens & les plus
éloignés les uns des autres qui fus-
sent connus du tems des Fables. La
premiere est de Grecs , la seconde de
Perses , la troisième d'Ethiopiens ,
& la quatriéme de Scithes.*

JUPITER, THETIS, MERCURE,
Troupes des quatre Peuples.

JUPITER.

Vous qui de tous les lieux que le Soleil éclaire
Par mes ordres puissans accourés à la fois ,
Tome IV. V

234 THETIS ET PELE'E ,

Peuples , qui sous diverses loix
N'avés rien de commun que l'ardeur de me plaire,
Soyés attentifs à ma voix.

Vos vœux ne seront point désormais legitimes ,
Je ne recevrai point d'encens ni de victimes ,
Si le nom de Thetis n'est joint avec le mien ;
Sans cet aimable nom je n'écoute plus rien.

Thetis a sçû charmer le Maître du Tonnerre ;
Et le plus grand des Immortels ;
Il faut que sur toute la Terre
Elle partage ses Autels.

C H O E U R.

Thetis a sçû charmer le Maître du Tonnerre ;
Et le plus grand des Immortels ;
Il faut que sur toute la Terre
Elle partage ses Autels.

*Les Grecs & les Perses rendent leurs homma-
ges à Thetis par des Danses.*

CHOEUR des Grecs & des Perses.

Aimés , Déesse ,
Tout vous en presse ,
Rendés heureux
Jupiter amoureux.

Un Dieu puissant reçoit nos vœux sans cesse ;
Et de ce Dieu vous recevés les vœux.

Aimés, Déesse,
Tout vous en presse,
Rendés heureux
Jupiter amoureux.

De vos desirs si la Gloire est maîtresse,
La gloire même approuvera vos feux.

Aimés, Déesse,
Tout vous en presse,
Rendés heureux
Jupiter amoureux.

Danſes des Ethiopiens & des Scithes.

C H O E U R des quatre Peuples.

Que toutes nos voix ſe confondent
Pour chanter de Thetis les triomphans appas.
Que tout les celebre ici-bas,
Que les Cieux même nous répondent,
Le Souverain des Dieux veut à tout l'Univers
Vanter la gloire de ſes fers.

On entend une Tempête qui ſ'élève.

C H O E U R des Peuples.

Quel bruit ſoudain nous épouvante !
Quelle tempête ! quelle horreur !

V ij

236 THETIS ET PELE'E ;

Les Vents sont déchaînés , & l'Onde menaçante
Répond aux Vents avec fureur.

Neptune paroît sur la Mer.

S C E N E I I I.

JUPITER, NEPTUNE, MERCURE,
PEUPLES.

Neptune paroît sur la Mer.

N E P T U N E.

DE quels chants odieux retentit ce rivage ?
Jupiter sçait-il bien que c'est moi qu'il ou-
trage ?

A-t'il quitté les Cieux pour braver mon courroux ,
En m'enlevant l'Objet de mes vœux les plus doux ?

J U P I T E R.

Oùï , j'adore Thetis , & n'en fais point mystere ,
Vous , si vous m'en croiés , Neptune , épargnez-
vous

Les impuissans transports d'une vaine colere.

Jupiter sort suivi des Peuples.

SCÈNE IX.

NEPTUNE, MERCURE.

*Neptune sort de la Mer, & la Tempête
continüe.*

NEPTUNE.

ME croit-il donc soumis à ses commande-
mens ?

Quoi ! me croit-il sous son obéissance ?
Ah ! dans le juste éclat de mes ressentimens
Mon bras se servira de toute sa puissance ,
Je confondrai les Elemens ,
J'exciterai mes flots, & par leur violence
Je causerai partout d'affreux débordemens ;
Et sur la Terre entière exerçant ma vengeance ,
J'ébranlerai ses fondemens.

MERCURE.

S'il faut que Jupiter s'obstine
Dans l'amour dont il est blessé,
Je voi d'une affreuse ruine
L'Univers menacé.

Songés à prévenir les maux que j'apprehende,

238 THETIS ET PELEE ;

L'intérêt commun le demande.

N E P T U N E.

Ne croiés point m'intimider ,

Non , non , que Jupiter se rende ;

J'ai prevenu ses feux , c'est à lui de ceder.

M E R C U R E.

Une puissance plus grande

Entre vous peut décider ;

Consultés le Destin , le Destin vous commande ;

Son Arrêt doit vous accorder.

La fin de vos débats ne peut être plus prompte ;

Vous sçaurés qui des deux doit obtenir Thetis.

N E P T U N E.

J'y consens , au Destin nous nous rendons sans
honte ,

Il nous tient tous assujettis.





ACTE III.

*Le Théâtre représente le Temple
du Destin.*

SCÈNE I.

LES MINISTRES DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?
Tout fléchit sous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance,

O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?

UN DES MINISTRES.

Malgré nous tu nous entraînes
Où tu veux,
C'est toi qui nous amenes
Tous les événemens heureux ou malheureux.
Tu les as liés entr'eux

240 THETIS ET PELE'E ,

Avec d'invisibles chaînes ;
Par des moyens secrets
Ton pouvoir les prepare ,
Et chaque instant déclare
Quelqu'un de tes Arrêts.

C H O E U R.

O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?
Tout fléchit sous ta loi ,

Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance :

O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?

UN DES MINISTRES.

C'est en vain qu'un Mortel pleure , gemit , soupire
Un Dieu voudroit en vain t'opposer sa fierté ,
Rien ne change les loix qu'il te plaît de prescrire ,
Ton inflexible dureté
Fait la grandeur de ton Empire ,
Ton inflexible dureté
En fait la Majesté.



SCENE

SCÈNE II.

LES MINISTRES DU DESTIN,
PELÉE.

PELÉE.

Ministres du Destin, je viens pour vous ap-
prendre

Que dans ces lieux Neptune va se rendre ,
Neptune vient vous consulter ,

Quel spectacle plus doux peut jamais vous flater ?

CHŒUR.

O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?

Tout fléchit sous ta loi ,

Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.

O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?

UN DES MINISTRES.

Les Dieux ont partagé le Monde ,
Et leur pouvoir est différent ;

Mais ton vaste Empire comprend
Les Cieux , l'Enfer , la Terre & l'Onde.
Les Dieux ont partagé le Monde ,

Mais tu réunis tout sous un pouvoir plus grand.

242 THETIS ET PELE'E ,

P E L E' E.

Daignés aussi sur mes peines secrètes
Des Arrêts du Destin être les Interpretes.

C H O E U R.

Nous ne répondons point aux Mortels curieux ,
L'Oracle du Destin n'est que pour les grands
Dieux.

Les Ministres sortent.

S C E N E I I I.

P E L E' E.

Ciel ! en voyant ce Temple redoutable ,
De quel frémissement je me sens agité !

C'est ici qu'il est arrêté

Si je dois être heureux ou misérable ;

Cet Ordre , quel qu'il soit , doit être exécuté ;

Mais l'avenir impenetrable

Le cache encor dans son obscurité ,

Quel doute insupportable !

Qu'un Amant en est tourmenté !

Inflexible Destin , dans tes Loix éternelles

N'as-tu suivi qu'un aveugle hazard ?

Helas ! n'as-tu point eu d'égard

Pour les Amans fideles ?

Non , non , je tâche en vain à flater mes ennuis ,
 Par l'état où tu me réduis ,
 Je reconnois déjà l'effet de tes caprices ;
 Et n'exerces-tu pas toujours
 Tes plus cruelles injustices
 Sur les plus fidelles amours ?

SCÈNE IV.

PELÉE, DORIS.

DORIS.

Où je me trompe , ou c'est votre tendresse
 Qui dans ces lieux vous amène avec nous.
 A l'Arrêt du Destin votre cœur s'intéresse ;
 Mais je crains qu'il ne donne une aimable Déesse
 A quelque Dieu plutôt qu'à vous.

PELÉE.

Je ne crains , ni n'espère.
 L'avenir qui m'est préparé
 Sçaura toujours me plaire ,
 Et le Destin peut faire
 Ses Arrêts à son gré.

DORIS.

Je connois votre flamme ,
 C'est en vain que vous déguisez.

244 THETIS ET PELE'E,

P E L E' E.

Plus vous voulés penetrer dans mon ame ,
Plus vous vous abusés.

Il sort.

S C E N E V.

D O R I S.

JE ne le voi que trop , mes feux sont méprisés.

J'ai crû que l'on m'aimoit , j'ai pris des espéran-
ces

Sur de trop foibles apparences ;

Ciel ! quelle honte pour mon cœur

D'être tombé dans une erreur si vaine !

Et quelle peine

De renoncer à cette douce erreur !

Mais que sert ma plainte impuissante ?

Il faut punir & se vanger.

Que par ses maux l'Ingrat ressent

Dans quels maux il m'a sçu plonger ;

Il faut punir & se vanger.

Tout ce que la fureur présente ,

Est permis pour se soulager ;

Il faut punir & se vanger.

SCÈNE VI.

NEPTUNE, DORIS,
Suite de Neptune.

NEPTUNE.

QU'on ne me suive plus, allés, que l'on
m'attende,
Je veux que sans témoins cet Oracle se rende.

SCÈNE VII.

NEPTUNE.

CEdés pour quelque tems, importune Gran-
deur,
Cedés au tendre amour qui regne dans mon cœur.
Moi que les vastes Mers reconnoissent pour Maî-
tre,

Je viens en tremblant reconnoître

Un plus grand pouvoir dans ces lieux ;
L'Amour qui m'y réduit sçait abaisser les Dieux,
Sa force contre nous affecte de paroître.

X iij

246 THETIS ET PELE'E ,

Cedés pour quelque tems , importune Grandeur ,
Cedés au tendre amour qui regne dans mon cœur.

SCENE VIII.

NEPTUNE , MINISTRES
DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

Dieu de la Mer , quel sujet vous amene ?
NEPTUNE.

Mon amour pour Thetis cause toute ma peine ,
Jupiter vient troubler mes feux ,
Prononcés qui de nous verra remplir ses vœux.

UN DES MINISTRES.

Destin , un grand Dieu te demande
Quel succès tu veux qu'il attende ;
Dans tes secrets il cherche à penetrer ,
Daigneras-tu les déclarer ?

*Le Ministre est saisi tout à coup d'une espece
d'entousiasme , & il continuë.*

Qu'un respect plein d'épouvante
Fasse tout trembler ,

L'Avenir va se révéler.
Que tout l'Univers ressente
Un respect plein d'épouvante ,
Le Destin est prêt à parler.

C H O E U R.

Qu'un respect plein d'épouvante
Fasse tout trembler ,
L'Avenir va se révéler.
Que tout l'Univers ressente
Un respect plein d'épouvante ,
Le Destin est prêt à parler.

On entend une voix qui sort du fond du Temple.

O R A C L E.

Ecoutez , Dieu de l'Onde ,
Tout ce que le Destin permet qu'on vous réponde.
L'Epoux de la belle Thetis
Doit être un jour moins grand , moins puissant
que son Fils ;
Tout le reste est caché dans une nuit profonde.

N E P T U N E.

Ah ! quel Oracle je reçois !
Quel Arrêt menaçant ! quelle funeste loi !





A C T E I V.

*Le Théâtre représente un lieu désert
au bord de la Mer.*

S C E N E I.

J U P I T E R , D O R I S .

J U P I T E R .

DAns quel étonnement votre discours me
jette !

Thetis pourroit bruler d'une flamme secrète !
Neptune à Jupiter est-il donc préféré ?

D O R I S .

Non , un simple Mortel , Pelée est adoré.

Je viens de voir encor ces deux Amans ensemble ,
Ils se cherchent partout , & se trouvent toujours.

J U P I T E R .

Quoi ! lorsque sous mes Loix il n'est rien qui ne
tremble ,

Un Mortel oseroit traverfer mes amours ?

D O R I S.

Thetis vient en ces lieux , & vous pouvés vous-même

Vous éclaircir dans cet instant.

S C E N E I I.

J U P I T E R , T H E T I S.

J U P I T E R.

Déesse , expliqués - vous sur le sort qui m'attend.

Jupiter ne veut point que la grandeur suprême
Lui fasse auprès de vous un mérite éclatant ,
Il ne veut s'en servir qu'à prouver qu'il vous aime ,
En vous la soumettant.

T H E T I S.

Neptune ainsi que vous prétend à ma tendresse ,
Il est le Dieu des Mers , j'en suis une Déesse ,
Je dois redouter son couroux ,
Il ne m'est pas permis de choisir entre vous.

J U P I T E R.

Tant d'égards , tant de prévoyance
Sont des effets d'indifférence ,

250 THETIS ET PELE'E,

Ces timides menagemens
Ne sont pas faits pour les Amans.

THETIS.

Vous scavés quelle est ma fortune,
Le Destin m'a soumise au Maître de la Mer.

JUPITER.

Si vous aimiés Jupiter,
Vous craindriés moins Neptune.

Mais que me veut Protée ? il le faut écouter.

SCENE III.

JUPITER, THETIS, PROTE'E.

PROTE'E à Jupiter.

NEptune m'a chargé de venir vous apprendre

Qu'à l'hymen de Thetis il cesse de prétendre,
Qu'il n'a plus le dessein de vous la disputer.

JUPITER.

Quel bonheur imprevû vient ici me surprendre ?
Ah ! ma reconnoissance aura soin d'éclater,
Dis-lui qu'il en doit tout attendre.

SCÈNE IV.

JUPITER, THETIS.

JUPITER.

Rien n'est donc plus contraire au succès de
mes vœux,

Vous m'opposés un obstacle qui cesse.

Mais que vois-je, Thetis ? quelle sombre tristesse

Dans le moment que tout cède à mes feux ?

Pour m'assurer de tout ce trouble doit suffire

Un fidele rapport.

THETIS.

Quoi ? qu'a-t'on pû vous dire ?

JUPITER.

Que Pelée en secret . . .

THETIS.

Non , ne le croyés pas,

Non , si son cœur soupire ,

C'est pour d'autres appas ,

Non , ne le croyés pas.

JUPITER.

Je voi que vous êtes coupable ,

Vous vous justifiés d'un air trop empressé.

Votre cœur s'est donc abaissé

252 THETIS ET PELE'E ,

Aux vœux d'un Mortel méprisable ?
Lorsque je soupirois pour vous ,
Je rendois seulement son triomphe plus doux ,
Sous une trompeuse apparence
Vous imposés à cet amour fatal
Qui tenoit Jupiter sous votre obéissance.
Non , je n'aurai pas trop de toute ma puissance ,
Pour punir à mon gré mon odieux Rival.

T H E T I S.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Est-ce là cet amour si soumis & si tendre ?

J U P I T E R.

Par de cruels mépris vous osés m'irriter ,
Et vous avés recours à mon amour extrême ,
Quand ma fureur est prête d'éclater ?
Tremblés, c'est cet amour lui-même
Que vous avés à redouter.



SCÈNE V.

THÉTIS.

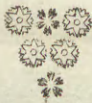
Quelle horreur m'environne, & quel effroi
me glace !

Quels abîmes de maux s'ouvrent devant mes
yeux !

Helas ! c'est mon Amant que Jupiter menace,
Quels traits peut nous lancer le souverain des
Dieux !

Ah ! je le voi déjà, je le voi qui prepare
Ses plus terribles coups.

Trop funestes Appas, pourquoi m'attirés-vous
Sous le doux nom d'amour cette haine barbare,
Et cet implacable courroux !



SCENE VI.

THETIS, PELE'E.

THETIS.

AH ! Pelée , apprenés tous les malheurs en-
semble ,
Jupiter sçait enfin nos secretes amours.
Vous dirai-je encor plus ? Ciel ! je fremis , je trem-
ble ,
Jupiter menace vos jours.

Quoi ! de votre peril la funeste nouvelle
Ne vous inspire pas d'effroi ?
PELE'E.

Jupiter en fureur ne peut rien contre moi ,
Vous êtes Immortelle.

THETIS.

Si vous ne craignés pas pour vous ,
Craignés du moins pour une Amante ,
Peut-on vous porter des coups
Que mon ame ne ressente ?

PELE'E.

Que votre tendresse est charmante ,
Et que mon trépas sera doux !

TRAGEDIE. 255

L'Ennemi qui nous tourmente
Lui-même en fera jaloux.

T H E T I S.

Craignés du moins pour une Amante ,
Si vous ne craignés pas pour vous.

Quel seroit mon destin ? vous cesseriez de vivre ,
Et moi , je ne pourrois recourir au trépas ;
Si je pouvois vous suivre ,
Je ne me plaindrois pas.

T H E T I S & P E L E ' E.

Helas ! de quelles flammes
Nous perdons les douceurs !

Quel amour enchantoit nos ames !

Quel amour unissoit nos cœurs !

Helas ! de quelles flammes
Nous perdons les douceurs ?

T H E T I S.

Mais quels bruits pleins d'horreur troublent mes
sens timides ?

Tous les Vents rassemblés frémissent dans les airs.

P E L E ' E.

Je voi sortir des Enfers
Les cruelles Eumenides.

T H E T I S.

Ah ! c'en est fait , je vous perds.



SCENE VII.

THETIS, PELÉE, LES TROIS
EUMENIDES, LES VENTS.

*Les Vents arrivent en faisant des especes de
tourbillons autour de Pelée, avec des
actions menaçantes.*

UNE EUMENIDE.

P Elée, il faut aller sur ce Rocher funeste,
Où dans un tourment éternel
Gémit le fameux Criminel
Qui déroba le feu céleste.

Partés, Vents, & l'emportés
Dans ces lieux si redoutés.

Les Vents vont pour enlever Pelée.

THETIS.

Accablés-moi plutôt des plus affreuses peines,
Arrêtés, Cruels, arrêtés.

LES EUMENIDES.

Décesse, vos larmes sont vaines,

Vos

TRAGÉDIE. 257

Vos cris ne sont point écoutés ;
Les Loix de Jupiter sont des Loix souveraines ,
Il faut suivre ses volontés.

Les Vents vont encore pour enlever Pelée.

T H E T I S.

Arrêtés, Cruels , arrêtés.

P E L E' E à *Thetis*.

Laiſſés-moi d'un Rival devenir la victime ,
Puiſqu'un tendre amour eſt un crime ,
Quels rigoureux tourmens n'ai-je pas mérités ?

U N E E U M E N I D E.

Vents , ne différez plus , obéiſſés , partés.

Les Vents enlèvent Pelée.



SCENE VIII.

THETIS.

THETIS.

QUoi ! toute la Nature
A ce spectacle affreux ne fremit-elle pas ?
Soleil , retourne sur tes pas ,
Plonge-nous pour jamais dans une nuit obscure ,
Dieu immortels , unissés-vous
Contre un Tiran qui nous opprime tous.





ACTE V.

*La Décoration est la même que dans
l'Acte précédent.*

SCÈNE I.

JUPITER, MERCURE.

MERCURE.

N'En doutés point, Neptune à sa flamme re-
nonce,
Sur l'Oracle qu'ici je vous ai rapporté,
J'ai voulu du Destin apprendre la réponse,
Par mes avis il l'avoit consulté.

JUPITER.

Quel Oracle cruel ! que je suis agité !

J'ai puni mon Rival, Thetis ambitieuse
Auroit pû l'oublier après quelques soupirs ;
Mais d'un Fils trop puissant la naissance odieuse

Y ij

260 THETIS ET PELE'E ,

Seroit l'effet de mes desirs.

Mon trouble est extrême ,
Vous m'entraînés tour à tour ,
Trop charmant Amour ,
Doux attraits du rang suprême.
Helas ! faut-il que dans mon cœur ,
Dans le cœur de Jupiter même ,
L'Amour balance la Grandeur ?

M E R C U R E .

Le cœur de Jupiter n'est fait que pour la gloire ;
L'Amour n'y peut long-tems disputer la victoire.

J U P I T E R .

Non , il ne la dispute plus ,
C'en est fait , ses nœuds sont rompus.

Pour monter sur ce Trône où le Ciel me revere ,
J'en fis tomber mon Pere ,
Un Fils ambitieux le vangeroit sur moi ,
Je connois les desirs qu'un si beau Rang inspire ,
Mon propre exemple doit suffire
Pour me remplir d'effroi.

Mais quel souvenir me retrace
Des charmes trop doux & trop chers ?
Ma Grandeur disparoît , tout son éclat s'efface ;
Faudra-t'il succomber & rentrer dans mes fers ?

S C E N E I I.

JUPITER, MERCURE, THÉTIS.

THÉTIS.

DU Souverain des Dieux j'implore la clemence,
 Rendés-vous aux tourmens affreux
 Dont j'éprouve la violence,
 S'ils étoient moins cruels, j'aurois moins d'espérance

De toucher un cœur genereux ;
 Plus vous aimés , plus ma constance
 Doit fléchir un cœur amoureux.
 Rendés-vous aux tourmens affreux
 Dont j'éprouve la violence ;
 Epargnés seulement les jours d'un Malheureux ;
 J'accepte pour supplice une éternelle absence ,
 N'est-il pas assés rigoureux ?
 Rendés-vous aux tourmens affreux
 Dont j'éprouve la violence.



SCENE III.

JUPITER, MERCURE, THETIS,
DORIS.

DORIS à Jupiter.

UN juste repentir m'agite & me tourmente ,
J'ai troublé deux Amans dans leur flamme inno-
cente ,
J'ai poussé votre bras , & j'ai conduit vos traits ;
Que ne puis-je du moins par ma douleur pressante
Réparer les maux que j'ai faits ?

THETIS & MERCURE.

Que votre haine cesse ,
Laislés-vous émouvoir.

MERCURE.

La gloire vous en presse.

THETIS.

L'Amour même , l'Amour vous en fait un devoir.

JUPITER.

Vents , partés , & que la Déesse
Revoie en ce moment l'Objet de sa tendresse.

Doris sort.

Ah ! quel genereux retour !

Quel bonheur pour mon amour !

SCÈNE IV.

JUPITER, MERCURE, THÉTIS,
PELÉE ramené par les Vents.

THÉTIS à *Pelée*.

Pelée, à mes soupirs Jupiter a fait grace,
De son plus fier courroux sa bonté prend la
place.

PELÉE à *Jupiter*.

Maître de l'Univers, quels Autels, quels Encens,
Acquitteront jamais nos cœurs reconnoissans ?

JUPITER.

Votre amour est content ; un doux succès le flatte,
Mais il faut que ma gloire en ce beau jour éclate,
Je veux que votre Hymen se celebre à mes yeux,

Je veux que ce lieu s'embellisse,

Et qu'une Fête y réunisse

Les Dieux les plus puissans de la Terre & des
Cieux.

Le Théâtre change, & représente l'appar-

264 THETIS ET PELE'E ,

*reil du Festin des Nôces de Thetis & de Pe-
lée. Les Dieux Célestes sont placés de tous
côtés sur des Nuages , & les Dieux Terres-
tres sont en bas.*

S C E N E V.

JUPITER , THETIS , PELE'E ,
Troupe de Dieux Célestes , Troupe
de Dieux Terrestres.

J U P I T E R.

Ecoutés-moi , Troupe Immortelle ,
Quand l'Amour à Thetis me fit rendre des soins ,
Une flamme si belle
Eut tous les Mortels pour témoins.
Mais j'ai sacrifié mon amour à ma gloire ,
Je cede à mon Rival ce que j'aime le mieux ,
Je veux avoir tous les Dieux
Pour témoins de ma Victoire.

DIEUX DU CIEL.

Celebrons tous par des Concerts charmans
Du Souverain des Dieux le triomphe suprême.

DIEUX DE LA TERRE.

Celebrons le bonheur extrême

De

TRAGEDIE. 265

De deux parfaits Amans.

DIEUX DU CIEL.

Quels honneurs Jupiter ne doit-il pas attendre ?

DIEUX DE LA TERRE.

Que ces heureux Amans sont charmés en ce jour !

DIEUX DU CIEL.

Qu'il est beau de vaincre l'Amour !

DIEUX DE LA TERRE.

Qu'il est doux de s'y rendre !

DIEUX DU CIEL & DE LA TERRE.

Celebrons tous par des Concerts charmans
Du Souverain des Dieux le triomphe suprême,
Celebrons le bonheur extrême

De deux parfaits Amans.

F L O R E.

Tous vos vœux sont satisfaits,

Amans, ne changés jamais.

Une flamme contente

N'en doit pas être moins ardente,

L'Amour ne vous rend pas heureux

Pour vous rendre moins amoureux.

Que toujours les Zephirs & Flore

Vous trouvent à leur retour,

Plus charmés encore

D'un mutuel amour.

P O M O N E.

Quittés le reste de la Terre,

Volés, Amours, dans ces beaux lieux,

266 THETIS ET PELE'E ,

Vos traits y sont victorieux
Et du Trident & du Tonnerre.
Quittés le reste de la Terre,
Volés, Amours, dans ces beaux lieux.

CHOEUR DE TOUS LES DIEUX.

Vivés heureux , tendres Amans ,
Vivés , vivés heureux , oubliés vos tourmens.
Un beau nœud vous unit , jouissés de ses charmes.
Vous les avés payés par toutes vos allarmes.
Du sort des plus grands Dieux ne soies point ja-
loux ,
Ils ont peu de plaisirs , s'ils n'aiment comme vous.



E N E¹ E
ET LAVINIE,
T R A G E D I E
EN MUSIQUE,

Représentée

PAR L'ACADEMIE ROYALE
DE MUSIQUE

l'An 1690.

A C T E U R S
DU PROLOGUE.

LA FELICITE'.

LES BERGERS DE THESSALIE.

ENCELADE, *Chef des Titans.*

LES TITANS.





PROLOGUE.

*Le Théâtre représente un Vallon qui
s'étend entre Ossa, Pelion, & quel-
ques autres des principales Monta-
gnes de la Thessalie.*

SCENE I.

LA FELICITE' *qui descend du Ciel,*
BERGERS DE THESSALIE.

CHOEUR de Bergers , *assis sur des Rochers
& des Gazon.*

DESCENDE'S , descendés , Divinité char-
mante ,

Faites chés les Humains briller tous vos appas.

Déjà tout enchante ,

Tout rit ici-bas.

Descendés , descendés , Divinité charmante,

Z iij

270 PROLOGUE.

Faites chés les Humains briller tous vos appas.

LA FELICITE' *descendue du Ciel.*

Rendés graces, Mortels, au Maître du Tonnerre,

Le Ciel est le séjour qui me fut destiné,

Le sort même avoit ordonné

Que je fusse toujours inconnuë à la Terre ;

Cependant Jupiter par des ordres plus doux

Veut que je me partage entre les Dieux & vous.

Que tous vos cœurs d'intelligence

Celebrent ses dons à jamais,

Jupiter veut que ses bienfaits

Egalent sa puissance.

C H O E U R.

Que tous nos cœurs d'intelligence

Celebrent ses dons à jamais,

Jupiter veut que ses bienfaits

Egalent sa puissance.

Une éternelle Paix,

Une heureuse abondance

Vont désormais

Comblent notre espérance.

Jupiter veut que ses bienfaits

Egalent sa puissance.

Danses des Bergers.

LA FELICITE'.

Amours, si les soupçons, les craintes inquietes,

PROLOGUE 271

Doivent troubler tous les lieux où vous êtes,
Fuyés, fuyés, je ne vous permets pas

D'entrer dans ces heureux climats.

Mais s'il se peut que les Ris & les Graces,
Que les Plaisirs marchent seuls sur vos traces,

Venés, Amours, tendres Amours, venés
Embellir ces lieux fortunés.

aux Bergers.

Aimés, aimés, sans répandre de larmes,
L'Amour n'aura pour vous que de douces langues,

Quand il est sans allarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs.
Il n'a pas besoin de rigueurs
Pour redoubler ses charmes.

C H O E U R.

Aimons, aimons, sans répandre de larmes,
L'Amour n'aura pour nous que de douces langues,

Quand il est sans allarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs.
Il n'a pas besoin de rigueurs
Pour redoubler ses charmes.

L A F E L I C I T É.

Quand vos Hautbois, quand vos Mufettes

Font de votre bonheur retentir ces retraites,

Z iiij

272 PROLOGUE.

Jusque dans vos amours

Mêlés toujours

L'auguste nom du Dieu qui vous fait de beaux
jours.

CHOEUR.

Quand nos Hautbois , quand nos Mu-
settes

Font de notre bonheur retentir ces retraites ,

Jusque dans nos amours

Mêlons toujours

L'auguste nom du Dieu qui nous fait de beaux
jours.

SCENE I.

LA FELICITE' , BERGERS
de Theffalie, Troupe de Titans.

CHOEUR des Titans.

Troublons , troublons les odieux hommages

Que Jupiter reçoit des Peuples insensés ,

Il doit à leur erreur ses plus grands avantages ;

Troublons, troublons les odieux hommages,

Troublons les vœux qui lui sont adressés.

CHOEUR des Bergers.

Quelle rage vous inspire,

PROLOGUE. 273

Titans , que prétendés-vous !

C H O E U R des Titans.

Nous allons renverser l'Empire

Que vous reverés tous.

L A F E L I C I T E'.

O Ciel ! se peut-il qu'on menace

Un pouvoir qui jamais ne peut être détruit ?

Je reconnois à cette aveugle audace

Encelade qui vous séduit.

Dans un abîme affreux c'est lui qui vous entraî-
ne.

Temeraires , vous courés

A votre perte certaine ,

Malheureux , vous perirés.

C H O E U R des Bergers.

Ah ! fuyons loin de ces rebelles ,

Loin de ces lieux précipitons nos pas ,

Craignons de voir les attentats

De leurs mains criminelles.



SCENE III.

ENCELADE, TITANS.

ENCELADE.

IL faut exécuter des projets éclatans ,
 Allons , combattons , il est tems ,
 Attaquons Jupiter au milieu de sa gloire ,
 Il n'est que cette victoire
 Qui soit digne des Titans.

C'est à notre valeur à nous faire une route
 Vers ce Trône élevé que l'Univers redoute ,

Entassons , entassons

Ces Rochers & ces Monts.

CHOEUR des Titans.

Entassons , entassons

Ces Rochers & ces Monts.

Soutenons ces masses pesantes ,

Avançons , ne succombons pas ,

Ranimons de nos bras

Les forces languissantes.

Entassons , entassons

Ces Rochers & ces Monts.

ENCELADE.

Achevons le peu qui nous reste ,

PROLOGUE. 275

Nous voyons de plus près la demeure céleste,
Bientôt nous allons y toucher,
Jupiter est vaincu, puisqu'on peut l'approcher.

On entend le Tonnerre.

C H O E U R.

Quel bruit ! quels éclats de Tonnerre !

E N C E L A D E.

Quoi ? fiers Titans, vous vous laissés troubler ?

Si par ce vain murmure on impose à la Terre,
Ce n'est pas à vous à trembler.

C H O E U R.

De ce bruit redoublé quelle est la violence !

Arrête, Dieu puissant, nous cedons à tes coups.

La foudre, ô Ciel ! de toutes parts s'élance,

Nos Monts se renversent sur nous.

Nous perissons. O fatale vengeance !

O trop redoutable couroux !



ACTEURS
DE LA TRAGÉDIE.

JUNON.

JENUS.

LATINUS, *Roi d'une partie de l'Italie, fils de
Faunus, petit-fils de Picus & de Circé.*

AMATA, *femme de Latinus.*

LAVINIE, *filie de Latinus & d'Amata.*

ENE'E, *Prince Troyen, fils de Venus.*

TURNUS, *Roi des Rutules, Peuple d'Italie,
fils d'une sœur d'Amata.*

ILIONE'E, *Confident d'Enée.*

CAMILLE, *Confidente de Lavinie.*

L'OMBRE DE DIDON.

Peuples Latins.

Soldats Rutules.

Soldats Troyens.

Prêtres de Janus.

FAUNES ET DRIADES.

*Troupe d'Hommes & de Femmes qui celebrent la
Fête de Bacchus.*

DEUX CYCLOPES.

LES GRACES ET LES PLAISIRS.



¹
E N É E
ET LAVINIE,
T R A G E D I E.

~~~~~  
A C T E P R E M I E R.

*Le Théâtre représente le Temple de Janus dont les portes sont ouvertes à cause que l'on est en tems de Guerre, & qu'il n'y a encore qu'une Trêve entre Enée & Turnus. On voit dans le fond du Temple la Statue de Janus, aux pieds de laquelle sont enchaînées la Discorde, la Haine, la Fureur & la Guerre.*

---

S C E N E P R E M I E R E.

E N É E, I L I O N É E.

I L I O N É E.

**E** N F I N voici le jour qui donne à la Princesse  
Ou vous, ou Turnus pour Époux,  
Le Roi va choisir entre vous,



278 ENE'E ET LAVINIE,

Chassés cette sombre tristesse ,

Vous pouvés vous livrer à l'espoir le plus doux.

E N E' E.

Non , ne me flatte point d'une esperance vaine.

Les Troyens ne sont plus , Ilion est détruit ,

Etranger en tous lieux , Chef d'un Peuple qui fuit,

Les plus grands Dieux m'accablent de leur haine ,

Et je pourrois ici voir la fin de ma peine !

De mes tendres soupirs je recevrois le fruit

Malgré l'heureux Turnus appuyé par la Reine !

Non , ne me flatte point d'une esperance vaine ,

Non , je connois trop bien le sort qui me poursuit.

I L I O N E' E.

Vous êtes sûr du moins que ces rives heureuses

Termineront enfin tant de courses douteuses ,

Mille Oracles en sont garands ,

Quand vous ne seriez pas l'Epoux de Lavinie ,

Un autre Hymen dans l'Ausonie

Fixeroit les Troyens errans.

E N E' E.

Si je n'obtenois pas ce que mon cœur adore ,

Si d'un Objet charmant il falloit m'arracher ,

Ah ! seroit-il encore

Des biens qui pussent me toucher ?

I L I O N E' E.

Aimés , aimés sans esclavage ,

Un grand courage

# TRAGÉDIE. 279

Quoiqu'il soit amoureux ,  
Se rend le maître de ses vœux.

ENE'E & ILIONE'E.

Peut-on aimer }  
Aimés , aimés } sans esclavage ,

Un grand courage  
Dès qu'il est }  
Quoiqu'il soit } amoureux ,

N'est plus }  
Se rend } le maître de ses vœux.

ILIONE'E.

Vous brûlés d'une ardeur nouvelle ,  
Pouvés-vous répondre d'un cœur

Qui ne fut pas toujours fidele ?

Il n'est que la premiere ardeur

Que l'on puisse croire éternelle.

ENE'E.

Je prenois pour un tendre amour  
Quelques feux languissans qui naissoient dans  
mon ame ;

Mais le nouveau feu qui m'enflamme  
M'apprend que je n'ai point aimé jusqu'à ce jour,



SCENE II.

ENÉE, LAVINIE, ILIONÉE,  
CAMILLE.

E N E' E.

**D** Aignés vous arrêter , Princesse trop char-  
mante ,  
Tournés les yeux sur moi , j'attens ici mon sort ,  
J'attens dans un moment ou la vie ou la mort.  
Quel moment , juste Ciel ! mon cœur s'en épou-  
vante ,  
Après mille perils qui n'ont pû le troubler ,  
C'est aujourd'hui qu'il commence à trem-  
bler.

L A V I N I E.

Il est vrai que ce jour mérite  
Tout le trouble qui vous agite ;  
Vous allés sçavoir si les Dieux  
Vous accordent enfin un azile en ces lieux.  
Si d'un destin trop cruel & trop rude  
Vous avés fléchi le couroux.

E N E' E.

Je vais sçavoir si je dois être à vous ,  
C'est toute mon inquietude.

Le



Le Ciel promet qu'en ces Climats  
Je verrai ma course finie,  
Mais il ne m'assure pas  
De l'Hymen de Lavinie,  
Et tout le reste est pour moi sans appas.

Souffrés que mon amour extrême  
Cherche mon destin dans vos yeux,  
Ils me l'apprendront mieux  
Que les Oracles même  
Que j'ai reçûs des Dieux.

L A V I N I E.

Mes yeux n'ont rien à vous apprendre,  
C'est au Roi de choisir entre Turnus & vous.

E N E' E.

Si j'obtenois un regard tendre,  
Que le présage en seroit doux!

Le choix que les Dieux vont faire  
Se reglera sur vos vœux,  
Tous les Dieux doivent se plaire  
A rendre vos jours heureux.

Parlés, nommés l'Amant que votre cœur préfère.

L A V I N I E.

Non, il seroit trop dangereux

*Tome IV.*

A a

282 ENE'E ET LAVINIE ,

De prevenir le choix d'un pere.

E N E' E.

O Venus , ô mere d'Amour !

Croirai-je encor que je vous dois le jour ?

Tous les cœurs des Humains sont sous votre puissance ,

Mes plus ardens soupirs vous demandent un cœur

Où vous avés vous-même attaché mon bonheur ;

Cependant je n'en puis vaincre l'indifférence.

Par mes tourmens , par ma langueur

J'implore en vain votre assistance.

O Venus , ô mere d'Amour !

Croirai-je encor que je vous dois le jour ?

*On entend un bruit d'Instrumens qui annoncent  
le Roi.*

L A V I N I E.

J'entens que le Roi vient , l'heure fatale arrive.

E N E' E.

Vous ne rassurés point mon ame trop craintive ?

L A V I N I E.

Prince , si dans ce jour le choix m'étoit permis ,

Vous pourriés reconnoître

Que Venus a toujours favorisé son fils.

E N E' E.

Ah ! Ciel ! se pourroit-il...

L A V I N I E.

Je voi le Roi paroître,

SCÈNE III.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE,  
ENE'E, TURNUS, ILIONE'E,  
CAMILLE, Prêtres de Janus, Sol-  
dats Troyens, Soldats Rutules, Peup-  
les Latins.

LE ROI.

**V**ous qui dans les combats fûtes si redoutés,  
Nobles Rivaux qui consentés  
A terminer une Guerre cruelle,  
Je vais dans ce grand jour prononcer entre vous,  
De Lavinie enfin je vais nommer l'époux;  
Puisse mon choix produire une paix éternelle.

O Janus, c'est à toi de nous rendre la paix.  
Retiens captives désormais  
La Guerre, la Fureur, la Discorde & la Haine,  
Retiens-les à tes pieds sous une même chaîne.

CHOEUR.

O Janus, c'est à toi de nous rendre la paix.  
LE GRAND PRESTRE DE JANUS.  
Avant que de regner dans les Cieux pour jamais,  
Aa ij



284 ENE'E ET LAVINIE,

Tu soumis ces Climats à ta loi souveraine,  
Tu te fis un Empire à force de bienfaits,  
Dans un profond repos tu commandois sans peine  
A des cœurs satisfaits ;

Ramene un tems si doux , ramene  
De ce siècle innocent les tranquilles attraits.

C H O E U R.

O Janus , c'est à toi de nous rendre la paix.

*Danſes des Peuples qui demandent à Janus  
le retour de l'Age d'Or, dont on a jouï pendant  
qu'il a regné en Italie.*

C H O E U R.

Jours heureux, jours pleins de charmes,  
Recommencés votre cours.

Vous qui couliés ſans allarmes ,  
Revenés, aimables jours.

L E R O I.

Ministres de Janus, vous que de ſes Miſteres  
Il a rendus dépoſitaires ,  
Pour marque de la Paix fermés l'auguſte lieu  
Habité par le Dieu.

*Les Prêtres ferment les portes avec cérémonie.*

LE GRAND PRESTRE.

Que l'on garde un profond ſilence ,

# TRAGÉDIE. 285

Le Roi va déclarer son choix ,  
Si les Dieux aux Humains refusent leur présence ,  
Ils daignent leur parler par la bouche des Rois.

*Dans ce moment les portes du Temple se  
brisent d'elles-mêmes avec un grand bruit , tout  
le Temple paroît en feu , les quatre Figures  
enchaînées aux pieds de Janus s'envolent.*

C H O E U R.

Quel bruit affreux se fait entendre !  
Quel spectacle est offert à nos yeux étonnés ?  
Charmante Paix que nous osions attendre ,  
Est-ce ainsi que vous revenés !

*Junon descend du Ciel.*

---

## S C E N E I V.

JUNON, LE ROI, LA REINE,  
LAVINIE, ENE'E, TURNUS, &c.

J U N O N dans son Char.

**P**ourquoi ces vains apprêts d'une paix qui  
m'offense ?

Pourquoi ces vœux que vous m'offrés ?

## 286 ENE'E ET LAVINIE,

Courés, Roi des Latins, & vous, Turnus, courés

Où vous appelle ma vangeance ;

Chassés, chassés tous deux des bords Ausoniens

Les perfides Troyens.

Que d'un Peuple odieux ce méprisable reste

Erre encor sur toutes les Mers ,

Qu'il devienne à tout l'Univers

Un exemple effrayant de la haine céleste ,

Et qu'un sort toujours plus funeste

Lui fasse regretter mille tourmens soufferts.

---

### SCENE V.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE ,  
ENE'E, TURNUS, &c.

LE ROI.

**Q**U'ai-je entendu ? quel excès de colere !  
Les Dieux connoissent-ils ces transports furieux ?  
Ne songeons plus au choix que j'allois faire ,  
Sortons, quittons ces lieux.

E N E' E.

Craignés moins de Junon la fureur ordinaire ,  
J'ai d'autres Dieux pour moi qui partagent les  
Cieux.



TRAGEDIE. 287

LE ROI.

Sortons , ne songeons plus au choix que j'allois  
faire ,

Nous devons ce respect à la Reine des Dieux.

---

SCENE VI.

LA REINE , TURNUS.

ENSEMBLE.

**T** Riomphons , triomphons , tout nous est fa-  
vorable ,

Accablons les Troyens , ne les épargnons plus ,

Par une vangeance implacable

Réparons les momens que nous avons perdus.





## A C T E I I.

*Le Théâtre représente un Bois consacré à Faunus pere du Roi. On voit un petit Temple rustique au milieu duquel est la Statue du Dieu.*

## S C E N E I.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

**T**OI qui souvent nous marques ta présence  
 Dans ce Bois qui t'est consacré,  
 Faunus, toi dont mon pere a reçu la naissance,  
 Per mets à mes soupirs de troubler le silence  
 De ce séjour si reveré.

Le Destin contre moi s'est enfin déclaré,

Du

# TRAGÉDIE. 289

Du malheur qui m'attend j'ai l'entière assurance,  
Reçois la triste confidence

Des secrètes douleurs d'un cœur desespéré.  
Permetts à mes soupirs de troubler le silence  
De ce séjour si révééré.

CAMILLE.

Pourquoi dans ce lieu solitaire  
Venés-vous de vos pleurs entretenir le cours ?

Si Junon poursuit toujours  
Le Heros qui sçait vous plaire ,  
La Déesse des Amours  
N'est pas un foible secours.

LAVINIE.

Ah ! que peut-il attendre  
Du secours de Venus ?

Elle a causé les feux qui vinrent me surprendre ,  
Je l'aime, je le plains, & ne puis rien de plus.

Ah ! que peut-il attendre  
Du secours de Venus ?

Lorsque du haut des Cieux Junon vient de descen-  
dre

Pour armer contre lui mon Pere avec Turnus,  
L'objet d'une flamme si tendre

N'a pour lui que ces pleurs que tu me vois répan-  
dre ,

Et qui lui sont même inconnus.

Ah ! que peut-il attendre  
Du secours de Venus ?

Tome IV.

B b



## 290 ENE'E ET LAVINIE,

CAMILLE.

En vain Junon impitoiable  
D'une Guerre nouvelle a donné le signal,  
Le Roi paroît plus favorable  
A ce Heros qu'à son Rival.

LAVINIE.

Et puis-je douter que la Reine  
Dans un parti cruel à la fin ne l'entraîne ?

Non, je ne verrai plus l'objet de mon amour.

Mes yeux vont être chaque jour  
Les malheureux témoins d'une injuste vengeance,  
Turnus me vantera sa barbare valeur,  
Et peut-être obtiendra ma main pour récompense  
D'avoir scû me percer le cœur.



SCENE II.

LE ROI, LAVINIE,  
CAMILLE.

LE ROI.

**M**A Fille, je ne puis renoncer qu'avec peine  
A l'espoir de la paix dont j'osois me flater,  
Peut-être que le Ciel n'approuve point la haine  
Que Junon a fait éclater.

Dans le doute où je suis j'ai recours à mon Pere,  
Son Oracle souvent me conduit & m'éclaire,  
Et je viens pour le consulter.

Habitant redoutable  
De ces Antres & de ces Bois,  
Toi pour qui l'avenir n'a rien d'impenetrable,  
Toi qu'oblige le sang à m'être favorable,  
Tu peux seul dissiper le trouble où tu me vois,  
Daigne faire entendre ta voix.



SCENE III.

LE ROI , LAVINIE ,  
CAMILLE, FAUNES  
ET DRIADES.

CHOEUR de Faunes & de Driades.

Quittons nos demeures sauvages ,  
Sortons de nos Antres secrets ,  
Ecoutons , écoutons le Dieu de ces Forêts.  
De l'obscur avenir il perce les nuages ,  
Ecoutons , écoutons le Dieu de ces Forêts.

L'ORACLE DE FAUNUS.

Les Amours vont bientôt ramener parmi vous  
La Paix qu'ils en avoient bannie ,  
Le Ciel suivra les vœux de Lavinie  
Sur le choix d'un Epoux.

LE ROI.

Ma Fille , tu le vois , nos frayeurs étoient vaines  
La fureur de Junon n'a qu'un foible pouvoir.

LAVINIE.

Eussions-nous osé dans nos peines  
Nous flater d'un si doux espoir ?



*Danses des Faunes & des Driades , qui mar-  
quent leur joye d'un Oracle si heureux.*

## DEUX DRIADES &amp; UN FAUNE.

L'Amour prend pour une offense  
Le desespoir des Amans.  
Peut-il manquer de puissance  
Pour payer tous leurs tourmens ?

Un Amant qui persevere  
Trouve enfin un heureux jour.  
Son bonheur est necessaire  
Pour la gloire de l'Amour.

## C H O E U R.

Aimons , tout est fait pour aimer ,  
Tout doit se laisser enflammer ,  
Rendons-nous à des loix souveraines.  
Toujours l'Amour est le plus fort ,  
Tous les cœurs ont un même sort .  
Ils sont tous destinés à ses chaînes.

Contre l'Amour & ses appas  
On rend d'inutiles combats ,  
Il vaut mieux s'épargner mille peines.  
Toujours l'Amour est le plus fort ,  
Tous les cœurs ont un même sort ,  
Ils sont tous destinés à ses chaînes.

## 294 ENE'E ET LAVINIE,

LE ROI à *Lavinie*.

Puisqu'aux vœux de ton cœur les Dieux seront  
propices,

Entre tes deux Amans il faut que tu choisisses ,

C'est à toi de régler le sort qui les attend ,

Délibère à loisir sur ce choix important.

---

### SCENE IV.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

**D**'Où me vient un bonheur qui passe mon at-  
tente ?

Du sort qui m'accabloit que devient le couroux ?

Quoi ! je puis par mon choix voir ma flamme con-  
tente ?

Ciel , Oracle, Destin, dont la douceur m'enchan-  
te ,

M'est-il permis de m'assurer sur vous ?

CAMILLE.

La fortune est toujours volage ,

Sa haine n'est pas sans retour.

De longs malheurs sont le présage

Des biens qui viennent à leur tour.

TRAGÉDIE. 295

L A V I N I E.

Je cede aux doux transports où l'Amour me con-  
vie ,

Grands Dieux ! de quel plaisir mon cœur est pe-  
nerré !

Un aimable Heros en secret adoré

Recevra de ma main le bonheur de sa vie ;

Il eût pû le devoir au Roi ,

Mais que j'aime à penser qu'il tiendra tout de  
moi !

L A V I N I E , C A M I L L E.

Qu'il est doux de pouvoir soi-même

Regler le sort de ce qu'on aime !

Qu'il est doux de pouvoir

Regler le sort de ce qu'on aime ,

Et combler son espoir !

L A V I N I E.

Mais quelle est ma frayeur mortelle !

Une obscure vapeur s'élève des Enfers.

Quels fantômes sortis de la nuit éternelle

Osent paroître dans les airs ?

*On entend une Symphonie effrayante.*

L A V I N I E.

Où suis-je ? quel est mon effroi ?

Dieux ! justes Dieux ! quel spectacle terrible !

Dérobons-nous , s'il est possible . . .

B b iij



SCENE V.

LAVINIE, L'OMBRE  
DE DIDON.

L'OMBRE.

**A**rrête , Lavinie , arrête , écoute-moi.

Je fus Didon , je regnai dans Carthage ;  
Un Etranger rebut des flots & de l'orage ,  
De ma prodigue main reçut mille bienfaits.  
L'Amour en sa faveur avoit séduit mon ame ;  
Par une feinte ardeur il augmenta ma flamme ;  
Et m'abandonna pour jamais.

LAVINIE.

Ah ! quelle trahison !

L'OMBRE.

Mon desespoir extrême  
Arma mon bras contre moi-même ,  
Ma mort ne put toucher mon indigne vainqueur.

LAVINIE.

Le perfide ! l'ingrat !

L'OMBRE.

Cet ingrat , ce perfide ,

TRAGÉDIE. 297

C'est ce même Troyen pour qui l'Amour décide.  
Dans le fond de ton cœur.

III V L'Ombre dispaçoit.

---

SCÈNE VI.

LAVINIE.

**Q**uel funeste discours ! quelle image effrayante !

Confuse , interdite , tremblante ,  
Je ne me connois plus , je meurs ,  
Je succombe sous tant d'horreurs.

Une Amante si genereuse  
Voit son amour payé du plus cruel trépas !  
Que ne te dois-je point , ô Reine malheureuse ?  
Qui jamais m'eût fait voir , hélas !  
Le précipice affreux qui s'ouvroit sous mes pas ?



SCENE VII.

E N E'E , L A V I N I E.

E N E'E.

**D**E nos destins nouveaux le Roi vient de  
m'instruire ,

Votre choix désormais est notre unique loi.

Belle Princesse , apprenés-moi

Si dans mon cœur l'Oracle doit produire

Tout le plaisir que j'en reçois.

L A V I N I E.

J'ignore quel bonheur l'Oracle vous annonce ;

Mais des ordres du sort si vous êtes content ,

Turnus doit du moins l'être autant.

E N E'E.

Quel coup mortel ! quelle réponse !

J'avois crû tantôt entrevoir

D'une foible pitié la première apparence ,

Vos regards adoucis , un aimable silence ,

Quelques mots échappés me permettoient l'es-  
poir ;

Me suis-je fait une vaine chimère ?

Par un songe trop doux l'Amour m'a-t'il flaté ?



TRAGÉDIE. 299

J'ai crû facilement vous trouver moins severe,  
Mes tendres soins l'avoient bien merité.

L A V I N I E.

Vous n'avés mérité que mon indifférence,  
Si j'ai paru vous donner jusqu'ici  
De foibles sujets d'esperance,  
Je veux les oublier, oubliés-les aussi.

---

S C E N E V I I I.

E N E' E.

**I**mplacable Junon, est-ce votre colere  
Qui de l'objet que j'aime excite les rigueurs ?  
Avés-vous usurpé l'empire de ma Mere ?  
Disposés-vous des cœurs ?

Je sçai que sans pitié vous pouvés mettre en cen-  
dre  
De superbes Rempars dont vos Grecs sont jaloux,  
Je sçai que sur les Mers votre bras peut s'étendre,  
Que les Vents & les Flots servent votre couroux,  
Mais du moins en aimant je croiois ne dépendre  
Que d'un pouvoir plus doux.

Triomphés, Déesse inhumaine,

300 ENE'E ET LAVINIE,

Je n'avois point encor fléchi sous votre haine ;

Mais vous m'aviés scû réserver

Le seul malheur que je ne puis braver.



A C T E I I I.

*Le Théâtre représente les Jardins  
d'un Palais que Circé a bâti, &  
qu'elle a laissé à Latinus son Pe-  
tit-Fils.*

---

S C E N E I.

LA REINE, TURNUS.

LA REINE.

P U I S Q U E ma Fille encor ne suit pas mon  
attente,

Non, il n'est rien que je ne tente ;

Bacchus est aujourd'hui célébré parmi nous,

Il ne voit les Troyens que d'un œil de couroux.

Tournons contr'eux les fureurs qu'il inspire,

TRAGEDIE. 301

Peut-être aidera-t'il lui-même nos transports.  
Peut-être ferons-nous que le Peuple conspire  
A les chasser tous de ces bords.

La Princesse paroît , je vous laisse avec elle ,  
La Fête de Bacchus m'appelle.

---

SCENE II.

LAVINIE, TURNUS  
CAMILLE.

TURNUS.

**P**rincesse , est-il donc vrai que vos vœux si  
long-tems

Entre Enée & Turnus puissent être flots ?

LAVINIE.

Souffrés avec moins de colère

Que je ne précipite rien ,

Le choix que je dois faire

Regle le sort des Etats de mon Pere ;

Et décide du mien.

TURNUS.

Ne me trompés point , inhumaine ,

Je ne connois que trop quel est votre embarras ,

Non , vous ne délibérés pas ;

302 ENE'E ET LAVINIE,

Ce n'est point votre choix qui vous tient incertaine ,

Vous tremblés seulement à nous le déclarer ,

Et plus vous y sentés de peine ,

Plus je voi quel Amant vous voulés préférer.

L A V I N I E.

Si mon choix étoit fait , quelle raison secrète

M'obligeroit de le cacher ?

T U R N U S.

Ah ! pourriés-vous ne vous pas reprocher

L'injure que vous m'auriés faite ?

Je suis du sang dont vous sortés ,

Je vous aimai dès l'âge le plus tendre ,

Mes vœux sont les premiers qu'on vous ait fait  
entendre ,

Et vos fers sont les seuls que mon cœur ait portés.

Ne redoutés-vous point une honte éternelle

En nommant un Troyen inconnu dans ces lieux ,

Qui peut-être pour d'autres yeux

Brula souvent d'une flamme infidelle ?

Vous vous troublés !

L A V I N I E.

Seigneur ...

T U R N U S.

Ce trouble que je voi

M'apprend ce qu'il faut que j'espere ,

Vous voyés malgré vous tout le prix de ma foi ,



# TRAGÉDIE. 303

Et vous rougissés de colere

Quand la raison vous parle trop pour moi.

L A V I N I E.

Elle parle pour vous , Seigneur , je le confesse ,

Mais elle peut aussi parler pour un Rival.

Par le choix qu'entre vous le juste Ciel me laisse ,

Il vous met dans un rang égal.

T U R N U S.

Ne cherchez point à nous confondre ,

De mon sincere amour vous devés vous répondre ,

Mon sort sans votre Hymen est assés glorieux ,

Je n'aime en vous que l'éclat de vos yeux.

Mais mon Rival après tant de naufrages

Cherche un azile en ces Climats.

Le rang qui vous attend est l'objet des hommages

Qu'il feint de rendre à vos appas.

L A V I N I E.

Des vœux interessés n'ont guere de puissance ,

Si par de feints soupirs on prétend m'imposer ,

Je sçaurai démêler un dessein qui m'offense.

T U R N U S.

Vous sçaurés vous le déguiser.

En vain je répandrois des larmes ,

Votre choix est prêt d'éclater ,

Vous allés me donner les armes

Dont j'ai besoin contre vos charmes ,

Heureux si j'en puis profiter.

SCENE III.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

Quelle superbe plainte a-t'il osé me faire ?  
Quel est ce fier emportement ?

CAMILLE.

Quand vous blâmés Turnus , j'entens facilement  
Ce que vous cherchez à me taire ,  
Vous me vantés un Rival plus charmant.  
Il faut nommer Turnus , c'est un choix necessai-  
re ;

En vain l'Amour en ordonne autrement.

LAVINIE.

Permets encor que mon cœur délibere ,  
Permets du moins que ce choix se differe ,  
Eteindre son amour , immoler son Amant ,  
Est-ce l'ouvrage d'un moment ?

CAMILLE.

Vous avés entendu la Reine de Carthage ,  
Et contre cet ingrat vous manqués de courage ?

LAVINIE.

Mais sçavons-nous si Junon dans ce jour

N'a

N'a pas pour m'effrayer formé cette Ombre vaine ?

Défions-nous de sa cruelle haine

C A M I L L E.

Défiez-vous plutôt de votre amour.

L A V I N I E.

Quand mon Amant auroit été volage ,  
Dois-je par ma rigueur vanger d'autres appas  
Qui n'ont sçu plus long-tems mériter son homma-  
ge ?

Dois-je punir un outrage

Qui ne me regarde pas ?

C A M I L L E.

Les Inconstans , les Infidelles  
Sont criminels envers toutes les Belles.  
Il ne faut point que l'Empire amoureux  
Ait jamais d'azile pour eux.

L A V I N I E.

Ne me presse point tant , Turnus est plus sincere ,  
Turnus sçait mieux aimer , je le connois trop bien.

Pourquoi l'infidele Troyen

Sçait-il mieux l'art de plaire ?

C A M I L L E.

Un Amant qui sçait peu charmer

Quelquefois à force d'aimer

Peut devenir aimable ;

Mais un volage Amant

Devient plus haïssable

Plus il étoit charmant.

306 ENE'E ET LAVINIE,  
L A V I N I E.

Et bien , nommons Turnus , sortons d'incertitude,  
Puisse Enée à jamais sentir un coup si rude.  
D'où vient qu'en sa faveur mon foible cœur com-  
bat ?

Prêtés-moi du secours , ô Stix ! ô Rives sombres !  
Laiissés encor sortir vos Ombres  
Pour m'animer contre un Ingrat.

C A M I L L E , L A V I N I E.

Ah ! quel tourment quand la raison com-  
mande

Ce que l'amour ne permet pas ?

Trop cruelle raison , hélas !

Est-ce à toi qu'il faut qu'on se rende ?

Peut-on , charmant amour , mépriser tes appas ?

Ah ! quel tourment quand la raison com-  
mande

Ce que l'amour ne permet pas ?

CHOEUR *qu'on entend derriere le Theatre.*

Suivons tous le Dieu qui nous appelle ,

Suivons tous ses aimables loix ,

C'est lui seul dans la Troupe immortelle

Qui peut donner tous les biens à la fois.

L A V I N I E.

Quelles sont ces voix éclatantes ?

C A M I L L E.

Ignorés-vous d'où part ce bruit confus ?

On célèbre aujourd'hui la Fête de Bacchus ,

La Reine conduit les Bacchantes.



## SCENE IV.

LA REINE, LAVINIE

Troupe qui célèbre la Fête  
de Bacchus.

CHOEUR.

**C**hantons Bacchus & ses bienfaits.Quels fruits ont plus d'attraits  
Que les fruits dont il se couronne ?Les plaisirs ne quittent jamais  
L'aimable Cour qui l'environne ,  
La raison fuit dès qu'il l'ordonne ,  
Et laisse les Humains en paix.  
Chantons Bacchus & ses bienfaits.*Danse des Bacchantes.*

UN HOMME DE LA FESTE.

Heureux les lieux où sa présence

Répand mille appas !

Heureux les Climats

Qui lui donnerent la naissance !

Cc ij

308 ENE'E ET LAVINIE,

C H O E U R.

Heureux les lieux où sa présence  
Répand mille appas !

L A R E I N E.

Les Troyens détestent la Grece ,  
Elle a produit Bacchus , il la comble de biens ;  
Allons , que chacun s'empresse  
A poursuivre les Troyens.

*La fureur saisit toute la Troupe*

C H O E U R.

Cherchons en tous lieux nos victimes ,  
Cherchons les Troyens , hâtons-nous.  
Que l'exil les disperse tous ,  
Que le fer punisse leurs crimes ,  
Qu'ils perissent dans les abîmes  
De la Mer en couroux.

O'Toi , qui contr'eux nous animas  
Par des fureurs si légitimes ,  
Bacchus , tu dois être jaloux  
D'égalier Junon par tes coups.

L A R E I N E.

Quoi ? ma Fille , à nos yeux vous demeurés tran-  
quille ?  
De toute notre ardeur l'exemple est inutile ?

Toi , qui par des transports puissans  
 Te rends le maître des ames ,  
 Descens dans son cœur , descens ;  
 Inspire-lui la haine que je sens ,  
 Et la fureur dont tu m'enflames ,  
 Descens , dans son cœur , descens.

*Danse des Bacchantes furieuses autour  
 de Lavinie.*

L A V I N I E.

Où suis-je ? ô Ciel ! dans les murs de Car-  
 thage  
 Qui m'a pû soudain transporter ?  
 J'y voi les feux allumés par la rage  
 D'une Amante que l'on outrage ,  
 Je la voi s'y précipiter ,  
 J'entens ses cris. Dieux ! elle expire  
 En nommant un Ingrat insensible à sa mort.  
 C'est en vain qu'en ces lieux ton lâche cœur as-  
 pire  
 A me faire un semblable sort ;  
 Va , perfide Troyen , cherche une autre conquête.

Reine , écoutez , écoutez tous ,  
 Je choisis . . .

310 ENE'E ET LAVINIE,

L A R E I N E.

Déclarés un choix digne de vous ;

Parlés , qui vous arrête ?

L A V I N I E.

Je choisis Turnus pour époux.

C H O E U R.

Que nos cris d'allegresse

Percent jusqu'aux Cieux ,

Nous sommes victorieux

Chantons , chantons sans cesse ,

Nous sommes victorieux ;

Que nos cris d'allegresse

Percent jusqu'aux Cieux.

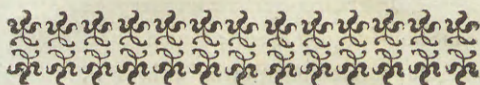
L A R E I N E.

Allons trouver le Roi , suivés mes pas , Princesse,

Il lui faut annoncer un choix si glorieux.







ACTE IV.

*Palais de Circé.*

SCÈNE I.

ENÉE, ILIONE'E.

ILIONE'E.

Où courés-vous ? quel soin vous presse ?

ENÉE.

Je cherche par-tout la Princesse ,

Je veux lui reprocher son choix ,

Je veux la voir pour la dernière fois.

ILIONE'E.

En vain pour se vanger on se plaint d'une Ingrate ,

Son triomphe en est plus beau.

D'un amour méprisé la vengeance n'éclate

Que par un amour nouveau.

ENÉE.

Non , j'aimerai toujours l'Ingrate qui m'outrage ,

312 ENE'E ET LAVINIE ,

Je sens trop quel amour m'engage ,  
Je me dois épargner le triste & vain effort  
Que je ferois pour sortir d'esclavage ,  
Je ne puis obtenir de mon foible courage  
Que d'avoir recours à la mort.

I L I O N E' E.

Vous voyés la surprise où ce discours me jette ,  
L'Amour peut-il réduire un Heros au trépas ?  
Non , non , d'un autre soin votre cœur s'inquiete ,  
Vous regrettés une sûre retraite  
Que nous trouvions en ces Climats.

E N E' E.

Je voi tous les malheurs dans le coup qui m'accable ,  
Je pers l'unique objet qui me paroît aimable ,  
Je pers l'azile heureux promis à mes travaux ,  
Cependant l'amour seul rend mon sort déplorable,  
Un Amant misérable  
Est insensible à d'autres maux.

I L I O N E' E.

Des malheureux Troyens perdés-vous la memoire ?

Oublrés-vous un si cher intérêt ?  
Ecoutés leurs soupirs , & la voix de la gloire.

E N E' E.

Ah ! Ciel ! la Princesse paroît.



SCENE

## SCÈNE II.

E N E E , L A V I N I E .

E N E E .

**M**E cherchés-vous , cruelle ?  
Venés-vous insulter à ma douleur mortelle ?

Ah ! laissés-moi mourir ,  
Laislés-moi disposer de mon dernier soupir.

Que dis-je ? non , venés , venés répondre  
Aux reproches qui vous sont dûs ,  
Je veux en mourant vous confondre  
Sur l'injuste choix de Turnus.

Mes transports . . . mon amour . . . je sens que je  
m'égare ,

Il regne en mon esprit un desordre fatal ,  
Hélas ! est-il bien vrai que votre cœur barbare  
Me sacrifie à mon Rival ?

L A V I N I E .

Vous prenés un soin inutile  
D'étaler à mes yeux une feinte douleur ,  
Pourvû que dans ces lieux vous trouviés un azile ,  
Qu'un autre Hymen vous fasse un sort tran-  
quille ,

Ma perte est un foible malheur.

Tome IV.

D d

314 ENE'E ET LAVINIE,

E N E' E.

Ah ! que ne puis-je à vos yeux même  
Porter ailleurs mes soupirs & ma foi ?  
Pourquoi feindrois-je ici ce desespoir extrême ?  
Que pourrois-je espérer ? tout est perdu pour moi.

Si mon cœur sçavoit feindre , Ingrate ,  
Il feindroit bien plutôt un calme qu'il n'a pas ,  
Je vous déroberois ma douleur qui vous flatte ,  
Vous ne jouiriez point de mon cruel trépas.

L A V I N I E.

L'amour sur votre cœur n'a pas tant de puissance ,  
Didon avoit sçu l'embraser ,  
Vous vîtes cependant sa mort avec constance.

E N E' E.

De ce crime odieux cessés de m'accuser.

Didon par ses bienfaits me prevenoit sans cesse ,  
Et ma reconnoissance imita la tendresse ,  
Sensible à son amour plutôt qu'à ses appas ,  
Je lui donnois un cœur qui ne se donnoit pas ,  
Il fallut cependant pour me séparer d'elle  
Des ordres absolus du Souverain des Dieux.  
Ah ! que ne souffroit-il que je fusse fidelle ?  
Que ne me laissoit-il éloigné de vos yeux ?

L A V I N I E.

Se peut-il que pour moi votre cœur soit sincere ?

E N E' E.

Helas ! en pouvés-vous douter ?



# TRAGÉDIE.

315

L A V I N I E.

Non, non, qu'il ait plutôt l'ardeur la plus legere,  
C'est ce que je dois souhaiter.

E N E' E.

D'où vient que je vous vois à vous-même contraindre ?

Ciel ! quel trouble secret semble vous agiter ?

L A V I N I E.

Helas ! si vous m'aimiés ! que je serois à plaindre ;

E N E' E.

Parlés , expliqués - vous , rien ne vous doit contraindre.

L A V I N I E.

Qu'aurois-je fait ? grands Dieux ! Turnus seroit nommé ,

Et vous seriez aimé.

E N E' E.

Qu'entens-je ! pourquoi donc par un choix si funeste ...

L A V I N I E.

Les Enfers contre vous ont fait parler Didon :

Une fureur divine hélas ! a fait le reste ,

Et d'un Amant que je déteste

Elle a sçu m'arracher le nom.

E N E' E.

D'une aveugle fureur desavoués l'ouvrage.

L A V I N I E.

Ma raison l'approuvoit , & je l'ai dit au Roi.

D d ij

316 ENE'E ET LAVINIE.  
Ma gloire , des sermens , la Reine , tout m'en-  
gage

A suivre une cruelle loi.

E N E' E.

Que mon ame à la fois est troublée & ravie !  
Quel excès de plaisir , quel excès de douleur  
Vient agiter mon cœur !

En vous perdant , je vais perdre la vie ,  
J'apprens que vous m'aimés , dans ce fatal ins-  
tant ,  
Je meurs plus malheureux , & je meurs plus con-  
tent.

L A V I N I E.

Soupçons , dont j'ai suivi l'injuste violence ,  
D'où vient que vous osés attaquer l'innocence  
D'un Amant digne de mon choix ?  
Que n'ai - je crû mon cœur qui prenoit sa défen-  
se ?  
Ah ! lorsqu'un tendre amour nous tient sous sa  
puissance ,

Il faut n'écouter que sa voix.

E N E' E , L A V I N I E.

Je cede à ma douleur extrême.

E N E' E.

Je souffre tous les maux dont on peut soupirer.

L A V I N I E.

Je cause tous les maux qui nous font soupirer.

TRAGÉDIE. 317

ÈNÉE.

Je vais perdre à jamais le seul objet que j'aime.

LAVINIE.

Du bien qui m'attendoit je me prive moi-même,

ÈNÉE, LAVINIE.

O mort ! de nos tourmens venés nous délivrer.

O mort ! unifiés-nous, on nous va séparer.

LAVINIE.

Je voi Turnus, il faut que je l'évite.

ÈNÉE.

Laisés-moi lui parler, dérochés-lui vos pleurs.

Puisque je suis aimé, ce que mon cœur médite

Peut réparer tous nos malheurs.

---

SCÈNE III.

ÈNÉE, TURNUS.

ÈNÉE.

**S**Eigneur, vous cherchés Lavinie,  
Permettés qu'un moment j'ose arrêter vos pas.  
On a fait choix de vous, & la Guerre est finie.

Je sçai trop que dans les Combats  
Le sang de nos Sujets ne se doit plus répandre ;  
Mais je puis encore prétendre

Que le fer à la main aux yeux de nos Soldats

D d iij

318 ENE'E ET LAVINIE,

Nous terminions seuls nos débats.

T U R N U S.

Préferé par l'Objet que j'aime ,  
Je sçai que je pourrois ne pas prendre la loï  
De votre desespoir extrême ;  
Mais à la gloire aussi je sçai ce que je doi ;  
J'accepte le combat , & j'obtiendrai du Roi  
Qu'il en soit l'arbitre suprême.

Cependant , Seigneur , redoutés  
Un Rival qui sur vous a déjà l'avantage.

E N E' E.

La victoire que vous vantés  
N'est pas pour vous peut - être un si charmant  
présage.

*On entend une harmonie très-douce.*





## SCENE IV.

E N E' E.

J'Entens d'agreables concerts ,  
Une clarté plus pure  
Se répand dans les airs.

Un nouveau charme embellit la nature ,  
Et pare l'Univers.  
C'est Venus qui descend , tout me fait reconnoître

La Déesse de la Beauté.  
Et quelle autre Divinité  
Peut annoncer ainsi qu'elle est prête à paroître ?



S C E N E V.

VENUS *qui est descenduë des Cieux accompagnée de Nymphes , de Graces , de Plaisirs & de deux Cyclopes* , ENE'E.

E N E' E.

**D**Eesse, à qui je puis donner des noms plus doux ,

Mere des Amours , & ma Mere ,

Quel destin , quelle loi severe

M'a si long-tems fait languir loin de vous ?

Votre fils malheureux aimoit sans esperance ,

Vous avés dans les pleurs laissé couler ses jours ,

Que ne m'accordiés-vous du moins votre présence ,

Si vous ne voulîés pas m'accorder du secours ?

V E N U S.

Mon fils , connois mieux ma tendresse ,

Tu ne vois pas toujours ce que fait mon pouvoir ;

En possédant le cœur d'une aimable Princesse ,

Penses-tu ne me rien devoir ?

Quand l'Epouse du Dieu qui lance le Tonnerre

# TRAGÉDIE. 321

Arme contre tes jours & le Ciel & la Terre ,  
Apprends ce que j'oppose à toutes ses fureurs ;

Je te donne les cœurs.

J'ai fait plus , ton Rival a des armes fatales

Teintes dans les eaux infernales ,

Et je t'apporte ici des armes que Vulcain

Vient de forger pour toi d'une immortelle main.

E N E' E.

Pour vous marquer l'excès de ma reconnoissance

Tous mes discours seroient trop languissans ;

Servés-vous de votre puissance ,

Dans le fond de mon cœur lisés ce que je sens.

V E N U S.

Cyclopes , donnés-lui les armes

Qui de son ennemi rendront le sort douteux ,

Et vous Graces , Amours , versés sur lui les char-  
mes

Qui d'un aimable Objet redoubleront les feux.

*Danses des Graces & des Plaisirs.*

U N P L A I S I R.

Que tes dons sont charmans , Déesse de Cythere !

Trop heureux qui les peut recevoir !

La Beauté soumet tout dès qu'elle se fait voir ,

C'est regner que de plaire.

Que tes dons sont charmans , Déesse de Cythere !

Quand on a des appas , que l'on a de pouvoir !

322 ENE'E ET LAVINIE ,

C H O E U R.

Que tes dons sont charmans , Déesse de Cythere !  
Quand on a des appas , que l'on a de pouvoir !

V E N U S.

A peine Jupiter en lançant le Tonnerre  
Peut s'attirer les respects de la Terre ,  
Sans effort deux beaux yeux  
Se les attirent mieux.

C H O E U R.

A peine Jupiter en lançant le Tonnerre  
Peut s'attirer les respects de la Terre ,  
Sans effort deux beaux yeux  
Se les attirent mieux.

V E N U S.

Dieux , Mortels , c'est à moi qu'il faut que tout se  
rende ,

Je ne veux pour encens que de tendres soupirs ,  
Les honneurs que Venus vous demande  
Sont les plus doux plaisirs.

U N P L A I S I R.

Suivons tous , adorons une puissance aimable.  
Transports délicieux , nous nous livrons à vous.  
Adorons , suivons tous  
Une puissance aimable.  
Ah ! quel bonheur pour nous  
Qu'un empire inévitable  
Soit un empire si doux !



# TRAGEDIE.

323

C H O E U R.

Suivons tous , adorons une puissance aimable.  
Transports délicieux , nous nous livrons à vous.  
Adorons , suivons tous  
Une puissance aimable.  
Ah ! quel bonheur pour nous  
Qu'un empire inévitable  
Soit un empire si doux !



## A C T E V.

*Temple de Junon.*

---

### S C E N E I.

L A V I N I E.

**Q**U'EL triste sort dans ce Temple m'a-  
mene ?

Pourquoi faut-il que j'y suive la Reine ?  
Ici tout reconnoît la Maîtresse des Dieux ,  
Qui nous hait , & qui nous accable ,

### 324 ENE'E ET LAVINIE,

Turnus seroit peu redoutable  
Sans le secours qui lui vient de ces lieux.

Peut-être le combat en ce moment commence.

Peut-être en ce moment Enée est en danger.

Justes Dieux , prenés sa défense ,

Ah ! pourriés-vous ne le pas protéger !

Qu'ai-je dit ? où m'emporte une ardeur temeraire ?  
Dans le Temple où je suis quels vœux ai - je formés ?

Vœux trop ardents , tenés-vous renfermés ,  
Vous pourriés de Junon redoubler la colere.

Helas ! quand pour moi seule il expose ses jours ,  
Quand je voi de sa mort l'image menaçante ,  
Il faut encor qu'une timide Amante  
Ne puisse de ses vœux lui prêter le secours.



## S C E N E I I.

LA REINE, LAVINIE.

LA REINE.

**M**A Fille , triomphons , j'ai fait un sacrifice  
Qui nous promet un heureux sort.  
Du plaisir que je sens partage le transport ,  
Il n'en faut point douter , Junon nous est propice,  
Et l'on va du Troyen nous annoncer la mort.

LAVINIE.

Sa mort ! ah ! je fremis !

LA REINE.

Quelle est cette surprise ?  
Quoi ? contre un ennemi le Ciel nous favorise ,  
Et j'entens vos soupirs , je voi couler vos pleurs ?

LAVINIE.

Puisque ma flamme s'est trahie ,  
Je ne vous cache plus mes mortelles douleurs ,  
Avec cet ennemi je vais perdre la vie.

LA REINE.

Qu'entens-je ? ah ! rougissés de cet indigne amour,

LAVINIE.

Contentés-vous qu'il m'en conte le jour.

Chere Ombre, qui déjà peut-être

326 ENE'E ET LAVINIE,

Dans ces funestes lieux erres autour de moi ,  
Je dois en te suivant recompenser ta foi ,

Que j'ai sçû si mal reconnoître.

Je vais ou te vanger des crimes que j'ai faits ,  
Ou m'unir à toi pour jamais.

---

SCENE III.

LA REINE, LAVINIE,  
CAMILLE.

LA REINE.

**H**Elas ! quel est ce trouble , & que dois-je en  
attendre ?

Parle , quel est l'Arrêt que le sort vient de rendre ?

CAMILLE.

Ah ! que ne pouvés-vous à jamais l'ignorer ?  
Sous le fer ennemi Turnus vient d'expirer.

LA REINE.

O présages trompeurs ! ô destin trop contraire !

CAMILLE.

Le superbe Troyen va se rendre en ces lieux.

LA REINE.

Fuions un vainqueur odieux ,  
Déesse , a-t'il enfin surmonté ta colere ?



SCÈNE IV.

LE ROI, ENÉE, LAVINIE,  
ILIONÉE, CAMILLE,  
Soldats Troyens, Peuples Latins.

LE ROI.

**M**A Fille, tu vois le vainqueur,  
Pour prix de sa victoire il a droit sur ton cœur.  
Mais pour ne vous unir qu'avec d'heureux présa-  
ges,

Je veux que ses hommages  
De Junon, s'il se peut, fléchissent la rigueur.

ENÉE.

Il ne me suffit pas que sa colère cesse,  
Mon bonheur le plus grand dépend de la Prin-  
cesse.

*à Lavinie.*

Votre cœur avec moi daigne-t'il partager  
Les doux transports que ressent ma tendresse ?

LAVINIE.

Prince, vous ne devez songer  
Qu'à fléchir la Déesse.

# 328 ENE'E ET LAVINIE,

E N E' E.

Redoutable Junon , je viens à vos genoux  
Par des respects profonds expier ma victoire ,  
Ce jour donne à mon nom une nouvelle gloire ,  
Et dans ce même jour je me soumets à vous.  
Consentés au repos où le destin m'appelle  
Après tant de travaux si longs & si cruels ,  
La haine des Immortels  
Ne doit pas être immortelle.

L E R O I.

Esperons , esperons le succès le plus doux ,  
Le Ciel ouvre à nos yeux ses barrières brillantes ;  
On ne voit point les marques menaçantes  
Qui nous annoncent son couroux.



SCENE

SCÈNE V.

JUNON *dans les Cieux*, LE ROI,  
ENEË, LAVINIE, &c.

JUNON.

**I**Nvincible Guerrier, Junon vient vous apprendre

Qu'à vos heureux destins elle daigne se rendre,  
Ma haine contre vous n'a que trop combattu.

Il n'est rien qu'à la fin la Vertu ne surmonte ;

A Venus tout cède sans honte,

Et vous avés pour vous Venus & la Vertu.

*Junon disparaît.*

ENEË & ILIONEË.

Souveraine du Ciel, quelle reconnoissance

Ferons-nous paroître à tes yeux ?

LE ROI, LAVINIE.

Une sincère obéissance

Est l'Encens le plus doux que reçoivent les Dieux.



SCENE VI.

LE ROI, LAVINIE, ENE'E,  
ILIONE'E, CAMILLE,  
Soldats Troyens, Peuples Latins.

LE ROI.

**V**ous qu'un autre Ciel a vû naître,  
Troyens, pour votre Roi venés me reconnoître.  
Venés à mes Sujets vous unir pour toujours;  
Venus vous a conduits sur ces Rives aimables,  
Attirés-nous des regards favorables  
De la Déesse des Amours.

CAMILLE, ILIONE'E.

Quel bonheur va combler ces lieux?  
En faveur de son Fils Venus y doit répandre  
Ses bienfaits les plus précieux.  
Ses dons sans se faire attendre  
Sçauront flater nos desirs,  
L'amour heureux n'en fera pas moins tendre,  
Tous les soupirs



# TRAGÉDIE. 331

Naîtront au milieu des plaisirs.

C H O E U R.

Quel bonheur va combler ces lieux ?

En faveur de son Fils Venus y doit répandre

Ses bienfaits les plus précieux.

Ses dons sans se faire attendre.

Sçauront flater nos desirs,

L'amour heureux n'en sera pas moins tendre ,

Tous les soupirs

Naîtront au milieu des plaisirs.

*Danses des Troyens & des Latins , qui expriment l'union des deux Peuples.*

C A M I L L E , I L I O N E' E.

On se plaint de l'amour , on languit , on soupire ;

On déteste cent fois son tyrannique Empire ,  
Et ses tristes engagements.

Mais après des peines cruelles ,

Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fideles ,

On craint d'avoir souffert de trop legers tourmens.

C H O E U R.

On se plaint de l'amour , on languit , on soupire ,  
E c 1)

On déteste cent fois son tyrannique Empire ,  
Et ses tristes engagements.

Mais après des peines cruelles ,  
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fi-  
deles ,  
On craint d'avoir souffert de trop légers tour-  
mens.



*LETTRES*

A

L'IMITATION

DES

*HEROIDES*

*D' OVIDE.*

LETTERS

A

LIMITATION

DES

HEROÏDES

DONNEE.



# DIBUTADIS

A

## POLEMON.

**O**N dit que Dibutade de Sicione inventa la Sculpture. Un soir sa Fille traça sur une muraille les extrémités de l'Ombre de son Amant, qui se formoit à la lumière d'une Lampe, & cela donna à Dibutade la première idée de tailler une pierre en Homme. Je suppose que cette Fille ayant vu une belle Statuë de la façon de son Pere, écrit à son Amant. Les noms de Dibutadis & de Polemon sont feints.

**U**N E nouvelle joye, & que je veux t'écrire  
Tient mon esprit tout occupé.

Mon Pere m'a fait voir un Marbre qui respire,  
Du moins si l'œil n'est pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la Pierre ait sçu prendre  
La mollesse même des chairs,  
Et ce je ne sçai quoi de vivant & de tendre,  
Qui forme les traits & les airs?

Tu sçais quelles raisons me font aimer la vûë

D'un Marbre si bien travaillé.  
 D'une si douce joye on n'a point l'ame émuë,  
 Sans que l'amour y soit mêlé.

Par ce divin chef-d'œuvre est à mes yeux offerte  
 L'image de cet heureux soir,  
 Qui répara si bien une legere perte  
 Que tu crus alors recevoir.

Tu venois me parler, j'étois avec mon pere,  
 Il sçait, il approuve nos feux,  
 Mais un pere est toujours un témoin trop severe  
 Pour les amours, & pour les jeux.

Quelques mots au hazard jettés par complaisance  
 Composoient tout notre entretien,  
 Et nous interrompions notre triste silence,  
 Sans toutefois nous dire rien.

Une Lampe prêtoit une lumiere sombre,  
 Qui m'aidoit encor à rêver.

Je voiois sur un mur se dépeindre ton ombre;  
 Et m'appliquois à l'observer.

Car tout plaît, Polemon, pour peu qu'il représente  
 L'objet de notre attachement,  
 C'est allés pour flater les langueurs d'une Amante  
 Que l'ombre seule d'un Amant.

Mais

Mais je pouffai plus loin cette douce chimere,  
 Je voulus fixer en ces lieux,  
 Attacher à ce mur une ombre passagere,  
 Pour la conserver à mes yeux.

Alors en la suivant du bout d'une baguette,  
 Je trace une image de toi,  
 Une image, il est vrai, peu distincte, imparfaite,  
 Mais enfin charmante pour moi.

Dibutade attentif à ce qu'Amour invente,  
 Conçoit aussi-tôt le dessein  
 De tailler cette pierre en figure vivante,  
 Selon l'ébauche de ma main.

Ainsi, cher Polemon, commence la Sculpture,  
 Graces à ces heureux hazards.  
 L'Amour qui sçut jadis débrouïller la Nature,  
 Aujourd'hui fait naître les Arts.

Je sens un doux espoir à qui mon cœur se livre,  
 Tout l'avenir s'offre à mes vœux.  
 Puisqu'on peut vivre en marbre, on y voudra re-  
 vivre  
 Pour se montrer à nos neveux.

Les Heros par cet Art étendront leur mémoire  
 Bien loin au-delà de leurs jours,  
 Et le soin qu'ils auront d'éterniser leur gloire.

Eternisera nos amours.

Combien de demi-Dieux , dont les Hommes peut-  
être

Eussent oublié jusqu'au nom ,  
Que d'exemples puissans que l'on n'eût pû connoi-  
tre

Si je n'eusse aimé Polemon !

Mais si tu ressemblois à tant d'Amans volages ,  
Si tu changeois à mon égard ,  
Oserois-tu jeter les yeux sur les Ouvrages  
Que va produire un si bel Art ?

Ta noire trahison auroit toujours contre elle  
La voix de ces témoins muets ,  
Qui te reprocheroient cet amour si fidelle  
Dont ils sont tous autant d'effets.

Je t'offense , & je sçai qu'il s'élève en ton ame  
Un vif , mais doux ressentiment.  
Viens , je réparerai ces soupçons de ma flamme ,  
Que je condamne en les formant.

Quoi de tels changemens seroient-ils donc possi-  
bles ?

Quoi ! cet amour toujours vainqueur  
Animeroit par moi des marbres insensibles ,  
Et n'animerait plus ton cœur ?



## F L O R A

A

## P O M P E E.

*P*ompée étant encore jeune aima la Courtisane Flora, dont la beauté étoit si grande, qu'on la fit peindre dans le Temple de Castor & de Pollux. Geminius, ami de Pompée, devint éperdument amoureux d'elle; mais comme elle étoit prévenue de la passion qu'elle avoit pour Pompée, elle n'écoutoit pas Geminius. Pompée ayant pitié de son ami, la lui ceda. Elle en tomba malade de chagrin, & c'est dans cet état qu'elle lui écrit,

*P*Rête à voir arriver la mort que je desire,  
 Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs,  
 Ma main encor n'a la force d'écrire  
 Que pour exprimer mes douleurs.

De mes tristes regards on voit le feu s'éteindre,  
 Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux,  
 Et croiroit-on que Rome me fit peindre  
 Pour orner les Temples des Dieux?

En vain sur ces Portraits les Etrangers me vantent,  
 Ff ij

340 L E T T R E S.

Qu'on les ôte , Pompée , ils me font trop d'honneur.

Non , ce n'est plus Flora qu'ils représentent  
Depuis qu'elle n'a plus ton cœur,

Te souvient-il du tems où ta flamme inquiète  
Craignoit si tendrement des Rivaux malheureux ?  
Ah ! disois-tu , dans quel trouble me jette  
L'offre qu'ils te font de leurs vœux ?

Pourras-tu , ma Flora , résister à leurs larmes ?  
Pourrai-je dans ton cœur tenir seul contre eux  
tous ?

Que mon amour veut de mal à ces charmes  
Qui m'attirent tant de jaloux !

Je te disois alors , je mettois en usage  
Tout ce qui te pouvoit guérir de ce souci.  
Ciel ! quelle erreur ! étoit-ce mon partage  
Que de te rassurer ainsi ?

C'étoit toi qui devois jurer à ta Maîtresse  
Que tu ne serois point touché par tes Rivaux ,  
Que tu pourrois jouir de sa tendresse  
Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu ? j'étois trop insensible  
Aux soupîrs qu'on pouvoit pour ébranler ma foi ,  
De tendres soins me trouvoient invincible,

Lorsqu'ils ne partoient pas de toi.

Voilà , Dieux immortels , voilà ce qui l'irrite ,  
Vous écoutez ici les plaintes d'un Amant.

Et qu'est-ce donc désormais qui mérite  
Un éternel attachement ?

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive flamme

Il falloit d'un ami préférer le repos ,  
Ne prétens point nous déguiser ton ame  
Sous de vains discours de Heros.

On sçait jusqu'à quel point l'amitié doit s'étendre,  
Jusqu'où doit nous pousser un si cher intérêt ;  
D'autres Heros ont daigné nous apprendre  
Qu'où l'amour parle , tout se taît.

Ton changement n'a point une cause plus belle  
Que ceux qui font gémir tant de cœurs amoureux.  
Tu n'es au fond qu'un Amant infidelle ,  
Et non un Ami genereux.

Pourquoi , lorsqu'il voioit sa flamme rebutée ,  
Ton Rival t'a-t'il pû toucher par ses ennuis ?  
Et moi , qui pers tout ce qui m'a flatée ,  
Et moi qui meurs , je ne le puis.

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.

Comment de tes présens jouïroit-il jamais ?

Il se reproche , il condamne lui-même

La cruauté de tes bienfaits.

Il veut te rappeler , je le retiens sans cesse ,

Car quand tu reviendrois, quel sort seroit le mien ?

Je devrois tout à sa seule tendresse ,

Pompée , & ne te devrois rien.

En me cedant à lui tu t'es rendu justice ,

Il n'est pas comme toi barbare & sans amour.

Je n'aurois pas à craindre un sacrifice ,

Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur , hélas ! rien ne t'efface ?

Quel charme malheureux a sçu me prévenir ?

Que je voudrois l'adorer en ta place

Pour te plaire , ou pour te punir !

Alors mes soins pour lui tendres , ardens , durables ,

Passeroient tous les soins que pour toi j'ai perdus ,

Et je rendrois encor plus desirables

Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illusion , & trop tôt dissipée !

Quoi ! d'un fatal amour je pourrois me guerir ?

Quoi ! j'aimerois un autre que Pompée ?

Non , je ne sçaurai que mourir.



## A R I S B E

A U J E U N E

M A R I U S.

**Q**Uand Marius eut été chassé de Rome par la Faction de Silla, & se fut retiré en Afrique, son Fils qui l'accompagnoit tomba entre les mains d'Hiempsal, Roi de Numidie, qui le retint prisonnier. Une des Femmes de ce Roi devint amoureuse du jeune Marius, & eut la generosité de lui fournir des moyens de sortir de sa prison, quoique par là elle le perdit pour jamais. C'est après qu'elle lui a rendu sa liberté, & qu'il a rejoint son pere, qu'elle lui écrit.

**D**Epuis que je me suis privée  
De tout ce qui flattoit mes plus tendres desirs,  
Dans votre souvenir me suis-je conservée ?  
Songés-vous à mes déplaisirs ?

Il n'est point de fin pour mes peines,  
Rien ne scauroit rejoindre Arisbe & Marius.  
Je ne me repens pas d'avoir brisé vos chaînes,  
Je me plains de ne vous voir plus.

F f iiii

344 L E T T R E S.

Combien , avant votre sortie ,  
Un demi-jour m'eût-il duré sans vous parler ?  
Et maintenant les mois , & les ans , & ma vie ,  
Tout sans vous , tout va s'écouler.

Seule , & mortellement blessée ,  
Je parcours ce Palais de l'un à l'autre bout ,  
Et ne sçaurois bannir l'esperance insensée  
Que j'ai de vous trouver partout.

Qui le croiroit ? je revois , j'aime  
Les lieux où par le Roi vous étiez resserré ,  
Et je vous redemande à cette prison même  
D'où mon amour vous a tiré.

J'attens avec impatience  
Que l'ombre de la nuit se répande sur nous ,  
Ma tristesse redouble en ce vaste silence ,  
Et ce tems m'en paroît plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore ;  
Lorsqu'en mes yeux lassés le sommeil est entré ,  
En songe quelquefois ( ce bien me reste encore )  
Je crois vous avoir recouvré.

Mais vous avoüerai-je une crainte  
Qui passe tous les maux de mon cœur agité ?  
Je crains que votre amour n'ait été qu'une feinte  
Pour obtenir la liberté.

# LETTRES. 345

Je me représente sans cesse  
Combien vous me pressiés d'ouvrir votre prison,  
Je ne me souviens point d'aucun trait de tendresse,  
Vous donniés tout à la raison.

Vous me parliés toujours d'un pere  
Dont il falloit servir la haine & le courroux,  
Jamais la liberté ne vous en fut moins chere,  
Quoiqu'elle m'arrachât à vous.

Hélas ! d'où vient que ma memoire  
Repasse les discours & les soins d'un Amant ?  
Pour ne le voir jamais, est-il besoin de croire  
Qu'il m'aimât sans déguisement ?

Oùii, d'une absence si cruelle  
Il faut que cette idée adoucisse l'ennui.  
J'ai besoin de penser, Marius est fidelle,  
Et je n'ai pas trop fait pour lui.

Triste plaisir ! douceur trompeuse !  
Mes maux, si vous m'aimés, doivent s'en aug-  
menter,  
Votre perte à mon cœur en est plus douloureuse,  
Cependant je veux m'en flater.

Peut-être la fierté Romaine  
S'oppose aux sentimens que vous auriés pour moi,  
Je suis une Numide, & votre ame hautaine

Dedaigne d'être sous ma loi.

Se peut-il qu'un climat devienne  
Pour l'Empire d'Amour un climat étranger ?  
La Beauté qui n'a pas le droit de Citoyenne ,  
A toujours celui d'engager.

D'ailleurs je ne suis plus Numide ,  
De son propre intérêt mon amour est vainqueur ;  
La naissance n'est rien où la vertu décide ,  
Je suis Romaine par le cœur.

N'admirés plus tant la memoire  
Des plus fameux Heros que Rome ait mis au jour ,  
J'ai plus fait par l'effort , quoique moins pour la  
gloire ,  
J'ai sacrifié mon amour.

Grands Dieux ! vous vîtes seuls mes  
peines ,  
De l'excès de mes maux vous fûtes seuls témoins ,  
Lorsqu'enfin arriva la nuit où de ses chaînes  
Marius sortit par mes soins.

Tandis qu'une troupe choisie  
Conduisoit ce dessein sur mes ordres secrets ,  
Tandis , pour dire mieux , qu'on m'arrachoit la  
vie  
En exécutant mes projets ;



Par une tendresse contrainte  
 Je tâchois d'occuper ou d'amuser le Roi.  
 Dans l'état où j'étois , quelle cruelle feinte !  
 Quel supplice qu'un tel emploi !

Avec combien d'inquietude  
 Je sentoîs s'écouler & contoîs les instans !  
 Ciel ! disois-je tout bas dans cette incertitude ,  
 Sçait-on bien se servir du tems ?

Prend-on bien toutes les mesures ?  
 Amour , dans ces perils tu m'as fait embarquer ,  
 Amour , veille pour nous , veille , en ces conjonc-  
 tures

Un rien peut faire tout manquer.

Maintenant , ajoutois-je ensuite ,  
 Des Gardes du Palais on a trompé les yeux.  
 On vient à Marius , il sort , il prend la fuite ,  
 Il est déjà hors de ces lieux.

Alors de cette douce image  
 Mon esprit à tel point se laissoit occuper ,  
 Que cet air inquiet dépeint sur mon visage  
 Commençoit à se dissiper.

Enfin , quand le Roi m'eut quittée ,  
 Las de me voir distraite , & peut-être offensée ,  
 Je courus , & de crainte & d'espoir agitée ,

Sçavoir ce qui s'étoit passé.

On m'apprit une heureuse issue ,  
La nouvelle flattoit tous les vœux de mon cœur ,  
Je brulois de l'apprendre , & quand je l'eus reçûe ,  
J'en pensai mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuse  
Moi-même j'employai mes soins & mes efforts ,  
Je ne sçai quel plaisir d'une ame genereuse  
Me soutint par de doux transports.

Mais que cette ardeur de courage  
Est après son effet prompt à se démentir !  
Dès que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage ,  
Je commençai de les sentir.

Telle fut ou mon injustice ,  
Ou la vive douleur de vous avoir perdu ,  
Que j'osai reprocher cet important service  
A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur à lui-même contraire  
De cet heureux succès jouïit en gemissant ;  
Je n'en rougirai point , ce qu'Arisbe a sçû faire  
Excuse assés ce qu'elle sent.

Que je crains qu'aucune foiblesse  
N'aide de votre part à me justifier !  
Libre , regrettés-vous les marques de tendresse

Que vous reçûtes prisonnier ?

Vous dûtes vers Arisbe absente  
En fortant de ces lieux envoyer un soupir ,  
Vous meritâtes peu les bienfaits d'une Amante ,  
S'ils vous firent trop de plaisir.

Un autre Amant eût fui moins vîte  
Pour tourner mille fois les yeux vers ce Palais ;  
C'est là que je la laisse , eût-il dit , je la quitte  
Pour ne la retrouver jamais.

Que sçai-je ? un autre Amant peut-être  
En rompant ses liens eût rendu des combats.  
Ah ! si dans votre cœur ce sentiment put naître ,  
De quoi ne me paya-t'il pas ?

Mais Dieux ! quel bonheur j'envisage !  
C'est un prix assés grand que mon amour reçoit ,  
Si près d'une Rivale on ne fait pas usage  
De la liberté qu'on me doit.



---

---

# CLEOPATRE

A

AUGUSTE.

**O**N sçait l'histoire de Cleopatre. Il est besoin de se la rappeler un peu , pour bien entrer dans l'esprit de cette Lettre ; car je suppose que Cleopatre , après la mort d'Antoine , s'étant enfermée dans les Tombeaux des Rois d'Egypte , écrit à Auguste , & lui tourne le plus adroitement qu'elle peut pour sa justification les principaux événemens de sa vie. Sur tout il faut se souvenir combien Cleopatre étoit une Princesse galante , & que dans l'état où elle se trouvoit alors , il ne lui restoit plus d'autre ressource auprès d'Auguste , qu'une coquetterie bien conduite.

**J**E croi devoir , Seigneur , vous épargner ma vûë ,

En l'état où je suis j'évite tous les yeux ,

Je fuis le Soleil même , & je fuis descenduë

Dans les Tombeaux de mes ayeux.

Ce funeste séjour , conforme à mes pensées ,

Excite mes soupirs , & nourrit mes douleurs ;

Ces morts m'offrent en vain leurs fortunes passées ,



Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croiés pas , Seigneur , que Cleopatre y conte  
La gloire dont le Ciel se plaît à vous charger ,  
Dans l'Univers entier elle auroit trop de honte  
D'être seule à s'en affliger.

Reine sans diadème , & n'attendant que l'heure  
D'une prison affreuse ou d'un bannissement ,  
Dans ses Etats conquis Cleopatre ne pleure  
Que la perte de son Amant.

Quand cet Amant , & moi par ses desirs guidée ,  
Nous armions contre vous tant de Peuples divers ,  
Nous n'avions point conçu l'ambitieuse idée  
De vous disputer l'Univers.

Et ne voyions - nous pas que toujours vers l'Em-  
pire  
Le destin vous faisoit quelque nouveau degré ?  
Je me rendis à lui sur les Mers de l'Epire ,  
Avant qu'il se fût déclaré.

Rien ne nous annonçoit encor notre disgrâce ,  
J'en voulus en fuyant prévenir les Arrêts ,  
Et depuis , vous sçavés si l'Egypte eut l'audace  
De s'opposer à vos progrès.

Non , non , sans jalousie & d'un esprit tranquille ,  
De vos heureux succès nous regardions le cours ,

Nous voulions seulement assurer un azile

A de malheureuses amours.

Marc Antoine passoit pour le second de Rome ,  
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé.  
Ses manieres, son air, tout étoit d'un grand hom-  
me,

L'ame encor plus, & je l'aimai.

Je sçai que son esprit violent, téméraire,  
Toujours aux passions se laissoit prévenir,  
Et je craignois pour lui la fortune prospere  
Qu'il ne sçavoit pas soutenir.

Je l'aimai cependant; c'est une loi fatale  
Que l'amour doit causer tous mes événemens,  
Je m'attache aux Heros, je suis tendre, & j'égale  
Leurs vertus par mes sentimens.

Ah! Seigneur, à vos yeux lorsque j'irai paroître,  
Prenés d'un ennemi le visage irrité,  
Traitez-moi, s'il se peut, comme un superbe  
Maître,

Je craindrois trop votre bonté.

Je m'apprête à me voir en esclave trainée  
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de Rois,  
La maison des Césars, telle est ma destinée,  
Doit triompher de moi deux fois.

Cesar,

Cesar , dont les vertus ont été consacrées ,  
 Par mille aimables soins triompha de mon cœur ,  
 Et vous triompherez de moi , de ces Contrées ,  
 Aussi juste , & plus grand Vainqueur.

Il préférera pourtant la plus douce victoire.  
 Dieux ! quels soupirs pouffoit le maître des Hu-  
 mains !  
 Que d'amour dans une ame où regnoit tant de  
 gloire ,  
 Que remplissoient tant de desseins !

Combien me jura-t'il qu'au sortir de la guerre ,  
 Si le Ciel en ces lieux n'eût pas tourné ses pas ,  
 Il eût manqué toujours au Vainqueur de la Terre  
 D'adorer mes foibles appas ?

Combien me jura-t'il qu'il eût changé sans peine  
 Tant d'honneurs , de respects , & d'applaudisse-  
 mens  
 Contre un des tendres soins dont j'étois toujours  
 pleine ,  
 Contre mes doux empressements ?

Aussi pour être heureux , s'il peut jamais suffire  
 De posséder un cœur , d'en avoir tous les vœux ,  
 De se voir prévenir dans tout ce qu'on desire ,  
 Cesar sans doute étoit heureux.

Je le sens bien , Seigneur , je me suis égarée ,  
*Tome IV.* G g

J'ai trop dit que Cefar a vêcu fous mes loix ,  
 Bientôt vous me verrés pâle & defigurée ,  
 Et vous condamnerés fon choix.

Mais fi le grand Cefar fouhaita de me plaire ,  
 Mes jours couloient alors dans la profpérité.  
 Le fort , vous le fçavés , favorable , ou contraire  
 Décide auffi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revoiois l'image ,  
 Si mes larmes touchoient le Ciel , ou l'Empereur ,  
 Peut-être.... mais , hélas ! quel retour j'envi-  
 fage !

D'où me vient cette douce erreur ?

En me la pardonnant , imités la clemence  
 De qui pour vos vertus voulut vous adopter ;  
 Vous feriez par le fang , par l'aveugle naiffance  
 Moins obligé de l'imiter.





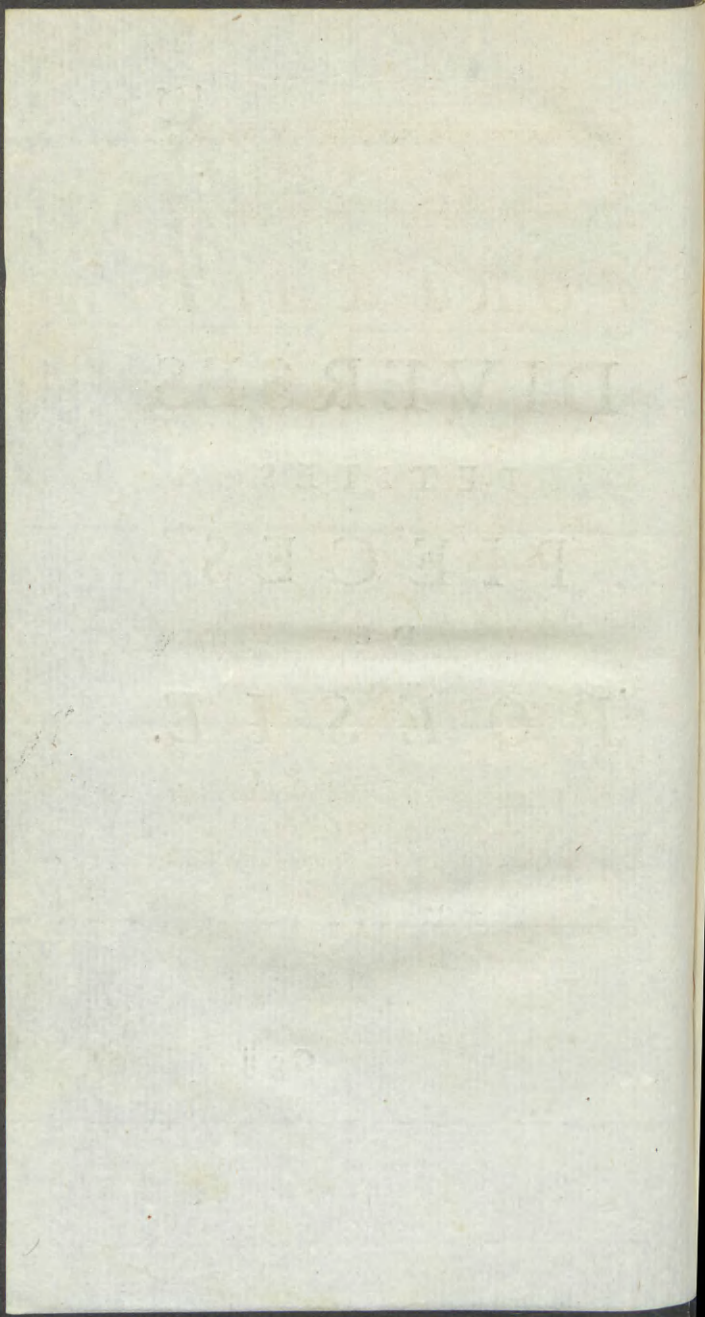
DIVERSES

PETITES

PIECES

DE

*P O È S I E.*





# P O R T R A I T

## D E

# C L A R I C E.

J'Espere que Venus ne s'en fâchera pas ,  
Assés peu de Beautés m'ont paru redoutables ,  
Je ne suis pas des plus aimables ,  
Mais je suis des plus délicats.  
J'étois dans l'âge où regne la tendresse ,  
Et mon cœur n'étoit point touché.  
Quelle honte ! il falloit justifier sans cesse  
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.

Je disois quelquefois : Qu'on me trouve un visage  
Par la simple nature uniquement paré ,  
Dont la douceur soit vive , & dont l'air vif soit  
sage ,  
Qui ne promette rien , & qui pourtant engage ,  
Qu'on me le trouve , & j'aimerai.

Ce qui seroit encor bien nécessaire ,

Ce seroit un esprit qui pensât finement ,  
Et qui crût être un esprit ordinaire ,  
Timide sans sujet , & par là plus charmant ,  
Qui ne pût se montrer , ni se cacher sans plaisir ;  
Qu'on me le trouve , & je deviens Amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure  
Dans les souhaits qu'on peut former ;  
Comme en aimant je prétens estimer ,  
Je voudrois bien encor un cœur plein de droiture ,  
Vertueux sans rien réprimer ,  
Qui n'eût pas besoin de s'armer  
D'une sagesse austere & dure ,  
Et qui de l'ardeur la plus pure  
Se pût une fois enflammer ;  
Qu'on me le trouve , & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effraiois tout le monde.  
Chacun me promettoit une paix si profonde ,  
Que j'en serois moi-même embarrassé.  
Je ne vois point de Bergere ,  
Qui d'un air un peu courroucé  
Ne m'envoîât à ma chimere.

Je ne sçai cependant comment l'Amour a fait ;  
Il faut qu'il ait long-tems médité son projet.  
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice ,  
Semblable à mon idée , ayant les mêmes traits ;



Je croi , pour moi , qu'il me l'a faite exprès.

O ! que l'Amour a de malice !

# LES JEUX OLYMPIQUES,

*Sur une passion qui avoit déjà duré  
cinq ans.*

Jadis de cent ans en cent ans  
La magnifique Rome à tous ses Habitans  
Donnoit une superbe Fête ;  
Et les Herauts crioient : *Citoyens , accourés ,*  
*Vous n'avez jamais vu , jamais vous ne verrés*  
*Le spectacle qu'on vous apprête.*

Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueur ;  
On n'eût bien pû trouver quelque tête chenuë  
D'une opiniâtre vigueur ,  
Par qui la Fête eût été déjà vûë ;  
Mais quoi ! dans la condition  
Où les Dieux ont réduit la triste vie humaine ;  
Un cas si singulier ne valoit pas la peine  
Qu'on en fit une exception.

Telle est chés les Amours la coûtume établie,  
 La même chose s'y publie  
 A des Jeux solemnels qu'ils célèbrent entr'eux;  
 Mais ce qui doit causer une douleur amere,  
 C'est que tous les quatre ans on célèbre ces Jeux;  
 Cependant pour ces malheureux  
 C'est une Fête Seculaire,  
 Jamais un Amour n'en voit deux.

Avoir vécu deux ans, la carriere est jolie,  
 Trois, c'est le bout du monde, on ne les peut passer,  
 Mais aller jusqu'à quatre, oh, ce seroit folie,  
 Si seulement ils osoient y penser.  
 Ils n'avoient pas jadis les mêmes destinées;  
 Un Amour fournissoit sa quinzaine d'années,  
 Sa vingtaine, pour faire un conte encor plus  
 rond;  
 Helas ! bien moins de tems aujourd'hui les em-  
 porte;  
 Et s'il faut que toujours ils baissent de la sorte,  
 Dieu sçache ce qu'ils deviendront.

Quel fut l'étonnement de la Troupe legere,  
 Lorsqu'à ces derniers Jeux, & dans un grand concours,  
 S'avança le Doyen de Cipre & de Cithere,  
 Le Mathusalem des Amours,

Un

# D I V E R S E S. 361

Un Amour de cinq ans , & qui de ce spectacle  
 Leur eût fait par avance un fidele rapport !  
 Le petit Peuple aîlé, dans un commun transport ,  
 Battit des mains , cria miracle.

Mais, grands Dieux ! que ne fut-ce pas  
 Quand il vint dans la Lice , & malgré ce grand  
 âge  
 Sur de jeunes Rivaux remporta l'avantage  
 En mille différens combats ?  
 Car ces Jeux ressembloient à ceux que vit l'Elide,  
 Jeux guerriers, où venoient s'exercer les Amours ;  
 Tantôt à déclarer une flamme timide ,  
 Qui veut parler , & qui se taît toujours ;  
 Tantôt à placer bien ces douces bagatelles ,  
 Ces petits soins qui touchent tant ;  
 Tantôt à se plaindre des Belles  
 Avec respect , & même en s'emportant.  
 Que sçai-je enfin ? sous cette fausse image  
 Ils préludent ensemble à leurs charmans emplois ,  
 Rien n'aide tant à leurs exploits  
 Que ce solide apprentissage.

D'une foule d'Amours le Vainqueur fut suivi.  
 De toutes parts l'allegresse s'exprime  
 Par mille cris redoublés à l'envi ;  
 L'un admire à cinq ans quelle force l'anime ;  
*Tome IV.* H h

L'autre veut sçavoir le régime  
Dont jusqu'alors il s'est servi.

Mais lui ; ce ne sont pas ici , comme j'espere ,  
Dit-il , les derniers Jeux où je me trouverai ?  
Il n'est pas encor tems que je sois admiré ,  
Et qu'il soit dit sans vous déplaire ,  
Tous tant que vous voilà , je vous enterrerai.  
Mon destin sera tel , que des Amours antiques  
Chés les Amours futurs moi seul je ferai foi ;  
On me consultera sur de vieilles pratiques ,  
Dont la memoire auroit péri sans moi.  
Mais puisque vous voulés sçavoir ce qui me donne  
Cette longue santé dont vous êtes surpris ,  
Je vis de ce beau feu qui sort des yeux d'Iris ,  
Et comme on voit , la nourriture est bonne.

## S O N N E T.

**J**E suis ( croit jadis Apollon à Daphné ,  
Lorsque tout hors d'haleine il couroit après  
elle ,  
Et lui contoît pourtant la longue Kirielle  
Des rares qualités dont il étoit orné. )  
  
Je suis le Dieu des Vers , je suis bel esprit né.



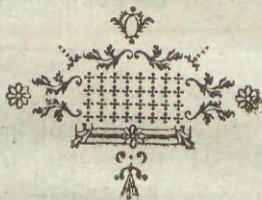
## DIVERSES. 363

Mais les Vers n'étoient point le charme de la Belle.

Je sçai jouer du Lut , arrêtés. Bagatelle ,  
Le Lut ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine ,  
Je suis par mon sçavoir Dieu de la Medecine.  
Daphné fuioit encor plus vîte que jamais.

Mais s'il eût dit , voies quelle est votre con-  
quête ,  
Je suis un jeune Dieu , toujours beau , toujours  
frais ,  
Daphné , sur ma parole , auroit tourné la tête.



## S U R

## UN SOUPER ,

*Où l'on souhaitoit qu'une Personne  
qui en devoit être s'ennuiât.*

## PRIERE A L'ENNUI.

O Toi , terrible Dieu , que l'on n'honore  
guere ,

Du moins d'un culte volontaire ,  
Ennemi de la joie , Ennui , puissant Ennui ,  
Goûte un plaisir nouveau , je t'invoque aujour-  
d'hui.

Va t'établir ce soir dans la noble Cœhuë ,  
Descens envelopé d'une invisible nuë ,  
Lorsque tu t'introduis sans qu'on sçache com-  
ment ,

Tu regnes plus absolument.

Mene avec toi ta Troupe , & qu'elle soit com-  
plete ,

Le triste Sérieux & la Langueur secrète ,  
Par qui les Plaisirs sont chassés ,  
Les Complimens froids & glacés ,

Les Nouvelles de la Gazette ,  
 Les longs Contes remplis de détails entassés ;  
 Ou , qui pis est , les Ris forcés ,  
 La Gayeté fausse & contrefaite ;  
 Les bons mots d'autrui qu'on repete ,  
 Et qui même sont mal placés.

Que d'un repas très-court les Convives lassés  
 Cachent leurs bâillemens sous une main discrete ,  
 Qu'ils prêtent à l'Horloge une oreille inquiète ,

Et ne se montrent empressés  
 Qu'à faire avant minuit une heureuse retraite.  
 Ennui , tu me diras qu'en présence d'Iris  
 Il ne t'est pas aisé d'établir ton empire ,  
 Que son aimable vûë animant les esprits . . .  
 Je t'entens , à cela je n'ai qu'un mot à dire.

Et bien , tu ne dois pas songer  
 A regner sur toute la Bande ,  
 Mais Iris peut leur plaire , & pourtant enrager ;  
 C'est sur elle , grand Dieu , qu'il faudra te van-  
 ger ,

Puissant Ennui , je te la recommande.



---

---

S U R  
UN RETOUR

*Qui devoit être au mois d'Octobre.*

N E reviendras-tu point , ne ferai-je sans  
cesse

Que d'inutiles vœux pour hâter ta paresse ,  
Mois charmant , Mois aimable , où de ses dons  
nouveaux

Bacchus remplira nos Tonneaux ?  
De Vignerons contens quand verrai-je une Armée  
Par les ordres du Dieu dépoüiller ses Etats ,  
Et faire boüillonner la Liqueur enflammée ,  
Mere des Jeux , & l'Ame des Repas ?

Ainsi dans le fond d'un Boccage  
Je parlois seul , & Bacchus m'entendit ;  
Il crut qu'enfin je lui rendois hommage ,  
Et de ce tardif avantage

Le Dieu des Buveurs s'applaudit.  
Mais l'Amour qui sçavoit combien Iris m'occupe ,  
Et dans quel tems son retour est réglé ,  
De mes discours avoit lui seul la clé ,  
Et prenoit l'autre Dieu pour dupe.



## R<sup>A</sup>ÊVERIE.

A Vous que j'aime , & n'en aime pas moins  
 Pour vous aimer dans le silence ;  
 A vous à qui je rends des soins  
 Inconnus , & sans récompense ;  
 A vous , qui pourrés bien ne le jamais sçavoir ,  
 En ces lieux écartés j'adresse cet hommage ,  
 Et je puis seulement me rendre témoignage  
 Que j'aime à faire mon devoir.  
 Je doute même que tout autre  
 En pareil cas s'en acquitât ainsi ;  
 Mais vous , si vous faisiés le vôtre ,  
 Vous devineriés tout ceci.

## ETRENNES

*Pour l'Année 1701.*

E N commençant , Iris , l'An qui suit mil sept  
 cens ,  
 Je voulois sous vos loix mettre ma destinée ,  
 Je voulois de mes vœux vous promettre l'encens ,  
 H h iiij

Seulement pour ladite Année ,

Cela n'a jamais d'autre sens.

Mais avec cette Année un Siècle aussi commence ;

Attendons, ai-je dit, nous pouvons à bon droit

De l'un & l'autre Bail peser la différence.

Mais les appas d'Iris souffrent-ils qu'on balance ?

Et bien donc , pour le Siècle soit.

---

## A U T R E S

## E T R E N N E S.

**E**N ce jour solennel , où de vœux redoublés  
Plus qu'en tout autre tems les Dieux sont ac-  
cablés ,

J'ai fait des vœux hardis , & peut-être impossi-  
bles ;

J'ai demandé des jours occupés & paisibles ,  
Des plaisirs vifs , sans le secours puissant

Du trouble & de l'inquietude ,

Des biens dont la longue habitude

Eût le charme d'un goût naissant ,

De la gloire , non pas cette vaine fumée

Qui va se répandant au loin ,

Mais cette gloire qu'avec soin

Dans son cœur on tient renfermée.

Tel étoit mon Placet. Jupiter mit au bas  
 En caracteres longs, qu'on ne lisoit qu'à peine,  
*Renvoyé vers l'aimable Ismene,*  
*Ceci ne me regarde pas.*

---

## S U R

# DES ETRENNES

*Avancées d'une Année sur l'autre.*

**L**E Dieu de l'Helicon, & celui de Cithere,  
 Souverains des Plaisirs, sont convenus en-  
 tr'eux

De payer tous les Ans à celle qui m'est chere  
 Un tribut de Vers amoureux;

Elle qui n'est pas menagere

Veut en mil sept cens un manger mil sept cens  
 deux,

Et les Divinités faciles à ses vœux

N'y sçavent rien que de la laisser faire.

Qu'en arrivera-t'il ? le fond manquera ? Non.

L'Amour fournit toujours, la source est abon-  
 dante.

Où l'Amour, dirés-vous, mais pour votre Apol-  
 lon..

Oh , quand l'Amour le prend d'un certain  
ton ,

Il faut , ma foi , qu'Apollon chante.

## L'HOROSCOPE.

**J**E n'avois garde , Iris , de ne vous aimer pas ,  
Je ne m'étonne plus de mon amour extrême ,

Le Ciel dès ma naissance même

Promit mon cœur à vos appas.

Un Astrologue expert dans les choses futures

Voulut en ce moment prévoir mes aventures ;

Des Planetes alors les Aspects étoient doux ,

Et les Conjonctions heureuses ,

Mon Berceau fut le rendés-vous

Des influences amoureuses ;

Venus & Jupiter y verfoient tour à tour

Tant de quintessence d'amour ,

Que même un œil mortel eût pû la voir descendre.

De leur trop de vertu qui pouvoit me défendre ?

Helas ! je ne faisois que de venir au jour ,

Qu'ils prennent bien leur tems pour nous faire un  
cœur tendre !

Quand de mon avenir fatal

L'Astrologue d'abord fit le plan général ,

Il le trouva des moins considerables ;



Je ne devois ni forcer Bastions,  
 Ni décider Procès, ni gagner Millions,  
 Mais aimer des Objets aimables,  
 Offrir des vœux, quelquefois bien reçûs,  
 Eprouver les amours coquets ou veritables,  
 Donner mon cœur, le reprendre, & rien plus.

Alors l'Astrologue s'écrie,  
 Le joli Garçon que voilà !  
 La charmante petite vie  
 Que le Ciel lui destine là !

Mais quand dans le détail il entra davantage,  
 Il vit qu'encor Enfant je sçavois de ma foi  
 A deux beaux yeux faire un si prompt hom-  
 mage,

Que mon premier amour & moi  
 Nous étions presque de même âge.

D'autres amours après s'emparoiént de mon cœur,  
 La force, la durée en étoit inégale,  
 Et l'on ne distinguoit par aucun intervalle  
 Un amour & son successeur.

Ce n'étoient jusque-là que des Préliminaires,  
 Le Ciel avoit paru d'abord  
 Par un essai de passions legeres  
 Jouïr seulement sur mon sort.

Mais quel amour, ô Dieux ! quel amour prend la  
 place

De ceux qui l'avoient précédé !  
 Fuiés, foibles amours dont j'étois possédé,

Fuiés , & dans mon cœur ne laissés point de trace.  
Celui qui se rendoit maître de mon destin  
Du reste de ma vie occupoit l'étenduë ,  
L'Astrologue avoit beau porter au loin sa vûë ,  
Il n'en découvroit point la fin.

Quoi ! disoit-il , presqu'en versant des larmes ,

Ce pauvre Enfant que je croiois heureux ,  
Des volages amours va-t'il perdre les charmes ?

Quoi ! pour toujours va-t'il être amoureux ?

Non , non , il faut que je m'applique

A voir encor l'affaire de plus près.

Alors il met sur nouveaux frais

Toutes ses regles en pratique ;

D'un œil plus attentif il observe le cours

Et des Fixes & des Planetes ,

Dans tous les coins du Ciel promene ses Lunetes ,

Retrace des Calculs qui n'étoient pas trop courts ,

Et puis quand il eut fait cent choses déjà faites ,

Il vit que j'aimois pour toujours.



---

# LE TEMS

ET

L'AMOUR,

FABLE.

**I**Ls sont deux Dieux, portant aîles au dos,  
Les plus méchans qu'ait Jupin à sa table,  
L'un est le Tems, mangeur insatiable,  
Vieillard chenu, mais hélas ! trop dispos;  
Et l'autre, qui ? c'est l'Enfant de Paphos.  
Quand cet Enfant a pris beaucoup de peine  
Chés son Beau-Pere à forger une chaîne,  
Qui de deux cœurs doit unir le destin,  
Vient le Barbon qu'on ne peut trop maudire,  
Qui vous la ronge, & vous l'use à la fin;  
Adieu la chaîne, & le Vieillard malin  
S'envole ailleurs, riant d'un vilain rire.  
Fut-il jamais sous sa cruelle dent  
Liens si forts qu'ils fissent résistance ?  
Ces jours passés je le vis cependant  
Avec l'Amour en bonne intelligence;  
Tous deux, tous deux, l'Enfant & le Vieillard,

Ils composoient une chaîne durable ,  
 Le Tems lui-même en feroit avec art  
 Tous les chaînons. N'est-ce point une Fable ?  
 Non , je l'ai vû , vû de mes propres yeux ,  
 Ou je le sens , pour vous dire encor mieux.

## LA MACREUSE.

*Sur ce qu'on traitoit de Macreuse  
 un Homme qui paroissoit fort in-  
 différent , & qui cependant ne l'é-  
 toit pas.*

D 'Un Marais du Septentrion  
 Sortit jadis une Macreuse ,  
 Dont la froideur étoit fameuse  
 Parmi sa froide Nation.  
 Il est dit dans une Chronique  
 Qu'un jour Iris vit en passant  
 Ce pauvre Animal aquatique ,  
 Tout engourdi , tout languissant.  
 Aussi-tôt de l'Oiseau le sang froid se dégèle ,  
 Sa forme change , & par le don  
 Qu'avoient les regards de la Belle ,  
 La Macreuse devient Pigeon.  
 Vous devinés qu'à ce spectacle



# D I V E R S E S. 375

Tout le monde cria miracle ;  
 Point du tout. Et pourquoi si peu d'étonnement ?  
 C'est qu'Iris fit ce changement.  
 La Macreuse soudain , fiere de ne plus l'être ,  
 Va dans un Colombier se faire reconnoître ,  
 Prendre son rang , joüir des droits  
 D'un nouvel être qui l'honore ,  
 Et qui plus est , plus mille fois encore ,  
 Aimer pour la premiere fois.  
 Qu'elle se sentit peu de sa triste origine !  
 Qu'elle sçut faire honneur à la vertu divine  
 Qui rendoit son destin si beau !  
 Dans leurs caresses amoureuses ,  
 Tous les autres Pigeons , Pigeons dès le berceau ,  
 Sembloient eux-mêmes des Macreuses.  
 Aussi de ses amours en tous lieux signalés  
 Telle fut la gloire éclatante ,  
 Que quand la Déesse charmante ,  
 Qui sous ses loix tient les Enfans aîlés ,  
 Perdit un des Pigeons à son Char attelés ,  
 Notre Macreuse eut la place vacante.



---

*SUR CE QU'EN ECRIVANT*

*à une Personne , on n'avoit osé  
écrire le mot d'Amour , & qu'on  
l'avoit laissée en blanc.*

**H**ier peut-être, Amour , je te parus coupable ,

Même en implorant ton pouvoir ,  
Je n'osai prononcer ton nom , ce nom aimable  
Que jamais l'Univers n'entend sans s'émouvoir.

J'eus trop d'égard pour une Indifférente ,  
Je craignis plus de l'offenser que toi ;  
Mais d'un respect poussé plus loin que je ne doi

Le moyen que je me repente ?  
N'est-ce pas toi , grand Dieu , qui m'en as fait la  
loi ?

La seule criminelle est la Beauté que j'aime ,  
De ton nom outragé vange l'honneur suprême ,

La peine que tu dois choisir ,  
C'est que bientôt avec plaisir  
Elle le prononce elle-même.



SUR

## SUR UN BILLET,

*Où une Personne n'avoit écrit que les  
premières lettres d'un Sentiment  
qu'on lui demandoit.*

Certain Chiffre tracé par une main char-  
mante

Tourmentoît un jour mes esprits ,

J'eus recours au Fils de Cypris ,

Il n'est Déchiffreur que l'on vante

Autant que lui pour ces sortes d'Ecrits.

Il me lut tout courant l'adorable Grimoire.

J'entendis... juste Ciel ! quelle seroit ma gloire !

Quel destin seroit aussi beau ?

Mais hélas ! il ne lut qu'à travers son Bandeau ,

Et je n'ose presque l'en croire.



---

## SUR UN CLAIR DE LUNE.

Q Uand l'Amour nous fait éprouver  
Son premier trouble avec ses premiers char-  
mes,  
Contre soi-même encor c'est lui prêter des armes  
Que d'être seul, & de rêver.  
La dominante idée à chaque instant présente  
N'en devient que plus dominante,  
Elle produit de trop tendres transports,  
Et plus l'esprit rentre en lui-même  
Libre des Objets du dehors,  
Plus il retrouve ce qu'il aime.  
Je connois ce péril, & qui le connoît mieux ?  
Tous les soirs cependant une force secrète  
M'entraîne en d'agréables lieux,  
Où je me fais une retraite  
Qui me dérobe à tous les yeux.  
Là, vous m'occupés seule, & dans ce doux silence  
Absente je vous vois, je suis à vos genoux,  
Je vous peins de mes feux toute la violence;  
Si quelqu'un m'interrompt, j'ai le même cour-  
roux



Que s'il venoit par sa présence

Troubler un entretien que j'aurois avec vous.

Le Soleil dans les Mers vient alors de descendre ,

Sa Sœur jette un éclat moins vif & moins perçant ;

Elle répand dans l'air je ne sçai quoi de tendre ,

Et dont mon ame se ressent.

Peut-être ce discours n'est guere intelligible ,

Vous ne l'entendrés point , je sçai ce que j'y perds ;

Un cœur passionné voit un autre Univers

Que le cœur qui n'est pas sensible.

A M A D A M E

LA D... DE M...

*Sur son Mariage qui fut consommé  
dans une Hôtellerie d'une  
petite Ville.*

D U beau sang dont vous êtes née ,

Un Souverain vous est dû pour Epoux ,

Mais vos appas aussi donnent des droits sur vous

A l'Ennemi de l'Himenée.

Le serieux Himen par un grave decret

Vous met entre les bras d'un Prince d'Aufonie ;

I i ij

L'autre pour donner un trait  
Qui tienne de son génie ,  
Sans pompe & presque en secret  
Conclut la cérémonie  
Dans un méchant Cabaret.

---

S U R  
UN PORTRAIT

*De feuë Madame la Duchesse  
de Mantouë.*

T O i que pour son Rival Apollon même avouë,  
Immortel Cygne de Mantouë ; \* *Virgile.*  
Quoique pour vivre ici le destin t'ait marqué  
Le plus beau tems de la grandeur Romaine ;  
Que je te plains d'avoir manqué  
Ce sujet pour tes Chants , & cette Souveraine !



---

## CAPRICE.

**J**E ne dors ni nuit ni jour ,  
Le Diable emporte l'Amour ,  
Ses petits Freres , sa Mere ,  
Tous ses Parens , Jeux & Ris ,  
Toute l'Isle de Cithere ,  
Et qui plus est , mon Iris.

---

## S U R UNE PETITE VEROLE.

**S**ur le sujet de la gente femelle  
Qui rend mon cœur aussi tendre qu'il est ,  
Grace & Beauté sont ensemble en querelle ;  
Car Beauté dit , c'est par moi qu'elle est belle.  
Grace répond , c'est par moi qu'elle plaît.  
Dame Beauté toujours fiere & hautaine ,  
D'esprit quinteux , & qui veut qu'on apprenne  
Combien ses dons doivent être chers ,  
Vous prend congé du visage d'Iris.

Mais d'autre part sa gentille Rivale ,  
 Pour la confondre & lui clôre le bec ,  
 Grace demeure , & tous nos cœurs avec ,  
 D'Enfans ailés troupe toujours égale  
 Aux pieds d'Iris se rend avec respect ;  
 Dame Beauté mainte Couleuvre avale.  
 Si qu'à la fin voyant que son courroux  
 N'avance rien , & ne sert de deux cloux ,  
 Elle revient sans mot dire , au plus vîte ;  
 Heureuse encor qu'on la reçoive au gîte.

---

## S U R

## U N E S C E N E

*Que j'avois faite entre l'Amour  
 & Psiché.*

PSICHE' à IRIS.

**M**A chere Sœur , nous ne nous devons rien ,  
 En même cas nous sommes l'une & l'autre ,  
 Votre Amant fait parler le mien ,  
 Et le mien fait parler le vôtre ,





---

---

M A D R I G A L.

**J**E veux chanter en Vers la Beauté qui m'engage,  
 J'y pense , j'y repense , & le tout sans effet ;  
 Mon cœur s'occupe du sujet ,  
 Et l'esprit laisse là l'ouvrage.

---

---

A U T R E.

**T**U sçais quel est l'Objet , Amour , dont j'ai  
 fait choix ,  
 Fais que de ses beaux yeux j'éprouve seul les ar-  
 mes ,  
 Ne crains point d'être injuste à l'égard de ses char-  
 mes ,  
 En ne soumettant pas mille cœurs à ses loix ;  
 Mon cœur est assés tendre , il est assés fidele ;  
 Pour t'acquitter envers elle  
 De tout ce que tu lui dois.



---

S U R  
U N E P A S S I O N  
C O N S T A N T E ,  
*Sans être malheureuse.*

U N jour aux pieds d'Iris l'Amour alla se rendre ,

Respectueux , timide , & n'en osant attendre

Que des rigueurs & du dédain ,

Iris se trouva moins severe ,

Et l'Enfant retourna soudain

A son naturel téméraire.

Cependant par tous les degrés

Il sçut conduire son audace.

Enfin , je prévois bien que vous en douterés ,

Siècles futurs , enfin Iris même l'embrasse.

Mais dans l'instant qu'entre ses bras

Il goûtoit , éperdu , des douceurs si nouvelles ,

Iris en trahison lui coupoit les deux aîles ,

Et l'Amour ne le sentit pas.

Ce tour-là fut , sur ma parole ,

Le mieux pensé que j'aie encor connu ,

Car

Car l'Amour bien traité d'ordinaire s'envole  
Plus vîte qu'il n'étoit venu.

## L'ANNIVERSAIRE.

DAns un lieu sombre & ténébreux,  
Le dixième Janvier, s'assemblerent les Sages,  
Censeurs du monde, & presque Antropophages,  
Gens sans amour, & rêvants toujours creux.  
De longs habits de deuil la Troupe étoit couverte,  
De deuil étoit tendu le funeste séjour;  
L'an précédent à pareil jour  
D'un de leurs Compagnons ils avoient fait la perte,  
Il avoit deserté; quand un Sage deserte,  
Ne le cherchez que chés l'Amour.  
Dans des Chants où regnoit une tristesse extrême,  
De celui qui manquoit ils déploroient le sort.  
Hélas ! disoit avec transport  
Un Orateur à face maigre & blême,  
C'étoit pour notre Corps un sujet excellent,  
Quel paresseux ! quel indolent !  
Quel ennemi du soin & de la veille !  
Qu'il eut pour ne rien faire un merveilleux talent !

Qu'il dormoit bien sur l'une & l'autre  
oreille !

A peine quelquefois paroïssoit-il galant ;  
Je sçai qu'il faisoit mal d'en faire le semblant ,  
Mais que cette apparencce étoit peu criminelle ,  
Auprès de cet amour sincere & violent

Qui nous en a fait un rebelle !

Le Discoureur en étoit là ,

Quand le Sage défunt parut & le troubla ,  
Comme un Spectre sorti du ténébreux rivage.

Messieurs , leur dit-il , me voilà ,

Et voilà celle qui m'engage ;

Critiqués ce Portrait , vous sçavés critiquer ,  
Et comme un peu de tems vous sera necessaire ,

Je ne veux pas vous en laisser manquer ,

Je reviens dans un an , à l'autre Anniversaire.

En attendant , je vous déclare à tous

Que j'aime , que l'on m'aime , & que vous êtes  
fous.





## S U R

## DES DISTRACTIONS

*dans l'Etude de la Geometrie.*

L Orsque je tiens les horribles Ecrits  
Des Successeurs d'Euclide & d'Archimede ,  
Contre la joye infaillible remede ,  
Rude supplice aux plus tristes Esprits ,  
J'ai l'Amour , & je suis tout surpris  
Qu'il me vient là faire une parenthese ;  
Pense un moment , dit-il , à ton Iris ,  
Tu penseras un peu plus à ton aise.  
Très-volontiers , lui dis-je , mon Mignon ,  
Je sçai trop bien qu'on ne lui dit pas , non ,  
J'accomplis l'ordre , & d'assés bonne grace.  
Puis je reprends mes Sçavans , & l'Ennui ,  
Priant l'Amour de leur ceder la place ,  
La compagnie est mauvaise pour lui.  
S'enva-t'il ? non. Parenthese nouvelle ,  
Encore Iris. Encore une fois , soit ,  
Deux , s'il le faut. On peut faire pour elle ,  
Sans faire trop , un peu plus qu'on ne doit.  
Mais à la fin , lorsque je m'en croi quitte ,  
K k ij

Que mon devoir est fait , & par de-là ,  
 Mon enragé , mon traître est encor là ,  
 Et son Iris. En vain je me dépîte ,  
 Au Diable soit le Lutin obstiné ,  
 C'est encor pis , j'en suis mieux lutiné ,  
 Je n'y sçai plus que prendre patience ,  
 Et puisqu'il faut que je pense & repense  
 A cette Iris , & la nuit & le jour ,  
 Pensons-y donc. Adieu vous dis , Science ,  
 Je veux avoir la paix avec l'Amour.

L' A M O U R  
 E T  
 L'H O N N E U R ,  
 F A B L E.

**D**Ans l'Age d'Or que l'on nous vante tant ,  
 Où l'on aimoit sans loix & sans contrainte ,  
 On croit qu'Amour eut un regne éclatant ,  
 C'est une erreur ; il fut si peu content ,  
 Qu'à Jupiter il porta cette plainte.  
 J'ai des Sujets , mais ils sont trop soumis ,  
 Dit-il , je regne , & je n'ai point de gloire ,

J'aimerois mieux dompter des ennemis,  
 Je ne veux plus d'empire sans victoire.  
 A ce discours Jupin rêve, & produit  
 L'austere Honneur, épouvantail des Belles,  
 Rival d'Amour, & Chef de ses Rebelles,  
 Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.  
 L'Enfant mutin le considere en face,  
 De près, de loin, & puis faisant un saut,  
 Pere des Dieux, dit-il, je te rends grace,  
 Tu m'as fait là le Monstre qu'il me faut.

## E N V O Y.

Jeune Beauté, vous que rien ne surmonte,  
 je ne dis pas, vous aimerés un jour,  
 Mais après tout, ceci n'est point un conte,  
 L'Honneur fut fait pour l'honneur de l'Amour.

---

## S U R

## U N E B R U N E.

**B**Runette fut la gentille femelle  
 Qui charma tant les yeux de Salomon,  
 Et renversa cette forte cervelle,  
 Où la Sagesse avoit pris le timon;  
 Qui dit Brunette, il dit spirituelle,

Et vive au moins comme un petit Démon,  
 Et, s'il vous plaît, tous ces jolis visages  
 Qui de la Grece affolerent les Sages,  
 Qui, comme Oïsons, les menoient par le bec,  
 Qui croiés-vous que ce fussent ? Brunettes  
 Aux beaux yeux noirs, & qui dans leurs goguet-  
 tes

Disoient, Dieu sçait, gentillesse en Grec.  
 Autre Brunette aujourd'hui me tourmente,  
 Moi Philosophe, ou du moins raisonneur,  
 Et qui pouvois acquerir tout l'honneur,  
 Et tout l'ennui d'une ame indifférente.  
 Or vous, Messieurs, qui faites vanité  
 Des tristes dons de l'austere Sageſſe,  
 Quand vous verrés Brunettes d'un côté,  
 Allés de l'autre en toute humilité,  
 Brunettes font l'écuëil de votre espee.

### SUR CE QU'ON AVOIT

*traité un sujet tendrement, au lieu  
 de le traiter galamment selon la  
 premiere intention.*

J'Ai vû le tems que j'avois en partage  
 Un assés galant badinage;



Je sçavois, disoit-on, dans des Vers gracieux

Faire jouïr ces Enfans qui sont Dieux.

Mais de moi maintenant ce talent se retire ;

Lorsque je demande à ma Lire

Un Menuet, un Rigodon,

Elle me rend des airs qui peindroient le martyre

Du passionné Celadon.

Ce que tu m'accordoïs, Dieu des Vers, quel caprice

Te porte à me le refuser ?

Mais non, j'ai tort de t'accuser

Je reconnois mon injustice.

Depuis un tems je m'apperçoi

Que quand tes dons sacrés daignent sur moi descendre ,

C'est le Vase où je les reçois ,

Qui fait que même malgré toi

Tout le galant se tourne en tendre.



---

*SUR CE QU'ON AVOIT MIS  
dans une Eglogue ces quatre Vers :*

*S*ans permettre à son cœur de trop nobles desirs,  
Elle peut des Dieux même attendre les soupirs,  
Et si pour elle en vain les Dieux verseroient des lar-  
mes,  
Ils sauvéroient encor leur gloire par ses charmes.

*Et qu'il fallut les ôter, parce qu'ils  
étoient trop pompeux.*

Le Poëte a manqué, je n'en disconviens pas,  
Mais il étoit plus Amant que Poëte.  
Quand de ce qu'on adore on chante les appas,  
Le Chalumeau devient Trompette.



---

---

S U R  
U N E V I S I T E

*Qu'un Malade attendoit inutilement  
depuis quelque tems.*

**V**ous ne venés donc point , vous pour qui je  
respire ,  
Vous qui seule à mes maux pourriés me dérober ,  
Vous qui d'un simple mot , qui d'un léger sou-  
rire  
Dissiperiés l'horreur où je me sens tomber.  
Privé de la santé , mon seul mal est l'absence ,  
C'est vous que je regrette , & qui me tourmentés ,  
Venés de vos attraits éprouver la puissance ,  
Et si je souffre encor , punissés-m'en , partés.

---

---

M A D R I G A L.

**A**ux Immortels quand je fais quelque offran-  
de ,  
Ils m'en feront eux-mêmes les témoins ;  
Ce n'est jamais l'or que je leur demande ,

Les dignités, les honneurs encor moins.  
Mais je leur dis, votre pouvoir suprême,  
Dieux Immortels, dispose aussi des cœurs,  
Conservés-moi le cœur de ce que j'aime,  
Et je renonce à vos autres faveurs.

---

S U R

UN COMMERCE  
D'AMOUR,

*Qui subsistoit sans fureurs, sans  
jalousie, &c.*

A Voir l'Amour tel qu'il erre en ce Monde,  
Les yeux en feu, la mine furibonde,  
Barbare auteur des pleurs les plus amers,  
On le prendroit pour le fils de Megere,  
Qui s'est armé des Serpens de sa Mere,  
Et vient chés nous transporter les Enfers.  
Mais grace à vous, & grace à moi peut-être,  
On le peut voir sous des traits moins connus,  
Nos tendres feux l'obligent de paroître  
Comme le Fils de l'aimable Venus.



---

S U R  
UN PORTRAIT  
DE DESCARTES.

A Vec sa mine renfrognée,  
Elevé sur ma cheminée,  
Descartes dit, Messieurs, c'est moi  
Qui dans ces lieux donne la loi.  
Mais au fond d'une Alcove obscure  
Se cache une aimable Figure,  
Qui se moque du ton qu'il prend,  
Et dit tout bas, ô l'ignorant !



## L E S

## Z E P H I R S.

V  
Ers l'endroit où du Pont de Seve  
Le dos voûté sur la Seine s'élève,  
Deux Courriers qui venoient de deux endroits  
divers,  
Qui tous les deux portoient leur malle  
Et faisoient diligence égale,  
Se rencontrerent dans les airs.  
Dans les airs ? deux Courriers ? voici choses nou-  
velles.  
C'étoient Zephirs, entendés-vous ?  
Et ce qu'ils portoient sur leurs ailes,  
C'étoient Soupirs échappés aux Jaloux,  
Regrets impatiens & doux,  
Vers, & que sçai-je enfin ? cent autres bagatelles,  
Qui sont des cœurs amoureux & fideles  
Les grands trésors, ou plutôt les font tous.  
Vers la charmante Iris l'un voloît à Versailles  
De la part d'un Amant renfermé dans Paris,  
Et l'autre, de la Ville alloit voir les murailles  
Vers cet Amant depêché par Iris.

## D I V E R S E S. 397

Comme ils se connoissoient, arrête un peu, mon  
frere,

Dit le Parisien, montre moi ton paquet ;

Ah ! Ciel ! ta charge est bien legere,

Et je suis, moi, chargé comme un Mulet.

Le Courtisan d'un air de Petit-Maître,

Répondit au Bourgeois, & bien, tant pis pour  
toi,

Car d'ailleurs quoiqu'il en puisse être,  
Je ferai mieux reçu que toi.

---

## C A P R I C E.

**M** Aller servir de la langue des Dieux,  
Parce qu'Iris fait un petit voyage  
D'un jour sans plus ! je n'en ai le courage.  
Assurément Vers sont trop précieux,  
Ce ne seroit entendre le ménage.  
Mais dit l'Amour, imperieux Marmot,  
Dans ce seul jour qu'elle doit être absente,  
Si le Soleil ne va qu'au petit trot,  
S'il ne va point, si je m'impatiente,  
Si je languis, si j'enrage en un mot,  
Moi qui suis Dieu, qui tous les Dieux regente,  
Enragerai-je en Prose comme un sot ?

---

S U R  
MON PORTRAIT.

**S**I lors qu'un seul moment votre œil s'est occupé  
Sur ce Portrait qui, dit-on, est moi-même,  
Il ne vous a pas dit, *c'est vous seule que j'aime*,  
Rigaut ne m'a point attrapé.

---

C H A N S O N.

**U**N Vainqueur après sa victoire  
En répand l'éclat en tous lieux,  
Un Amant derobe sa gloire  
A tous les yeux.

Venus & l'Amour sçavent ce qui le flatte,  
Sa gloire n'éclatte  
Que chés les Dieux.

Un Vainqueur, &c.



La reconnoissance  
 Du plus tendre cœur  
 N'est que son silence,  
 Et son bonheur.

Un Vainqueur , &c.

---

S U R  
 UNE ABSENCE.

J'Entens la Raïson en colere  
 Qui gronde , & tempête chés moi.  
 Que diable est-ce donc que je voi ?  
 Une humeur triste & solitaire,  
 Un noir chagrin qui n'appartient  
 Qu'aux grands malheurs , aux funerailles.  
 Je sçai bien qu'elle est à Versailles ,  
 Mais dans deux jours elle revient.  
 A cette Raïson trop cruelle  
 Un pauvre Enfant , pour tout discours ,  
 Répond , en criant de plus belle ,  
 Elle ne revient de deux jours.



---

**S U R L' A B S E N C E**

*d'une Personne à qui l'on donnoit  
le nom d'Iris en Vers , & hors  
de là quelques autres noms.*

**Q**Uand je me jette avec furie  
Dans l'affreuse Geometrie ,  
Où se trouvent en racourci  
Le Grimoire & la Diablerie ,  
Plein d'une triste rêverie  
Dont j'ai l'esprit tout obscurci ,  
Je pense à mon Iris aussi.

Quand quelque Venus, quelque Aurore  
S'offre à mes yeux d'un air galant ,  
Et me dit , non pas en parlant ,  
Je permets que ton cœur m'adore ,  
Ou bien m'en dit l'équivalent ,  
Je pense à mon Iris encore.

Encore ! Aussi ! je suis surpris  
Qu'ici ces mots-là se présentent.  
Pourquoi faut-il que mes Vers mentent ?  
Ne puis-je rimer qu'à ce prix ?  
Eh ! disons vrai , de par Cypris ,

Et

Et si les Rimes n'y consentent  
 Regardons-les avec mepris.  
 Au milieu des sçavans Ecrits  
 Qui me plaisent & me tourmentent,  
 Malgré les Belles de Paris,  
 Dont les yeux aisément nous tentent,  
 Je ne pense qu'à mon Iris.

Toute verité sera dite,  
 Puisque je viens de commencer.  
 Qu'un objet jamais ne vous quitte,  
 Qu'en vain pour s'en debarasser  
 Votre pauvre cerveau s'agite,  
 Que ce soit une loi prescrite  
 D'y penser & d'y repenser,  
 Tant que chés vous une Ame habite,  
 C'est, si j'ose le confesser,  
 Une Condition maudite;  
 Aussi lors que je me depite,  
 Et qu'Iris vient à me lasser,  
 Je pense à . . . . .

Si je me sens pousser à bout  
 Par celle-ci qui me possède,  
 Diversité, c'est mon remède;  
 Mon cœur à regret s'y résout,  
 Je ne sçai si l'Amour m'absout,  
 Mais enfin quand le mal m'excede.  
 Je pense à . . . . . & c'est tout.

---

---

# L E T T R E

*A une Demoiselle de Suède , dont j'a-  
vois vû un très-agréable Portrait  
chés M . . . . . Envoyé de Suède ,  
qui de plus m'en avoit dit des mer-  
veilles.*

M A D E M O I S E L L E ,

Je ne sçai si en me donnant l'honneur  
de vous écrire , j'écris à quelqu'un. Sur  
votre nom , qui est fort illustre , il faut  
que je vous croye Suédoise ; sur les  
grands yeux noirs que j'ai vûs dans vo-  
tre portrait , & qui doivent être pleins  
de feu dans l'Original , je vous croirois  
Espagnole ; sur de jolis Vers François  
qu'on m'a montrés de vous , je vous  
croi Française ; sur les Vers Italiens  
qu'on dit que vous sçavés faire , vous  
devés être Italienne ; sur tout cela en-  
semble vous n'êtes d'aucun País.



Pour rendre le miracle encor plus achevé ,  
 Dix-sept ans à peu près , c'est l'âge qu'on vous  
 donne ;  
 Dix-sept ans jusqu'ici n'avoient gâté personne ,  
 Pour vous , ils vous font tort. L'esprit si cultivé ,  
 Et dix-sept ans , font que je vous soupçonne  
 De n'être , Dieu me le pardonne ,  
 Que quelque objet en l'air qu'un Poëte a rêvé.

Cependant il est certain que M. l'Envoyé de Suède prend l'affaire fort sérieusement ; & si l'on a à croire des prodiges , ce doit être plutôt sur son autorité que sur celle d'un autre. Il soutient que vous êtes à Stokholm , que mille gens vous y ont vûë , & vous y ont parlé ; il dit même que votre portrait qui représente le plus charmant visage du monde , ne représente pas le vôtre dans toute sa beauté , & que les Peintres de Suède ne flattent pas comme les nôtres. Mais pourquoi , nous qui sommes dans le Pays de la beauté , de l'esprit , & des agrémens , n'aurions-nous jamais rien vû de pareil à une personne si accomplie ? Voilà ce que la vanité Françoisë nous fait dire aussi-tôt. A cela je ne sçai qu'une réponse qui puisse

se nous aider à croire tout ce qu'on dit  
de vous.

L'Amour ailleurs si redoutable

Ne trouve pas sans doute un climat favorable

Sous le Ciel de Suède, & si près des Lapons ;

Les cœurs y sont glacés, & pour fondre leurs gla-  
ces ,

N'a-t'il pas dû produire un Chef-d'œuvre où les  
Graces

Eussent répandu tous leurs dons ?

Si nos climats n'ont rien qui ne vous cede

Soit en esprit , soit en attraits ,

C'est qu'Amour y soumet les cœurs à moins de  
frais ,

Qu'il ne pourroit faire en Suède.

C'est là, M A D E M O I S E L L E , tout  
ce que j'ai pû imaginer de plus vrai-  
semblable. Tirés-moi d'embarras , je  
vous en conjure , & ayés la bonté de  
me faire sçavoir si vous êtes. Que votre  
modestie ne vous empêche point de me  
l'avouer naturellement ; je vous pro-  
mets de n'en parler à personne , je ne  
voudrois pas qu'on sçût que j'eusse  
quelque intelligence avec une Etrange-  
re , qui triompheroit de toutes nos

Françoises , & effaceroit l'honneur de la Nation. Ce seroit là un trop grand crime contre ma Patrie ; cependant je m'accoutume à en faire un peut-être encore plus grand. Tous mes soupirs , à l'heure qu'il est , sortent de France , & vont du côté du Nort.

Lieux désolés , où l'Hiver tient son siège  
 Sur de vastes amas de nége ,  
 Où les Aquilons violens  
 Où les Frimats & les Ours blancs  
 Composent son triste cortege ,  
 Mer Glaciale , affreux Climats ,  
 C'est après vous que je soupire ;  
 Les lieux où regne un éternel Zephire ,  
 Le séjour de Venus , Cypre ne vous vaut pas.

Vous voyés , MADemoiselle ,  
 que mon cœur a déjà bien fait du chemin. Je me flatte que mes hommages qui ne seroient pas dignes de vous à Stokholm , deviendront de quelque prix en traversant cinq cens lieues de Pays pour aller jusqu'à vous ; & que s'il est triste de vous écrire de si loin , ce me sera du moins auprès de vous une espee de mérite. Je n'en ai point d'autre à vous faire valoir , & je ne croi



pas même que vous puissiez sçavoir qui  
je suis ,

A moins qu'un coup de la fortune  
N'ait porté jusque sur vos bords  
Le nom de l'Enchanteur qui fait parler les Morts ,  
Et qui voyage dans la Lune.

F I N.





# T A B L E

*Des Pièces contenues dans ce Volume.*

|                                                                                                                    |        |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <b>E</b> glogue à Madame la Dauphine.                                                                              | page 1 |
| I. Eglogue. Alcandre.                                                                                              | 7      |
| II. Eglogue. Silvanire & Delphire.                                                                                 | 13     |
| III. Eglogue. Delie.                                                                                               | 22     |
| IV. Eglogue. Daphné.                                                                                               | 28     |
| V. Eglogue. Erasfe.                                                                                                | 35     |
| VI. Eglogue. Ligdamis.                                                                                             | 40     |
| VII. Eglogue. La Statuë de l'Amour.                                                                                | 48     |
| VIII. Eglogue. Thamire.                                                                                            | 52     |
| IX. Eglogue. Ismene.                                                                                               | 59     |
| X. Eglogue. Tirsif & Iris.                                                                                         | 65     |
| Endimion Pastorale.                                                                                                | 73     |
| Prologue d'Endimion.                                                                                               | 120    |
| Discours sur la nature de l'Eglogue.                                                                               | 125    |
| Digression sur les Anciens & les Modernes.                                                                         | 170    |
| Thetis & Pelée, Tragedie en Musique, représentée pour la premiere fois par l'Academie Royale de Musique l'an 1689. | 201    |
| Enée & Lavinie, Tragedie en Musique, représentée pour la premiere fois par l'Academie Royale de Musique l'an 1690. | 267    |
| Lettres à l'imitation des Heroïdes d'Ovide,                                                                        | 333    |
| Dibutadis à Polemon.                                                                                               | 335    |
| Flora à Pompée.                                                                                                    | 339    |
| Arisbe au jeune Marius.                                                                                            | 343    |
| Cleopatre à Auguste.                                                                                               | 350    |
| Diverses petites Pièces de Poësie.                                                                                 | 355    |

|                                                                                                                                    |       |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Portrait de Clarice.                                                                                                               | 357   |
| Les Jeux Olympiques , sur une passion qui avoit<br>duré cinq ans.                                                                  | 359   |
| Sonnet , Apollon à Daphné.                                                                                                         | 362   |
| Sur un Souper où l'on souhaitoit qu'une Personne<br>qui en devoit être s'ennuyât.                                                  | 364   |
| Sur un Retour qui devoit être au mois d'Octobre.                                                                                   | 366   |
| Rêverie,                                                                                                                           | 367   |
| Etrennes pour l' Année 1701.                                                                                                       | Ibid. |
| Autres Etrennes.                                                                                                                   | 368   |
| Sur des Etrennes avancées d'une Année sur l'autre.                                                                                 | 369   |
| L'Horoscope.                                                                                                                       | 370   |
| Le Temps & l'Amour , Fable.                                                                                                        | 373   |
| La Macreuse ; sur ce qu'on traitoit de Macreuse un<br>Homme qui paroissoit fort indifférent , & qui ce-<br>pendant ne l'étoit pas. | 374   |
| Sur ce qu'en écrivant à une Personne , on n'avoit<br>osé écrire le mot d'Amour , & qu'on l'avoit laissé<br>en blanc.               | 376   |
| Sur un Billet où une Personne n'avoit écrit que les<br>premieres Lettres d'un Sentiment qu'on lui de-<br>mandoit.                  | 377   |
| Sur un Clair de Lune.                                                                                                              | 378   |
| A Madame la D... de M... sur son Mariage qui<br>fut consommé dans une Hôtellerie d'une petite<br>Ville.                            | 379   |
| Sur un Portrait de feuë Madame la Duchesse de<br>Mantouë.                                                                          | 380   |
| Caprice.                                                                                                                           | 381   |
| Sur une petite Verole.                                                                                                             | Ibid. |
| Sur une Scene que j'avois faite entre l'Amour &<br>Psiché.                                                                         | 382   |
| Madrigal.                                                                                                                          | 383   |
| Autre.                                                                                                                             | Ibid. |
|                                                                                                                                    | Sur   |

# Table.

409

|                                                                                                                                                           |       |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| <i>Sur une Passion constante sans être malheureuse.</i>                                                                                                   | 384   |
| <i>L'Anniversaire.</i>                                                                                                                                    | 385   |
| <i>Sur des Distractions dans l'étude de la Geometrie.</i>                                                                                                 | 387   |
| <i>L'Amour &amp; l'Honneur, Fable.</i>                                                                                                                    | 388   |
| <i>Sur une Brune.</i>                                                                                                                                     | 389   |
| <i>Sur ce qu'on avoit traité un sujet tendrement au lieu de le traiter galamment selon la premiere intention.</i>                                         | 390   |
| <i>Sur ce qu'on avoit mis dans une Eglogue quatre Vers qu'il fallut ôter parce qu'ils étoient trop pompeux.</i>                                           | 392   |
| <i>Sur une Visite qu'un Malade attendoit inutilement depuis quelque tems.</i>                                                                             | 393   |
| <i>Madrigal.</i>                                                                                                                                          | Ibid. |
| <i>Sur un commerce d'Amour qui subsistoit sans fureurs, sans jalousie.</i>                                                                                | 394   |
| <i>Sur un Portrait de Descartes.</i>                                                                                                                      | 395   |
| <i>Les Zéphirs.</i>                                                                                                                                       | 396   |
| <i>Caprice.</i>                                                                                                                                           | 397   |
| <i>Sur mon Portrait.</i>                                                                                                                                  | 398   |
| <i>Chanson.</i>                                                                                                                                           | Ibid. |
| <i>Sur une Absence.</i>                                                                                                                                   | 399   |
| <i>Sur l'Absence d'une Personne à qui l'on donnoit le nom d'Iris en Vers, &amp; hors de-là quelques autres noms.</i>                                      | 400   |
| <i>Lettre à une Demoiselle de Suede dont j'avois vu un très-agreable Portrait chés M. ... Envoyé de Suede, qui de plus m'en avoit dit des merveilles.</i> | 401   |

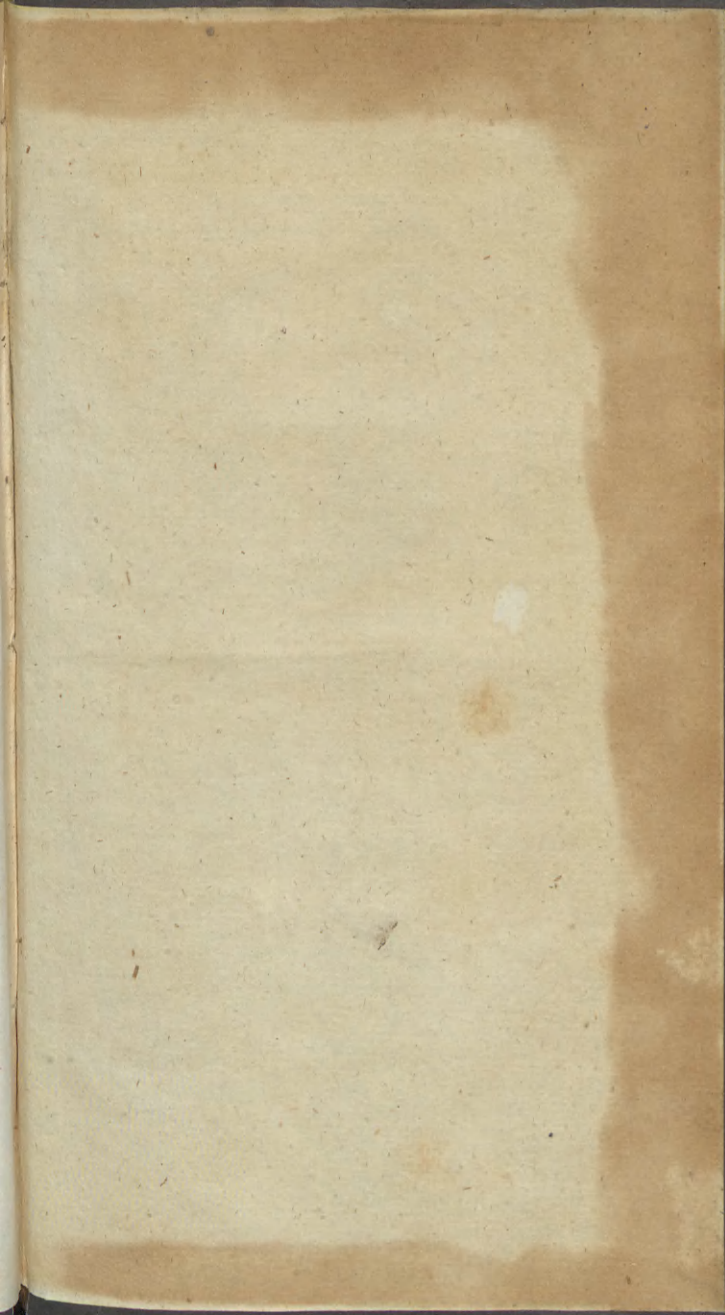
Fin de la Table.

Tome IV.

M m



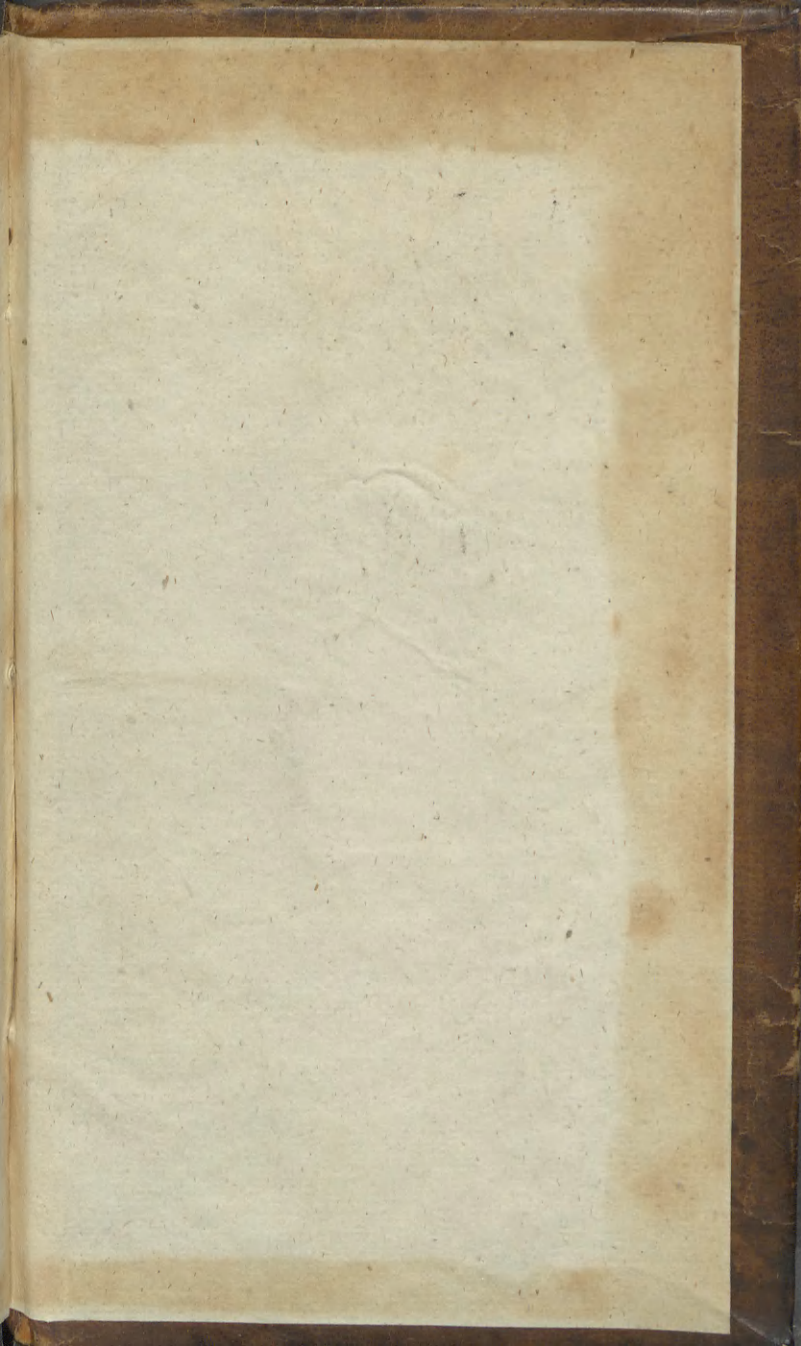




3421 KZ

KSIĘGOZBIÓR  
MARCINA ZAMOYSKIEGO

3411 -KZ







S: O: Z: